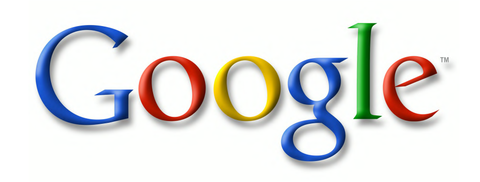
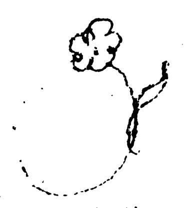






L'AMI
DES
ENFANS,
PAR
M. BERQUIN.

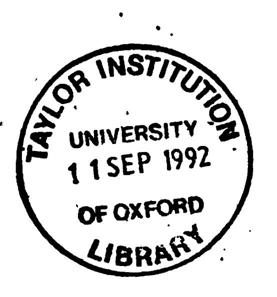
NOUVELLE ÉDITION,

TOME PREMIER.



À LONDRES:
Chez J. STOCKDALE;
B. LAW & FILS; J. JOHNSON; C. DILLY; J. SEWELL;
F. & C. RIVINGTON; H. MURRAY; &
W. CREECH, Edinburgh.

1794.



L'AMI DES ENFANS,*

PAR

M. BERQUIN.

PROSPECTUS.

CET Ouvrage a le double objet d'amuſer les Enfans, & de les porter naturellement à la vertu, en ne l'offrant jamais à leurs yeux que ſous les traits les plus aimables. Au lieu de ces fictions extravagantes & de ce merveilleux bizarre dans leſquels on a ſi long-tems égaré leur imagination, on ne leur préſente ici que des aventures dont ils peuvent être témoins chaque jour dans leur famille. Les ſentimens qu'ôn cherche à leur inſpirer, ne ſont point au-deſſus des forces de leur ame: on ne les met en ſcene qu'avec eux-mêmes, leurs parens, les compagnons de leurs jeux, les domeſtiques qui les entourent, les animaux dont la vue leur eſt familiere. C'eſt dans leur langage ſimple & naïf qu'ils s'expriment. Intéreſſés dans tous les événemens, ils s'y abandonnent à la franchiſe des mouvemens de leurs petites paſſions. Ils trouvent leur punition dans leurs propres fautes, & leur récompenſe dans le charme de leurs bonnes actions. Tout y concourt à leur faire aimer le bien pour leur bonheur, & à les éloigner du mal, comme d'une ſource d'humiliations & d'amertumes.

* Il a paru, ſous le même titre un Ouvrage de M. WEISSE, l'un des plus célebres Poëtes de l'Allemagne. On en tirera des morceaux choiſis, ainſi que des Ouvrages de MM. CAMPE & SALZMANN.

Il

Il eſt inutile d'obſerver que cet Ouvrage convient également aux Enfans des deux ſexes. La différence de leurs goûts & de leurs caractères n'eſt pas encore aſſez marquée à cet âge pour exiger des traits différens. D'ailleurs on a eu l'attention de les réunir, le plus ſouvent qu'il a été poſſible, pour contribuer à faire naître cette union & cette intimité qu'on aime tant à voir régner entre des freres & des ſœurs.

On a cherché à répandre de la variété entre les divers morceaux qui doivent compoſer chaque volume. Il n'en eſt aucun dont on n'ait d'abord eſſayé l'effet ſur des Enfans d'un âge & d'un intelligence plus ou moins avancés ; & l'on a retranché tous les traits qui ſembloient ne pas les intéreſſer aſſez vivement.

Il y aura dans tous les Volumes un petit Drame, dont les principaux perſonnages ſeront des Enfans, afin de pouvoir leur faire acquérir de bonne heure une contenance aſſurée, des graces dans leurs geſtes & dans leur maintien, & une manière aiſée de s'énoncer en Public. La repréſentation de ces Drames ſera de plus une fête domeſtique qui ſervira à leur amuſement. Les parens ayant toujours un rôle à y jouer, goûteront le charme ſi doux de partager les divertiſſemens de leur jeune famille ; & ce ſera un nouveau lien qui les attachera plus tendrement les uns aux autres par la reconnoiſſance & par le plaiſir.

L'AMI

L'AMI DES ENFANS.

LE PETIT FRERE.

FANCHETTE s'étoit un jour levée de grand matin, pour aller cueillir des fleurs, & en porter un bouquet à sa mere dans son lit. Comme elle se disposoit à descendre, son pere entra dans sa chambre en souriant, la prit dans ses bras, & lui dit : Bon jour, ma chere Fanchette viens vîte avec moi, je veux te montrer quelque chose qui te fera sûrement plaisir.

Et quoi donc, mon papa ? lui demanda-t-elle avec empressement.

Dieu t'a fait présent cette nuit d'un petit frère, lui répondit-il.

Un petit frère ? Ah ! où est-il ? Voyons ! Menez-moi à lui, je vous prie.

Son pere ouvrit la porte de la chambre où sa mère étoit couchée. Il y avoit à côté du lit une femme étrangere, que Fanchette n'avoit pas encore vue dans la maison, & qui enveloppoit le nouveau né dans ses langes.

Ce furent alors mille & mille questions de la part de la petite fille. Son pere y répondit de son mieux ; & il croyoit avoir satisfait à tout, lorsque Fanchette lui dit : Mon papa, qui est cette vieille femme ? Comme elle balotte mon petit frère ! Ne craignez-vous pas qu'elle lui fasse mal ?

M. de Gensac. Oh ! non, sois tranquille. C'est une bonne femme que j'ai envoyée chercher pour avoir soin de lui.

Fanchette. Mais il appartient à maman. L'a-t-elle déjà vu ?

Madame de Genſac (entr'ouvrant le rideau de ſon lit). Oui, Fanchette, je l'ai vu. Et toi, es-tu bien-aiſe de le voir?

Fanchette. Oh! fort aiſe, maman. C'eſt un très joli petit camarade que vous me donnez. Quelle drôle de mine il a! Il eſt tout rouge, comme s'il venoit de courir. Mon papa, voulez-vous le laiſſer jouer avec moi?

M. de Genſac. Cela n'eſt pas poſſible: il ne peut pas ſe tenir ſur les pieds. Vois-tu comme ils ſont foibles?

Fanchette. Ah! mon Dieu! les petits pieds! Je vois que nous ne pourrons pas courir de long-tems enſemble.

M. de Genſac. Patience. Il faut qu'il apprenne d'abord à marcher; & enſuite vous pourrez gambader tous les deux dans le jardin.

Fanchette. Eſt-il vrai? O mon pauvre petit! Il faut que je te donne quelque choſe pour t'accoutumer à m'aimer. Tiens, j'ai dans ma poche un image, prends-la. Mon papa, qu'eſt-ce donc? Ce marmot ne veut pas la prendre; il tient ſes petites mains fermées.

M. de Genſac. Il ne ſait pas encore l'uſage qu'il en peut faire. Il faut attendre quelques mois.

Fanchette. A la bonne heure. O mon petit homme! je te donnerai tous mes joujoux. Eh bien! cela te fait-il plaiſir? réponds-moi donc. Il ſemble qu'il ſourit. Appelle-moi Fanchette, Fanchette. Eſt-ce que tu ne veux pas parler?

M. de Genſac. Il ne parlera que dans un an. Mais toi, prends garde d'étourdir ta mère de ton caquet.

Fanchette. Ah! mon papa, voilà ſon viſage tout bouleverſé. il pleure; apparemment qu'il a faim. Doucement, Monſieur, je vais vous chercher quelque friandiſe.

M. de Genſac. Ne te mets pas en peine de ſa nourriture. Il n'a pas de dents; comment pourroit-il manger?

Fanchette. Il ne peut pas manger! De quoi vivra-t-il donc? Eſt-ce qu'il va mourir.

Madame de Genſac. Non, ma fille. Dieu a mis du lait dans mon ſein pour en nourrir ton petit frère. Il eſt encore bien foible; mais dans quelques jours, tu verras; il ſe roulera à terre comme un petit agneau.

Fanchette. Qu'il me tarde de le voir comme cela! Mais voyez donc, mon papa, la mignonne tête! Je n'oſe pas y toucher?

M. de Genſac. Tu peux y toucher; mais bien doucement.

Fanchette. Oui, bien doucement. Mon Dieu, qu'elle eſt molle! c'eſt comme du coton.

M. de

M. de Genſac. La tête de tous les petits enfans eſt comme celle de ton frère.

Fanchette. S'il venoit à tomber, il ſe la romproit en mille pieces.

Madame de Genſac. Sûrement. Mais nous aurons bien ſoin de le tenir, pour qu'il ne tombe pas.

M. de Genſac. Sais-tu bien, Fanchette, qu'il y a cinq ans que tu étois auſſi petite ?

Fanchette. Moi, j'ai été comme cela ? Vous vous moquez, mon papa ?

M. de Genſac. Non, non ; rien de plus vrai.

Fanchette. Je ne m'en ſouviens pas pourtant.

M. de Genſac. Je le crois. Te ſouviens-tu du tems où j'ai fait tapiſſer cette chambre ?

Fanchette. Elle a toujours été comme elle eſt.

M. de Genſac. Point du tout. Je l'ai fait tapiſſer dans un tems où tu étois auſſi petite que ton frère.

Fanchette. Eh bien, je ne m'en ſuis pas apperçue.

M. de Genſac. Les petits enfans ne voient rien de ce qui ſe paſſe autour d'eux. Lorſque ton frère ſera à ton âge, demande lui s'il ſe ſouvient que tu aies voulu lui apprendre aujourd'hui à prononcer ton nom. Tu-verras s'il ſe le rappelle.

Fanchette. J'ai donc pris auſſi du lait de maman ?

M. de Genſac. Sans doute. Si tu ſavois toutes les peines qu'elle s'eſt données pour toi ! Tu étois ſi foible que tu ne pouvois rien prendre. Nous craignions à tout moment de te voir mourir. Ta mere diſoit : Ma pauvre enfant ! ſi elle alloit tomber en foibleſſe ! & elle eut une peine infinie à te faire ſucer quelques goutes de lait.

Fanchette. Ah ! ma chere maman ! c'eſt donc vous qui m'avez appris à me nourrir ?

M. de Genſac. Oui, ma fille. Après que ta mere eut réuſſi à te faire prendre de toi-même la premiere nourriture, tu devins graſſe & réjouie. Pendant près de deux ans, ce furent tous les jours & à toutes les heures du jour les mêmes ſoins. Quelquefois, lorſque ta mere étoit endormie de fatigue, tu troublois ſon ſommeil par tes cris. Il falloit qu'elle ſe levât pour courir à ton berceau. Ma chere Fanchette, s'écrioit-elle en te careſſant, ſans doute que tu as ſoif ? & elle te préſentoit ſon ſein.

Fanchette. J'ai donc eu la tête auſſi foible que celle de mon frère.

M. de Genſac. Auſſi foible, ma fille.

Fanchette. Moi qui l'ai ſi dure à préſent ! Mon Dieu, j'aurois dû me la caſſer mille fois.

M. de Genſac. Nous avons eu pour toi tant d'attentions ! Ta mère a renoncé pour un tems à tous les plaiſirs ; elle a négligé toutes ſes ſociétés, pour ne pas te perdre un ſeul inſtant de vue. Lorſqu'elle étoit obligée de ſortir pour des devoirs ou des affaires indiſpenſables, elle étoit toujours dans les tranſes. Ma chere Gothon, diſoit-elle à ta gouvernante, je vous recommande Fanchette comme votre propre enfant ; & elle lui faiſoit continuellement des cadeaux, pour l'engager à te ſoigner avec plus de vigilance.

Fanchette. Ah ! ma bonne maman !—Mais, mon papa, eſt-ce qu'il y a eu un tems où je ne ſavois pas courir ? Je cours ſi bien à préſent. Voyez, en trois pas, je ſuis au bout de la chambre. Qui eſt-ce donc qui me l'a appris ?

M. de Genſac. Ta mère & moi. Nous t'avions mis autour de la tête un bandeau de velours bien rembourré, afin que ſi tu venois à tomber, tu ne te fiſſes pas de mal ; nous te tenions par des liſieres pour aider tes premiers pas ; nous allions tous les jours dans le jardin ſur la piece de gazon ; & là, nous plaçant vis-à-vis l'un de l'autre, à une petite diſtance, nous te poſions toute ſeule debout au milieu, & nous ne tendions les bras, pour t'inviter à venir tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Le plus léger faux pas que tu faiſois, nous tournoit le ſang. C'eſt à force de répéter ces exercices que nous t'avons appris à marcher.

Fanchette. Je n'aurois jamais cru vous avoir donné tant de peines. Eſt-ce vous auſſi qui m'avez enſeigné à parler ?

M. de Genſac. C'eſt nous encore. Je te prenois ſur mes genoux, & je te répétois les mots de papa & de maman, juſqu'à ce que tu fuſſes en état de me les bégayer : tous les mots que tu ſais aujourd'hui, c'eſt nous qui te les avons appris de la même maniere ; tu dois te ſouvenir que c'eſt nous auſſi qui t'avons montré à lire.

Fanchette. Oh ! je me le rappelle à merveille. Vous me faiſiez mettre à table entre vous deux. On nous apportoit au deſſert une aſſiette pleine de raiſins ſecs, & de petits carrés où il y avoit des lettres moulées. Lorſque j'avois bien réuſſi à les nommer, vous me donniez quelques grains de raiſin. Oh ! c'étoit un jeu bien joli !

M. de Genſac. Si nous n'avions pas pris tous ces ſoins de

toi,

toi, si nous t'avions abandonnée à toi-même, que serois-tu devenue ?

Fanchette. Il y a bien long-tems que je serois morte. Oh ! le bon papa, la bonne maman que vous êtes !

M. de Gensac. Et cependant tu donnes quelquefois du chagrin à ton papa, tu es désobéissante envers ta maman !

Fanchette. Je ne le ferai plus de ma vie ; je ne savois pas tout ce que vous aviez fait pour moi.

M. de Gensac. Remarque bien les soins que nous allons avoir pour ton frère, & dis en toi-même : Et moi aussi, j'ai donné autant de peines à mes parens.

Cet entretien fit un vive impression sur Fanchette ; & lorsqu'elle voyoit toute la tendresse que sa mère montroit à son petit frère, toutes les inquiétudes qui l'agitoient sur sa santé, toute la patience qu'il lui falloit pour lui faire prendre sa nourriture, combien elle étoit affligée lorsqu'elle entendoit ses cris, avec quel empressement son père la soulageoit d'une partie de ses soins, comme l'un & l'autre se fatiguoient pour apprendre à l'enfant à marcher & à parler, elle se disoit dans son cœur : Mes chers parens ont pris les mêmes peines pour moi. Ces réflexions lui inspirerent tant de tendresse & de reconnoissance pour eux, qu'elle observa fidélement la promesse qu'elle leur avoit faite, de ne leur causer jamais volontairement aucun chagrin.

LES QUATRE SAISONS.

AH ! si l'hiver pouvoit durer toujours ! disoit le petit Fleuri au retour d'une course de traîneaux, en s'amusant dans le jardin à former des hommes de neige.

M. Gombault, son père, l'entendit, & lui dit : Mon fils, tu me ferois plaisir d'écrire ce souhait sur mes tablettes. Fleuri l'écrivit d'une main tremblottante de froid.

L'hiver s'écoula, & le printems survint.

Fleuri se promenoit avec son père le long d'une platebande où fleurissoient des jacintes, des auricules & des narcisses. Il étoit transporté de joie en respirant leur parfum, & en admirant leur fraîcheur & leur éclat.

Ce sont les productions du printems, lui dit M. Gom-

 bault ;

bault : elles ſont brillantes, mais d'une bien courte durée. Ah ! répondit Fleuri, ſi c'étoit toujours le printems !

Voudrois-tu bien écrire ce ſouhait ſur mes tablettes ? Fleuri l'écrivit en treſſaillant de joie.

Le printems fut bientôt remplacé par l'été.

Fleuri, dans un beau jour, alla ſe promener avec ſes parens & quelques compagnons de ſon âge dans un village voiſin.

Ils trouvoient ſur la route, tantôt des bleds verdoyans, qu'un vent léger faiſoit rouler en ondes, comme un mer doucement agitée, tantôt des prairies émaillées de mille fleurs. Ils voyoient de tous côtés bondir de jeunes agneaux, & des poulains pleins de feu faire mille gambades autour de leur mère. Ils mangerent des ceriſes, des fraiſes, & d'autres fruits de la ſaiſon, & ils paſſerent la journée entiere à s'ébattre dans les champs.

N'eſt-il pas vrai, Fleuri, lui dit M. Gombault en s'en retournant à la ville, que l'été a auſſi ſes plaiſirs ?

Oh ! répondit-il, je voudrois qu'il durât toute l'année ! &, à la priere de ſon pere, il écrivit encore ce ſouhait ſur ſes tablettes.

Enfin l'automne arriva.

Toute la famille alla paſſer un jour en vendanges : il ne faiſoit pas tout à fait ſi chaud que dans l'été ; l'air étoit doux & le ciel ſerein ; les ceps de vigne étoient chargés de grappes noires, ou d'un jaune d'or ; les melons rebondis, étalés ſur des couches, répandoient une odeur délicieuſe ; les branches des arbres courboient ſous les poids des plus beaux fruits.

Ce fut un jour de régal pour Fleuri, qui n'aimoit rien tant que les raiſins, les melons & les figues. Il avoit encore le plaiſir de les cueillir lui-même.

Ce beau tems, lui dit ſon père, va bientôt paſſer : l'hiver s'achemine à grands pas vers nous pour rappeller l'automne.

Ah ! répondit Fleuri, je voudrois bien qu'il reſtât en chemin, & que l'automne ne nous quittât jamais.

M. Gombault. En ſerois-tu bien content, Fleuri ?

Fleuri. Oh ! très-content, mon papa, je vous en réponds.

Mais, repartit ſon père en tirant ſes tablettes de ſa poche, regarde un peu ce qui eſt écrit ici. Lis tout haut.

Fleuri (*lit.*) *Ah ! ſi l'hiver pouvoit durer toujours !*

M. Gom-

M. Gombault. Voyons à préſent quelques feuillets plus loin.

Fleuri (*lit.*) *Si c'étoit toujours le printems !*

M. Gombault. Et ſur ce feuillet-ci, que trouverons-nous ?

Fleuri (*lit.*) *Je voudrois que l'été durât toute l'année !*

M. Gombault. Reconnois-tu la main qui a écrit tout cela ?

Fleuri. C'eſt la mienne.

M. Gombault. Et que viens-tu de ſouhaiter à l'inſtant même ?

Fleuri. *Que l'hiver s'arrêtat en chemim, & que l'autonne ne nous quittât jamais.*

M. Gombault. Voilà qui eſt aſſez ſingulier. Dans l'hiver, tu ſouhaitois que ce fût toujours l'hiver ; dans le printems, que ce fût toujours le printems ; dans l'été, que ce fût toujours l'été ; & tu ſouhaites aujourd'hui, dans l'automne, que ce ſoit toujours l'automne. Songes-tu bien à ce qui réſulte de cela ?

Fleuri. Que toutes les ſaiſons de l'année ſont bonnes.

M. Gombault. Oui, mon fils, elles ſont toutes fécondes en richeſſes & en plaiſirs : & Dieu s'entend bien mieux que nous, eſprits limités que nous ſommes, à gouverner la nature.

S'il n'avoit tenu qu'à toi l'hiver dernier, nous n'aurions plus eu ni printems, ni été, ni automne. Tu aurois couvert la terre d'un neige éternelle, & tu n'aurois jamais eu d'autres plaiſirs que de courir ſur des traîneaux & de faire des hommes de neige. De combien d'autres jouiſſances n'aurois-tu pas été privé par cet arrangement.

Nous ſommes heureux de ce qu'il n'eſt pas en notre pouvoir de régler le cours de la nature. Tout ſeroit perdu pour notre bonheur, ſi nos vœux téméraires étoient exaucés.

LA NEIGE.

APRES pluſieurs annonces trompeuſes de ſon retour, le printems étoit enfin arrivé. Il ſouffloit un vent doux qui réchauffoit les airs. On voyoit la neige ſe fondre, les gazons reverdir, & les fleurs percer la terre : on n'entendoit que le chant des oiſeaux. La petite Louiſe étoit déjà allée

à la campagne avec ſon père. Elle avoit entendu les premieres chanſons des pinſons & des merles, & elle avoit cueilli les premieres violettes. Mais le tems changea encore une fois. Il s'éleva tout à coup un vent de Nord violent, qui ſiffloit dans la forêt, & couvroit les chemins de neige. La petite Louiſe entra toute tremblottante dans ſon lit, en remerciant Dieu de lui avoir donné un gîte ſi doux, a l'abri des injures de l'air.

Le lendemain matin, lorſqu'elle ſe leva, ah! tout, tout étoit blanchi. Il étoit tombé pendant la nuit une ſi grande quantité de neige, que les paſſans en avoient juſques aux genoux.

Louiſe en fut attriſtée. Les petits oiſeaux le paroiſſoient bien davantage. Comme toute la terre étoit couverte à une grande épaiſſeur, ils ne pouvoient trouver aucun grain, aucun vermiſſeau pour appaiſer leur faim.

Tous les habitans emplumés des forêts ſe refugioient dans les villes & dans les villages, pour chercher des ſecours auprès des hommes. Des troupes nombreuſes de moineaux, de linottes, de pinſons, & d'alouettes, s'abattoient dans les chemins & dans les cours des maiſons, & furetoient des pattes & du bec dans les amas de débris, afin d'y troùver quelque nourriture.

Il vint près d'une cinquantaine de ces hôtes dans la cour de la maiſon de Louiſe. Louiſe les vit, & elle entra toute affligée dans la chambre de ſon père. Qu'as-tu donc, ma fille, lui dit-il? Ah! mon papa, lui répondit elle, ils ſont tous là dans la cour, ces pauvres oiſeaux qui chantoient ſi joyeuſement il n'y a que deux jours. Ils ſemblent tranſis de froid, & ils demandent de quoi manger. Voulez-vous me permettre de leur donner un peu de grain?

Bien volontiers, lui dit ſon père. Louiſe n'en attendis pas davantage. La grange étoit de l'autre côté du chemin; elle y courut avec ſa bonne chercher des poignées de millet & de chenevis, qu'elle vint enſuite répandre dans la cour. Les oiſeaux voltigeoient par troupes autour d'elle, & cherchoient le moindre petit grain. Louiſe s'occupoit à les regarder, & elle en étoit toute rejouie. Elle alla chercher ſon père & ſa mère pour venir auſſi les regarder, & ſe rejouir avec elle.

Mais ces poignées de grain furent bientôt dévorées. Les oiſeaux s'envolerent ſur les bords des toits, & ils regardoient Louiſe d'un air triſte, comme s'ils avoient voulu lui dire; N'as-tu rien de plus à nous donner?

Louiſe comprit leur langage. Elle part auſſi-tôt comme un trait, & court chercher de nouveau grain. En traverſant le chemin, elle rencontra un petit garçon qui n'avoit pas, à beaucoup près, un cœur auſſi compatiſſant que le ſien. Il portoit à la main une cage pleine d'oiſeaux ; & il la ſecouoit ſi rudement, que les pauvres petites bêtes alloient à tout moment donner de la tête contre les barreaux.

Cela fit de la peine à Louiſe. Que veux-tu faire de ces oiſeaux, demanda-t-elle au petit garçon ? Je n'en ſais rien encore, répondit-il. Je vais chercher à les vendre ; & ſi perſonne ne veut les acheter, j'en régalerai mon chat.

Ton chat ? repliqua Louiſe ; ton chat ? ah le méchant enfant !

Oh ! ce ne ſeroient pas les premiers qu'il auroit croqués tout vifs ; & en balançant ſa cage comme une eſcarpolette, il alloit s'éloigner à grands pas.

Louiſe l'arrêta, & lui demanda combien il vouloit de ſes oiſeaux. Je les donnerai tous à un liard la piece : il y en a dix-huit.

Eh bien ! je les prends, dit Louiſe. Elle ſe fit ſuivre du petit garçon, & courut demander à ſon père la permiſſion d'acheter ces oiſeaux.

Son père y conſentit avec plaiſir ; il céda même à ſa fille une chambre vuide, pour y loger ſes hôtes.

Jacquot (ainſi s'appelloit le méchant garçon) ſe retira fort content de ſon marché ; & il alla dire à tous ſes camarades qu'il connoiſſoit une petite Demoiſelle qui achetoit les oiſeaux.

Au bout de quelques heures, il ſe préſenta tant de petits payſans à la porte de Louiſe, qu'on eût dit que c'étoit l'entrée du marché. Ils ſe preſſoient tous autour d'elle, ſautant l'un au-deſſus de l'autre, & ſoulevant des deux mains leurs cages, pour lui demander la préférence, chacun en faveur de ſes oiſeaux.

Louiſe acheta tous ceux qui lui étoient préſentés, & les porta dans la chambre où étoient les premiers.

La nuit vint. Il y avoit bien long-tems que Louiſe ne s'étoit miſe au lit avec un cœur auſſi ſatisfait. Ne ſuis-je pas bien heureuſe, ſe diſoit-elle, d'avoir pu ſauver la vie à tant d'innocentes créatures, & de pouvoir les nourrir ? Lorſque l'été viendra, j'irai dans les champs & dans les forêts ; tous mes petits hôtes chanteront leurs plus jolies chanſons, pour me remercier des ſoins que j'aurai eus pour eux.

 Elle

Elle s'endormit sur cette réflexion, & elle rêva qu'elle étoit dans une forêt de la plus belle verdure. Tous les arbres étoient couverts d'oiseaux qui voltigeoient sur les branches en gazouillant, ou qui nourrissoient leurs petits: & Louise sourioit dans son sommeil.

Elle se leva de fort bonne heure pour aller donner à manger à ses petites hôtes dans la voliere & dans la cour; mais elle ne fut pas aussi contente ce jour-là qu'elle l'avoit été la veille. Elle savoit le compte de l'argent qu'elle avoit mis dans sa bourse, & il ne devoit pas lui en rester beaucoup. Si ce tems de neige dure encore quelques jours, dit-elle, que vont devenir les autres oiseaux? Les méchans petits garçons vont les donner tout vifs à leur chat; & faute d'un peu d'argent, je ne pourrai pas les sauver.

Dans ces tristes pensées, elle tire lentement sa bourse, pour compter encore son petit trésor.

Mais, quel est son étonnement de la trouver si lourde! Elle l'ouvre, & la voyoit plein de pieces de monnoie de toute valeur, mêlées & confondues ensemble: il y en avoit jusques aux cordons. Elle court vîte à son père, & lui raconte, avec des transports de surprise & de joie, ce qui vient de lui arriver.

Son père la prit contre son sein, l'embrassa, & laissa couler ses larmes sur les joues de Louise.

Ma chere fille, lui dit-il, tu ne m'as jamais donné tant de satisfaction que dans ce moment. Continue de soulager les créatures qui souffrent; à mesure que ta bourse s'épuisera, tu la verras se remplir.

Quelle joie pour Louise! Elle courut dans la voliere, ayant son tablier plein de chenevis & de millet. Tous les oiseaux voltigeoient autour d'elle, en regardant leur déjeûner d'un œil d'appétit. Elle descendit ensuite dans la cour, & offrit un ample repas aux oiseaux affamés.

Elle se voyoit alors près de cent pensionnaires qu'elle nourrissoit. C'étoit un plaisir, un plaisir! jamais ses poupées ni ses joujoux ne lui en avoient tant donné.

L'après-midi, en mettant la main dans le sac de chenevis, elle trouva ces paroles écrites dans un billet: *Les habitans de l'air volent vers toi, Seigneur, & tu leur donnes la nourriture; tu étends la main, & tu rassasies de tes bienfaits tout ce qui respire.* Son père l'avoit suivi. Elle se tourne vers lui, & lui dit: Je suis donc à présent comme Dieu: les habitans de l'air volent vers moi; & lorsque j'étends la main, je les rassasie de mes bienfaits.

Oui,

Oui, ma fille, lui dit son père; toutes les fois que tu fais du bien à quelque créature, tu es comme Dieu. Quand tu sera plus grande, tu pourras secourir tes semblables, comme tu secours aujourd'hui les oiseaux; & tu ressembleras alors à Dieu bien davantage. Ah! quel bonheur pour l'homme, lorsqu'il peut agir comme Dieu.

Pendant huit jours, Louise étendit sa main, & rassasia tout ce qui avoit faim autour d'elle. Enfin la neige se fondit, les champs reprirent leur verdure; & les oiseaux qui n'avoient pas osé s'écarter de la maison, tournerent leurs ailes vers la forêt.

Mais ceux qui étoient dans la voliere, y restoient renfermés. Ils voyoient le soleil, voloient contre la fenêtre, béquetoient les vitrages. C'étoit en vain; leur prison étoit trop forte pour eux: Louise n'imaginoit pas encore leur peine.

Un jour qu'elle leur apportoit leur provision, son père entra quelques momens après elle. Elle fut bien aise de voir qu'il vouloit être témoin de ses plaisirs.

Ma chere Louise, lui dit-il, pourquoi ces oiseaux ont-ils l'air si inquiet? il semble qu'ils desirent quelque chose. N'auroient-ils pas laissé dans les champs des compagnons qu'ils seroient bien aises de revoir?

Vous avez raison, mon papa; ils me semblent tristes depuis que les beaux jours sont revenus. Je vais ouvrir la fenêtre, & les laisser envoler.

Je pense que tu ne ferois pas mal, lui répondit son père; tu répandrois la joie dans tout le pays. Ces petits prisonniers iroient retrouver leurs amis: & ils voleroient au-devant d'eux, comme tu cours au-devant de moi, lorsque j'ai été quelque tems absent de la maison.

Il n'avoit pas fini de parler, que déjà toutes les fenêtres étoient ouvertes. Les oiseaux s'en apperçurent; & en deux minutes, il n'en resta pas un seul dans la chambre. On voyoit les uns raser la terre du bout de l'aîle, les autres s'élever dans les airs, quelques-uns s'aller percher sur les arbres voisins, & ceux-là passer & repasser devant la fenêtre avec des chants de joie.

Louise alloit tous les jours se promener dans la campagne; de tous côtés elle voyoit ou elle entendoit des oiseaux. Tantôt une alouette partoit à ses pieds, & chantoit sa joyeuse chanson en s'élevant dans les nuages; tantôt c'étoit une fauvette qui fredonnoit la sienne, en se balançant sur la plus haut branche d'un buisson: & lorsqu'elle en en-

tendoit quelqu'un se distinguer par son ramage, Louise disoit : Voilà un de mes pensionnaires ; on connoit à sa voix qu'il a été bien nourri cet hiver.

AMAND.

UN pauvre manœuvre, nommé Bertrand, avoit six enfans en bas âge, & il se trouvoit fort embarrassé pour les nourrir. Par surcroît de malheur, l'année fut stérile ; & le pain se vendoit une fois plus cher que l'an passé. Bertrand travailloit jour & nuit : malgré ses sueurs, il lui étoit impossible de gagner assez d'argent pour rassasier du plus mauvais pain ses enfans affamés. Il étoit dans une extrême désolation. Il appelle un jour sa petite famille, &, les yeux pleins de larmes, il lui dit : Mes chers enfans, le pain est devenu si cher, qu'avec tout mon travail, je ne peux gagner assez pour vous substanter. Vous le voyez : il faut que je paie le morceau de pain que voici, du produit de toute ma journée. Il faut donc vous contenter de partager avec moi le peu que je m'en ferai procuré : il n'y en aura certainement pas assez pour vous rassasier ; mais du moins il y aura de quoi vous empêcher de mourir de faim. Le pauvre homme ne put en dire davantage ; il leva les yeux vers le Ciel, & se mit à pleurer. Ses enfans pleuroient aussi, & chacun disoit en lui-même : Mon Dieu, venez à notre secours, pauvres petits malheureux que nous sommes ! assistez notre père, & ne nous laissez pas mourir de faim.

Bertrand partagea son pain en sept portions égales : il en garda une pour lui, & distribua les autres à chacun de ses enfans. Mais un d'entre eux, qui s'appelloit Amand, refusa de recevoir la sienne, & dit : Je ne peux rien prendre, mon père ; je me sens malade : mangez ma portion, ou partagez-la entre les autres. Mon pauvre enfant, qu'as-tu donc ? lui dit Bertrand en le prenant dans ses bras. Je suis malade, répondit Amand, très-malade : je veux aller me coucher. Bertrand le porta dans son lit ; &, le lendemain au matin, accablé de tristesse, il alla chez un Médecin, & le pria de venir, par charité, voir son fils malade, & de le secourir.

Le Médecin, qui étoit un homme pieux, se rendit chez Bertrand, quoiqu'il fût bien sûr de n'être pas payé de ses visites.

vifites. Il s'approche du lit d'Amand, lui tâte le pouls; mais il ne peut y trouver aucun fymptôme de maladie: il lui trouva cependant une grande foibleffe; & pour le ranimer, il voulut lui prefcrire une potion. Ne m'ordonnez rien, Monfieur, lui dit Amand; je ne prendrois pas ce que vous m'ordonneriez.

Le Médecin. Tu ne le prendrois pas! & pourquoi donc, s'il te plait?

Amand, Ne me le demandez pas, Monfieur, je ne peux pas vous le dire.

Le Médecin. Et qui t'en empêche, mon enfant? Tu me parois être un petit garçon bien obftiné.

Amand. Monfieur le Médecin, ce n'eft point par obftination, je vous affure.

Le Médecin. A la bonne heure, je ne veux pas te contraindre; mais je vais le demander à ton père, qui ne fera peut-être pas fi miftérieux.

Amand. Ah! je vous en prie, Monfieur, que mon père n'en fache rien.

Le Medecin. Tu es un enfant bien incompréhenfible! Mais il faut abfolument que j'en inftruife ton père, puifque tu ne veux pas me l'avouer.

Amand. Mon Dieu, Monfieur, gardez-vous-en bien: je vais plutôt vous le dire; mais auparavant, faites fortir, je vous prie, mes frères & mes fœurs.

Le Médecin ordonna aux enfans de fe retirer; & alors Amand lui dit:

Hélas! Monfieur, dans un tems fi dur, mon père ne gagne qu'avec bien de la peine de quoi acheter un mauvais pain: il le partage entre nous: chacun n'en peut avoir qu'un petit morceau; & il n'en veut prefque rien garder pour lui-même. Cela me fait de la peine de voir mes petits frères & mes petits fœurs endurer la faim. Je fuis l'aîné; j'ai plus de force qu'eux; j'aime mieux ne pas manger pour qu'ils puiffent partager ma portion. C'eft pour cela que j'ai fait femblant d'être malade, & de ne pouvoir pas manger; mais que mon père n'en fache rien, je vous en prie.

Le Médecin effuya fes yeux, & lui dit: Mais toi, n'as-tu pas faim, mon cher ami?

Amand. Pardonnez-moi, j'ai bien faim, mais cela ne me fait pas tant de mal que de les voir fouffrir.

Le Médecin. Mais tu mourras bientôt, fi tu ne te nourris pas.

Amand.

Amand. Je le sens bien, Monsieur; mais je mourrai de bon cœur: mon père aura une bouche de moins à remplir; & lorsque je serai auprès du bon Dieu, je le prierai de donner à manger à mes petits frères & à mes petites sœurs.

L'honnête Médecin étoit hors de lui-même d'attendrissement & d'admiration, d'entendre ainsi parler ce généreux enfant. Il le prit dans ses bras, le serra contre son cœur, & lui dit: Non, mon cher ami, tu ne mourras pas. Dieu, notre père à tous, aura soin de toi & de ta famille: rends-lui graces de ce qu'il m'a conduit ici: je reviendrai bientôt. Il courut à sa maison, chargea un de ses domestiques de toutes sortes de provisions, & revint aussi-tôt avec lui vers Amand & ses frères affamés. Il les fit tous mettre à table, & leur donna à manger jusqu'à ce qu'ils fussent rassasiés. C'étoit un spectacle ravissant pour le bon Médecin de voir la joie de ces innocentes créatures. En sortant, il dit à Amand de ne pas se mettre en peine, & qu'il pourvoiroit à leurs nécessités. Il observa fidélement sa promesse: il leur faisoit passer tous les jours abondamment de quoi se nourrir. D'autres personnes charitables, à qui il raconta cette aventure, imiterent sa bienfaisance. Les uns envoyoient des provisions, les autres de l'argent: ceux-là des habits & du linge; ensorte que, peu de jours après, la petite famille eut au-delà de tous ses besoins.

Aussi-tôt que le Prince fut instruit de ce que le brave petit Amand avoit fait pour son père & pour ses frères, plein d'admiration de tant de générosité, il envoya chercher Bertrand, & lui dit: Vous avez un enfant admirable; je veux être aussi son père. J'ai ordonné qu'on vous donnât tous les ans, en mon nom, un pension de cent écus. Amand & tous vos autres enfans seront élevés à mes frais dans le métier qu'ils voudront choisir; & s'ils savent en profiter, j'aurai soin de leur fortune.

Bertrand s'en retourna chez lui enivré de joie; & s'étant jetté à genoux, il remercia Dieu de lui avoir donné un si digne enfant.



CARO-

CAROLINE.

MADAME P——, jeune femme auffi diftinguée par les graces & la tournure piquante de fon efprit, que par la délicateffe de fes fentimens & la force de fon caractere, reprenoit un jour Pauline, fa fille aînée, d'une légéreté bien pardonnable à fon âge. Pauline, touchée de la douceur que fa mère mettoit dans fes reproches, verfoit des larmes de repentir & d'attendriffement. Caroline, âgée alors de trois ans, voyant pleurer fa fœur, grimpe fur les barreaux d'une chaife pour atteindre jufqu'à elle; d'une main prend fon mouchoir, dont elle lui effuie les yeux; & de l'autre lui gliffe dans la bouche un bonbon qu'elle rouloit dans la fienne. Il me femble que M. Greuze pourroit faire un tableu charmant de ce fujet.

LE PETIT JOUEUR DE VIOLON.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE MELFORT.
CHARLES, *fon Fils.*
SOPHIE, *fa Fille.*
S. FIRMIN, *fon Neveu.*
AGATHE, } DE S. FELIX.
CHARLOTTE, } *Amies de Sophie.*
JONAS, *Petit Joueur du Violon.*

La Scene eft à Paris, dans la maifon de M. de Melfort.

SCENE I.

Charles, S. Firmin.

Charles. ECOUTE, mon petit coufin, il faut que tu me faffes un plaifir.

S. Firmin. Voyons; de quoi s'agit-il? Tu as toujours quelque chofe à me demander.

Charles.

Charles. C'eſt parce que tu es le plus habile de nous deux. Tu ſais bien la verſion de cette fable de Phedre que notre précepteur m'a donnée à faire ?

S. Firmin. Eſt-ce que tu ne l'as pas encore finie ?

Charles. Comment aurois-je-pu l'achever ? je ne l'ai pas commencée.

S. Firmin. Tu n'as donc pas eu le tems d'y travailler depuis onze heures juſqu'à trois ?

Charles. Tu vas voir ſi cela étoit poſſible. A onze heures, j'avois beſoin de courir un peu dans le jardin, afin de gagner de l'appétit pour dîner. Nous ſommes reſtés à table depuis midi juſqu'à une heure. S'aſſeoir & s'appliquer tout de ſuite après le repas, tu ſais combien le Médecin de papa dit que c'eſt dangereux. Ainſi, comme j'avois bien mangé, il m'a fallu faire long-tems de l'exercice pour ma digeſtion.

S. Firmin. Mais au moins à préſent la voilà faite ; & juſqu'à la nuit, tu as plus de tems qu'il ne t'en faut.

Charles. Eſt-ce que ce tems n'eſt pas marqué pour ma leçon d'écriture ?

S. Firmin. Mais puiſque ton maître n'eſt pas venu ?

Charles. Je l'attendrai ; je fais tout de travers lorſque mes heures ſont dérangées.

S. Firmin. Tu auras encore après ta leçon un petit reſte d'après-midi, & toute la ſoirée.

Charles. Je n'aurai pas une minute. Ma ſœur attend aujourd'hui la viſite des deux Demoiſelles de S. Félix.

S. Firmin. Eſt-ce pour-toi qu'elles viennent ?

Charles. Non ; mais il faut bien que j'aide ma ſœur à les amuſer.

S. Firmin. Et qui t'empêchera lorſque ces Demoiſelles ſeront retirées ?—

Charles. Oui da ! travailler aux lumieres pour me gâter la vue ! Cependant il faut que demain au matin ma verſion ſe trouve prête.

S. Firmin. Eh bien ! qu'elle le ſoit, ou qu'elle ne le ſoit pas, que m'importe ?

Charles. Tu voudrois donc me voir reprimander par notre précepteur & par mon papa ?

S. Firmin. Tu ſais toujours me prendre par mon foible. Voyons, où eſt cette verſion !

Charles. Là-haut dans ma chambre, ſur ma table. Je vais te la chercher, ou plutôt viens avec moi.

S. Firmin.

S. Firmin. Va le premier ; je te fuis à l'inftant. Je vois venir ta fœur qui voudroit me parler.

Charles. Ne va pas au moins lui rien dire de tout ceci, entends-tu ?

SCENE II.

Sophie, S. Firmin.

Sophie. Eh bien, mon petit coufin, quel démêlé avois-tu là avec mon frere? Il t'a fûrement joué quelque tour de fon métier.

S. Firmin. Ce n'eft pas un tour de fon métier ; c'eft une demande de fa façon. Il veut que je lui faffe, à l'ordinaire, fon devoir pour demain

Sophie. Et mon papa ne fera jamais inftruit de fa pareffe?

S. Firmin. Ce n'eft pas moi qui me chargerai de l'en avertir. Tu fais que depuis la mort de ta maman, mon oncle eft d'un fanté fi foible, que la moindre émotion le rend malade pour plufieurs jours. D'ailleurs, je vis de fes bienfaits ; & il pourroit croire que je cherche à perdre fon fils dans fon efprit.

Sophie. Eh bien ! j'attends mon frère à la premiere occafion....Mais fais-tu pourquoi je voulois te parler ? C'eft que les Demoifelles de Saint-Félix viennent aujourd'hui me voir ; il faut que tu nous aide à nous bien amufer.

S. Firmin. Oh ! je ferai de mon mieux, ma petite coufine.

Sophie. Ah ! les voici.

SCENE III.

S. Firmin, Sophie, Agathe, & Charlotte de S. Félix.

Sophie. Bon jour, mes bonnes amies.

(Elles s'embraffent l'une l'autre, & font la révérence à S. Firmin, qui leur baife la main avec refpect.)

Charlotte. Il me femble qu'il y a un an que je ne t'ai vue.

Agathe. Mais il y a déjà bien long-tems.

Sophie. Il y a, je crois, plus de trois femaines.

(S. Firmin range la table, & difpofe des fieges.)

Charlotte. Ne vous donnez pas cette peine, Monſieur de S. Firmin.

S. Firmin. Mademoiſelle, je ne fais que mon devoir.

Sophie. Oh ! je ſuis bien sûre que S. Firmin le fait avec plaiſir. (*Elle lui tend la main.*) Je voudrois que mon frère eût un peu de ſa complaiſance.

SCENE IV.

S. Firmin, Sophie, Agathe, Charlotte, Charles.

Charles. (*Sans faire la moindre attention aux Demoiſelles de S. Félix.*) C'eſt bien mal à toi, S. Firmin, de me faire ſi long-tems attendre, pour faire ici le damoiſeau.

S. Firmin. Je croyois être le dernier de la compagnie à qui tu adreſſerois tes complimens.

Charles. Oh, n'en ſoyez pas fâchées, Meſdemoiſelles ; je vais être bientôt tout à vous.

Agathe. Ne vous preſſez pas au moins, Monſieur Charles. (*Charles mene à l'écart S. Firmin ; & tandis que les jeunes Demoiſelles s'entretiennent enſemble, il tire de ſa poche le papier de la verſion, & le donne à S. Firmin.*) La voilà ; tu m'entends.

S. Firmin. Six lignes ? C'eſt bien la peine : n'as-tu pas de honte ?

Charles. Chut. Tais-toi.

S. Firmin. Meſdemoiſelles, ſi vous me le permettez, je ſors pour un demi-quart-d'heure.

Charlotte. Nous vous attendrons avec impatience.

Sophie. Puiſque tu ſors, mon petit couſin, fais-moi le plaiſir de dire à Juſtine de nous ſervir le thé.

SCENE V.

Charles, Sophie, Agathe, Charlotte.

Charles (*ſe jettant dans un fauteil*). Allons ; c'eſt ici que je m'établis.

Sophie. Je penſe qu'il auroit été à propos d'en demander la permiſſion.

Charles. A toi, peut-être ?

Sophie. Je ne ſuis pas ſeule ici.

Charlotte. Je vois que ton frère nous compte pour rien.

Agathe.

Agathe. C'est qu'il imagine apparemment nous honorer beaucoup en restant avec nous.

Charles. Oh! je sais bien que vous pourriez vous passer de ma compagnie; mais, moi, je ne me priverois pas si aisément de la vôtre.

Sophie. Violà au moins une apparence de compliment. Il est vrai que tu aurois dû y faire entrer le thé pour quelque chose.

Charles. Mais vraiment, ma chere sœur, ne te figure pas que je sois ici pour toi.

Sophie. Oh! pour cela, je pense trop humblement de mon mérite. Tout ce qui pourroit me donner de l'orgueil, c'est d'être la sœur d'un garçon aussi honnête. (*Justine apporte le thé & le met auprès de Sophie.*

Charles. Laisse-moi le verser, je te prie.

Sophie. Non, non, c'est mon affaire; tu es un peu trop gauche. Si tu veux te charger de quelque soin, présente les tasses à ces Demoiselles.

Agathe. Pas tant de sucre pour moi.

Sophie. Prends toi-même ce qu'il te faut, mon cœur. (*Elle lui presente le sucrier & une tasse. Charles en prend une pour lui & s'empare du sucrier.*) (*à Charles.*) Tu as déjà trois gros morceaux.

Charles. Mais ce n'est pas trop. J'aime à boire un peu doux.

(*Il prend plusieurs morceaux de sucre l'un après l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui retire le sucrier des mains.*)

Sophie. N'as-tu pas de honte, mon frère? Tu vois bien qu'il n'en restera pas pour nous.

Charles. Ne sais tu pas où est le buffet?

Sophie. Mon frere se reprocheroit d'épargner une peine à sa sœur.

Charles. C'est que par-là tu me procurerois le plaisir d'être seul auprès de ces Demoiselles.

Agathe. Tu l'entends, Sophie. Dis-nous maintenant que ton frère n'est pas un garçon bien galant.

Sophie (*Après avoir rassemblé près d'elle toutes les tasses, pour verser une seconde fois du thé.*) Charles, présente cette tasse à Agathe.

(*Charles prend la tasse, & en la présentant à Agathe, il la verse sur sa robe. Elles se lèvent toutes avec précipitation.*)

Sophie. Voilà une preuve de sa galanterie. (*bas à Charles.*) Je parierois, méchant, que tu l'as fait à dessein.

Agathe.

Agathe. Ah! Dieu! que dira maman? & qu'allons-nous faire?

Charlotte. C'eſt la ſeconde fois qu'elle met cette robe. Allons vîte, un verre d'eau fraiche.

Sophie. Non j'ai oui dire qu'il étoit mieux de frotter avec un linge ſec. Voici un mouchoir tout blanc.

(Elles vont à Agathe. Charlotte tient la robe, & Sophie frotte. Pendant ce tems Charles reſte à table, & boit tout à ſon aiſe).

Charlotte. Bon, bon, cela paſſe: il faut le laiſſer ſécher.

Agathe. Par bonheur, c'eſt dans un pli où l'on ne va pas s'aviſer de regarder.

Charles. (à part) Ce n'eſt pas ma faute.

Sophie. Tiens, vois, Charlotte, je ne crois pas qu'il y paroiſſe.

Charlotte. Si je n'avois pas vu d'abord la tache——

Agathe. A la bonne heure. Mais, Monſieur Charles, une autre fois, je vous prie de vous épargner la peine de me ſervir.

Sophie. Remettons-nous, mes bonnes amies.

(Elle veut verſer du thé, & elle trouve la théyére vuide. Elle regarde Charles avec indignation.)

Non, cela eſt d'une groſſiéreté qu'on ne ſauroit imaginer. Croiriez-vous bien, Meſdemoiſelles, que dans le tems où nous étions ſi fort en peine, il a pris tout le thé? Je vais dire qu'on en faſſe d'autre, attendez un moment.

Charlotte. Non, c'eſt aſſez; je n'en boirai plus une goutte.

Agathe. Le malheur qui eſt arrivé à ma robe m'a ôté la ſoif.

Charles. Mais ne vous gênez pas. On peut en faire une ſeconde fois

Agathe. Effectivement, tu aurois dû prévoir que ton frère ſeroit notre convive.

Sophie. Ceux qui ne ſont pas invités devroient au moins attendre que ce fût leur tour.

Charlotte. N'en parlons plus, je n'y ai pas le moindre regret.

Sophie. Eh bien, à préſent qu'allons-nous faire? Ah! voici notre ami S. Firmin, il nous aidera à choiſir quelque jeu.

Charles (d'un ton moqueur). Notre ami S. Firmin!—— Meſdemoiſelles, il faut que je lui parle avant vous.

(Il

(Il va au-devant de S. Firmin, tandis que les jeunes Demoiselles s'entretiennent ensemble).

SCENE VI.

Agathe, Charlotte, Sophie, F. Firmin, Charles.

Charles (à S. Firmin). Eh bien, as-tu fini ?

S. Firmin. La voilà ; prends, & rougis de ta paresse.—Eh bien, Mesdemoiselles, avez-vous quelque jeu d'arrêté ?

Agathe. Nous vous attendions pour décider notre partie.

S. Firmin. J'ai là-bas un petit musicien à vos ordres : si vous me le permettez, je vais l'appeller pour vous chanter quelque chanson, ou pour vous faire danser.

Sophie. Un petit musicien ! où est-il ? où est-il ?

Charlotte. Il faut convenir que M. de S. Firmin s'entend bien à amuser sa société.

F. Firmin. Nous ferons, en nous amusant, un acte de charité, car le pauvre petit musicien ne possede rien sur la terre que son violon.

Charles. Et qui le payera, M. de S. Firmin ? Il parle & il agit toujours comme si le Roi étoit son parrain ; & il n'a pas une maille.

Sophie. Ne rougis-tu pas, mon frère ?

S. Firmin. Laisse-le dire, ma cousine, il ne m'offense point ; ce n'est pas un crime d'être pauvre : je ressemble par-là à mon petit musicien, qui est un très-bon enfant. Je lui donnerai douze sols qui me restent dans ma bourse ; & il m'a promis de jouer à ce prix toute la soirée.

Charlotte. Nous nous cotiserons toutes pour le payer.

Agathe. Oui, oui, nous boursillerons.

S. Firmin. Voulez-vous que j'aille le chercher ? Il attend là-bas à la porte.

Sophie. Sûrement, mon cher petit cousin, & dépêche-toi.

(S. Firmin sort. En même-tems Justine apporte un gâteau sur un plat).

SCENE VII.

Agathe, Charlotte, Sophi, Charles.

(Charles veut prendre le plat des mains de Justine. Sophie l'en empêche).

Charles. C'est que je voulois faire les portions.

Sophie.

Sophie. Je vais t'en épargner la peine: tu pourrois les faire si bien qu'il ne nous resteroit pas plus du gâteau que du thé.

(Elle fait le partage, & présente les morceaux à la ronde.)

Charles (après avoir pris sa portion). Pour qui donc le morceau qui reste?

Sophie. Est-ce que mon petit cousin n'en auroit pas?

Agathe. J'aimerois mieux lui donner ma portion.

Charlotte. Et moi aussi la mienne.

Charles (avec aigreur). Il est bien heureux.

Sophie. Tu ne vois que sa portion de gâteau à lui envier.

SCENE VIII.

Agathe, Charlotte, Sophie, Charles, S. Firmin, (tenant par a main le petit Jonas, qui a un violon sous son bras).

S. Firmin. J'ai l'honneur de vous présenter mon petit virtuose.

Charlotte & Agathe. Il est tout-à-fait gentil.

Sophie. De quel pays es-tu, mon enfant?

Jonas. Je suis des montagnes de la Bresse.

Agathe. Et pourquoi viens-tu de si loin?

Jonas. C'est que mon pauvre père est aveugle; il ne peut plus travailler: nous courons le pays, & il faut que je lui gagne du pain avec mon petit violon.

Sophie. Eh bien, veux-tu nous fair connoître ton savoir faire?

Jonas. Ce sera de bon cœur; mais mon talent n'est pas grand'chose.

S. Firmin. Joue de ton mieux: ce sera toujours assez bien pour moi: & ces Demoiselles seront assez bonnes pour te pardonner quelque faux ton, si tu en fais.

(Jonas accorde son violon. Agathe en même-tems prend l'assiette avec le reste de gâteau & le présente à S. Firmin. Il la remercie, prend l'assiette & la tient à la main, sans toucher au gâteau, pour écouter Jonas. Celui-ci commence d'abord à jouer sur son violon l'air de la chanson suivante; ensuite il chante).

Plaignez

1.

Plaignez le ſort d'un petit malheureux,
Chargé tout ſeul du ſoin de ſon vieux père :
Ils n'ont, hélas! pour ſe nourrir tous deux,
Que la pitié qu'inſpire leur misère.

2.

Plaignez leur ſort ; prêtez-leur vos ſecours :
C'eſt à regret que leur voix vous implore.
De longs travaux l'un a rempli ſes jours ;
Pour travailler, l'autre eſt trop foible encore.

3.

Soyez touchés de leur ſort melheureux ;
Ayez pitié de l'enfant & du père ;
Ils n'ont, hélas! pour ſe nourrir tous deux,
Qu'un peu de pain, qu'on donne à leur misère.

S. Firmin (*lui tendant la main*). Mon cher enfant, vous êtes donc bien pauvres?

Jonas. Hélas! oui ; mais avec mon violon j'eſpere que nous ne manquerons pas. Si nous ſommes malades, le bon Dieu aura ſoin de nous ; & ſi nous mourons, nous n'avons beſoin que d'un petit coin de terre que l'on trouve par-tout.

S. Firmin. Mais, mon petit malheureux, peut-être que tu as faim? Tiens, tiens, voici mon gâteau.

Jonas. Nenni, mon beau Monſieur, mangez-le vous-même : un peu de pain eſt tout ce qu'il me faut.

S. Firmin. Non, tu prendras ceci ; je ſais manger du pain auſſi-bien que toi.

Jonas. Eh bien, je vous remercie ; mais je ne le mangerai pas à préſent : je veux le partager avec mon pauvre père ; il n'eſt pas accoutumé à manger de ſi bonnes choſes.

Sophie. Ton pauvre père, dis-tu? tiens, ma portion eſt pour lui.

Charlotte. Voici encore la mienne.

Agathe. Prends la mienne auſſi.

Jonas. Nenni, nenni : gardez votre gâteau, mes jolies Demoiſelles ; j'en ai aſſez d'un morceau : ce n'eſt pas avec ces friandiſes qu'on ſe raſſaſie.

Charles (*ironiquement*). Il a raiſon ; cela lui feroit perdre ſa belle voix.

Sophie

Sophie (à Charles). Personne ne t'a demandé ta portion.

Charles. Oh! il y a long-tems que je l'ai croquée.

S. Firmin (à Jonas). Allons, mon ami, veux-tu goûter d'abord de ton gâteau?

Jonas. Nenni, mon beau Monsieur; puisque vous voulez bien me le donner, souffrez que je l'enveloppe dans mon mouchoir pour l'emporter avec moi.

Sophie. Attends un peu, je te donnerai un morceau de linge plus propre: tu peux, en attendant, mettre le morceau sur la fenêtre.

Jonas. Oui, ma petite Demoiselle, je suis ici pour jouer du violon, & non pour manger.

Agathe. Je voudrois bien danser un menuet avec M. de S. Firmin. En sais-tu quelqu'un?

Jonas. Tout ce qu'il vous plaira: un menuet, une allemande, une ronde.

Agathe. Voyons d'abord le menuet.

(S. Firmin prend la main d'Agathe & se prépare à danser.)

Charlotte. Pourquoi n'en danserions-nous pas deux à la fois? *(Elle s'avance vers Charles)*. M. Charles!

Charles. Excusez-moi, Mademoiselle, je ne sais pas danser.

Sophie. Il a pourtant appris deux ans entiers.

Charles. C'est que je ne suis pas d'humeur fringante aujourd'hui.

Charlotte (lui faisant la révérence). Ainsi me voilà refusée?

Sophie. Mon petit cousin, prête-moi ton chapeau. *(A Charlotte)*. J'aurai l'honneur, Mademoiselle, d'être votre cavalier.

Agathe. Et si nous dansions un menuet à quatre?

S. Firmin. Mademoiselle, je suis à vos ordres.

(Elles dansent un menuet à quatre; & lorsqu'il est fini, Charlotte va prendre S. Firmin.)

Charlotte. M. de S. Firmin, je veux aussi danser avec vous.

S. Firmin. Je serai ravi, Mademoiselle, d'avoir cet honneur.

Agathe. Je veux maintenant être ton cavalier, Sophie.

Sophie. Je perds à tout cet arrangement, mon petit cousin; mais il faut bien que je fasse à ces Demoiselles les honneurs de ta complaisance.

(Elles

(Elles dansent un second menuet. Pendant ce tems, Charles s'approche de la fenêtre, prend le gâteau de Jonas, & se glisse hors de chambre).

Sophie (à S. Firmin que s'essuie le front). Ah! te voilà rendu! Il faut convenir que nous autres Demoiselles, nous sommes dix fois plus fortes sur nos jambes, que vous, Messieurs.

S. Firmin. C'est que vous avez bien plus d'agilité.

Agathe (à S. Firmin). Si votre cousin étoit aussi complaisant que vous, nous vous aurions bientôt mis sur les dents; car l'une de nous pourroit reprendre haleine, tandis que les deux autres danseroient. *(Elles cherchent Charles de tous côtés).*

Charlotte. Ah! il s'en est allé! tant mieux.

Jonas. Jouerai-je encore un petit air?

S. Firmin. Non, c'en est assez, à moins que vous n'en demandiez davantage, Mesdemoiselles. Le pauvre malheureux ne sera pas fâché d'aller gagner ailleurs quelque chose. Je vous ai déjà dit le peu que j'avois dans ma bourse; & Charles à esquivé sa contribution.

Charlotte. Nous voulons toutes contribuer avec vous.

Agathe. Cela va sans dire. *(Elle tire sa bourse).* Tenez, M. de S. Firmin, voilà mes douze sols.

Charlotte. Voilà aussi les miens.

Sophie. Tiens, mon petit cousin, voici une piece de vingt-quatre sols: garde ton argent; ce sera pour nous deux.

S. Firmin. Non, non, Sophie; je dois être la premier à payer.

(Il rassemble toutes les pieces, & les donne à Jonas.)

Jonas. Je ne prendrai jamais tout cela: ce beau petit Monsieur ne m'a promis que douze sols.

S. Firmin. Prends tout, mon ami; nous avons tant de plaisir de pouvoir te faire du bien!

Jonas. Que le bon Dieu vous en récompense! *(à Sophie)* A présent, Mademoiselle, si vous vouliez avoir la complaisance de me donner un mauvais morceau de linge pour envelopper le gâteau que vous m'avez fait prendre.

Sophie. Je l'avois oublié.

(Elle court à une petite commode, & en tire un mouchoir).

Tiens, il est un peu usé; mais il servira bien pour cela.

Jonas. Voyez; il n'est encore que trop bon. Je n'ose pas le recevoir.

Sophie. Je ne puis plus m'en servir, & je l'aurois donné à un autre.

Jonas. Que le bon Dieu vous récompenſe de votre générofité !

(Il va à la fenêtre pour prendre le gâteau).

Sophie. Donne-le-moi, que je l'enveloppe.

(On cherche inutilement le gâteau).

Jonas (triſtement). Il n'y eſt plus.

Sophie. C'eſt un bien mauvais garnement ! il aura pris la portion du petit malheureux.

Jonas. N'en ſoyez pas fâchée, ma jolie petite Demoiſelle ; je ne le regrette que par rapport à mon pauvre père.

S. Firmin. Si Charles n'était pas ton frère, ſa gourmandiſe lui coûteroit cher ; mais il ne faut pas que le père de Jonas en ſouffre. Ma chere Sophie, ſi tu voulois me prêter les douze ſols que tu voulois donner pour moi tout à l'heure ?

Sophie. Non, mon couſin ; je veux en avoir le mérite à moi ſeule. (*à Jonas*). Tiens, voilà douze ſols ; achete à ton père un autre morceau de gâteau.

(Charlotte & Agathe fouillent dans leurs bourſes).

Charlotte. Tiens, voici encore quelque monnoie.

Agathe. Prends donc.

Jonas. Bon Dieu ! bon Dieu ! Non ; c'eſt trop.

S. Firmin (*lui tend la main avec attendriſſement*). Que je ſuis malheureux de n'avoir rien de plus à te donner ! Mais je ſuis orphelin, & je vis, comme toi, des bienfaits des autres.

Jonas (à S. Firmin). Je voudrois que vous ne m'euſſiez pas amené ici, ou que vous repriſſiez votre argent.

S. Firmin. Ne te mets pas en peine de moi. Adieu ; va chercher à gagner ta vie.

Jonas (en ſortant, à Sophie.) Voilà votre mouchoir, ma jolie Demoiſelle.

Sophie. Garde-le, ſi tu en as beſoin.

Jonas. Que le ciel vous conſerve toutes en ſanté, & vous rende encore plus jolies. *(Il ſort.)*

SCENE IX.

Sophie, Charlotte, Agathe, S. Firmin.

Sophie. Concevez-vous quelque choſe de plus indigne que la conduite de Charles ?

Agathe. Il ne s'aviſeroit pas de ces tours, ſi j'étois ſa ſœur.

Charlotte. Je suis affligée qu'il ait détruit toute la joie que nous avions de faire du bien à ce petit malheureux.

Agathe. Il n'est pas maintenant trop à plaindre; le gâteau lui a été bien payé.

S. Firmin. Il est vrai; graces à votre générosité. Mais cela ne justifie pas l'action de Charles; & le pauvre Jonas auroit pu avoir l'un, sans perdre l'autre.

Sophie. C'est toi, mon petit cousin, qui en souffres le plus. Tu t'es privé de ta portion; & c'est mon vaurien de frère qui l'a mangée. *(On frappe à la porte.)*

SCENE X.

Agathe, Charlotte, Sophie, S. Firmin, Jonas.

S. Firmin. Voici encore notre petit Violon. Que nous veux-tu, mon ami?

Jonas (en pleurant.) Ah Dieu! Dieu! secourez-moi; je suis perdu. *(Les enfans s'assemblent autour de lui.)*

Sophie. Que t'est-il donc arrivé?

Jonas. Toute ma pauvre richesse.....avec laquelle je me nourrissois moi & mon père.... Voyez, voyez...mon petit violon.....il est tout en pieces; & votre mouchoir, votre argent.....tout est perdu....il m'a tout pris....

S. Firmin. Et qui t'a brisé ton violon; qui t'a pris ton argent?

Jonas. Celui.....celui que m'avoit déjà pris mon gâteau.

Sophie. Mon frère? est-il possible?

S. Firmin. Charles?

Charlotte. C'est incroyable.

Agathe. O le scélérat!

Jonas. Oui c'est lui, c'est lui. Je passois le seuil de la porte: voilà qu'il s'approche de moi, & qu'il me demande si j'avois été payé de ma musique, sans quoi il alloit me payer. Oh! oui, je l'ai été, lui ai-je répondu, sûrement; je n'ai été que trop bien payé. Où prennent-ils donc cet argent, a-t-il dit? Voyons un peu ce qu'on t'a donné. Et moi, imbécille que je suis! j'aurois dû penser au gâteau; mais je n'y pensois plus. J'étois si joyeux d'apporter tant d'argent à mon père. Je n'en avois pas fait le compte; j'étois bien-aise de le savoir. Je pose mon violon à terre, à

côté de moi. Je tire enfuite le mouchoir. Voilà qui eft encore par-deffus le marché, lui ai-je dit ; c'eft une des petites Demoifelles qui me l'a donné. J'avois mis dedans tout mon argent. Quand j'ai voulu le dénouer, il a fauté deffus. J'ai deviné fa malice. Il tire à lui ; je retire à moi. Tout à coup il s'apperçoit que mon violon eft par terre ; il y met fes deux pieds en trépignant. Les bras me font tombés. J'ai lâché le mouchoir ; il l'a pris, & s'eft enfui. Mon violon & l'archet font tout brifés, & je n'ai plus ni le mouchoir, ni l'argent. O mon père! mon pauvre père, qu'allons-nous devenir ?

Sophie. Mais effectivement ; je ne le fais pas.....Je n'ai plus rien du tout. O mon cher coufin !

Charlotte (*à Jonas.*) Voici quelques petites pieces ; c'eft tout ce que j'ai fur moi.

Jonas. Ma belle Demoifelle, je vous remercie ; mais, pour cela, je ne puis pas avoir un violon. O mon pauvre père ! Il y a plus de quinze ans qu'il l'avoit.

Agathe. Prends encore ceci ; c'eft le fond de ma bourfe.

Sophie (*court à fa commode.*) Voilà mon dé ; il eft d'or : cours le vendre, mon pauvre ami ; j'en ai un d'ivoire qui me fervira à la place.

S. Firmin. Non, garde ton dé, ma petite coufine. Attends, mon ami, je puis te tirer d'embarras. (*Il fe baiffe, ôte fes boucles, & les lui donne.*) J'en ai une autre paire de fimilor. Tu auras fûrement douze francs de celles-ci. Elles font bien à moi ; c'eft mon parrain qui me les a données pour le jour de ma fête.

(*Sophie lui préfente fon dé, & S. Firmin fes boucles : Jonas héfite à les prendre.*)

Jonas. Non ; je ne veux rien prendre de cela ; mon père croiroit que je l'ai dérobé.

Sophie. Prends au moins mon dé.

S. Firmin. Veux-tu prendre mes boucles ? Tu me mettrois en colere. Prends, te dis-je.

Jonas. Ah ! Dieu de bonté ! Vous voulez que je vous prive de vos bijoux ?

S. Firmin. Ne t'en mets pas en peine. Dieu me rendra peut-être plus que je ne te donne. Ton père a befoin de pain ; moi je n'ai pas de père à nourrir.

Sophie. Va, va, & prends garde à bien faire tes petites affaires.

Jonas.

Jonas. Reprenez au moins votre dé.

Sophie. Je n'y pense plus.

Charlotte. Si tu passes jamais devant chez nous, j'aurai soin de toi.

Agathe. C'est à la place royale, tout vis-à-vis la tête du cheval. Tu n'as qu'à demander les Demoiselles de S. Félix, au premier.

Jonas. Oh ! les gens qui demeurent au premier me renvoient toujours ; je ne monte jamais que tout à fait dans le haut de la maison.

Sophie. C'en est assez ; ton père est peut-être inquiet sur ton compte ; & le nôtre pourroit venir.

Jonas. Comment, Monsieur votre père ? est-ce que vous l'attendez tout à l'heure ?

Sophie. Oui, va-t'en ; & puis le coquin qui t'a enlevé ton mouchoir & ton argent pourroit encore t'enlever ceci.

Jonas. Vous êtes bien sûrs au moins qu'on ne vous grondera pas ?

S. Firmin. Non ; ne crains rien. Adieu.

Jonas (en sortant.) Les bons petits cœurs !

SCENE XI.

Sophie, Charlotte, Agathe, S. Firmin.

Charlotte. Je suis bien fâchée que vous vous soyez défait de vos boucles, M. de S. Firmin.

Agathe. Vous nous donnez là un bel exemple.

S. Firmin. C'est celui que j'ai reçu de Sophie. Si je n'avois pas vu faire à Charles une si vilaine action, je me réjouirois d'avoir trouvé l'occasion de faire une bonne œuvre. Que je vais regarder mes boucles de similor avec plaisir !

SCENE XII.

M. de Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, S. Firmin, Jonas.

(Les enfans s'assemblent en peloton. Sophie & S. Firmin regardent un peu de travers le petit Jonas, & se parlent à l'oreille.)

M. de Melfort (aux Demoiselles de S. Félix.) Bonjour, Mesdemoiselles ; je vous remercie de l'honneur que vous avez

avez fait à ma fille; mais permettez moi, je vous prie, d'écouter en votre présence ce petit garçon. Il m'attendoit sur l'escalier; & il ne veut pas me quitter, sans m'avoir parlé devant vous. (*à Jonas.*) Voyons, qu'as-tu à me dire?

Jonas (*à Sophie & à St. Firmin.*) Mes bonnes petites personnes, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne m'en vouloir pas de mal; mais je ne puis me taire; & ce seroit mal fait à moi, si je gardois ce que vous m'avez fait prendre, sans le consentement de votre père. Je sais que les enfans n'ont rien à donner.

M. de Melfort. Qu'est-ce donc que ceci?

Jonas. Je vais vous le dire. Ce jeune Monsieur m'appelle par la fenêtre, pour amuser, avec mon violon, ces petites Demoiselles. Il y avoit encore un autre petit Monsieur, bien joli; mais un bien méchant coquin.

M. de Melfort. Quoi! mon fils?

Jonas. Pardonnez-moi, cela m'est échappé. Je joue de mon mieux les airs que je sais; & ces bonnes petites personnes me font la grace de me donner un morceau de gâteau, un mouchoir pour l'envelopper, avec une poignée de petites pieces; je ne sais pas ce qu'il y avoit.

M. de Melfort. Eh bien?

Jonas. Eh bien! le méchant petit Monsieur m'a pris le gâteau que je voulois porter à mon pauvre père, qui est aveugle. Passe pour cela. Mais il sort de la chambre en cachette; & lorsque je me retire tout joyeux avec mon petit paquet, il me guette au passage, me prend le mouchoir avec tout l'argent, & met mon violon en pieces. Tenez, le voyez-vous? *(il se met à pleurer)* toute ma richesse, avec laquelle je me nourrissois moi & mon père.

M. de Melfort. Dis-tu vrai? Ce seroit une effroyable méchanceté. Quoi! mon fils....

Charlotte. Sa conduite, dans tout le reste, rend ceci très-croyable. Demandez à Sophie elle-même.

M. de Melfort. Va, mon ami, ne t'afflige pas; je saurai te dédommager: mais est-ce là tout?

Jonas. Non, Monsieur; écoutez seulement. Dans le chagrin où j'étois, je suis rentré pour raconter l'aventure à ces bonnes petites personnes. Elles n'avoient pas assez d'argent pour payer le dommage. Voilà cette jolie Demoiselle qui me donne son dé d'or, & ce jeune Monsieur ses boucles d'argent. Je ne pouvois pas les prendre; mon père auroit

cru que je les aurois volés. Je savois que vous alliez revenir; je vous ai attendu pour vous les rendre: les voici.... Mais je n'ai donc plus de violon. O mon violon! ô mon pauvre père!

M. de Melfort. Que viens-tu de me raconter? est-ce toi? est-ce vous, mes braves enfans, que je dois le plus admirer? Excellente petite créature! dans une extrême indigence, tout perdre; & dans la crainte de faire le mal, courir le risque de laisser mourir de faim un père que tu aimes!

Jonas. Est-ce donc si beau de ne pas être un méchant? Non, le pain mal gagné ne profite pas. C'est ce que mon père & ma mère m'ont toujours dit. Si vous vouliez seulement m'acheter un violon, tout seroit réparé. Ce que le dé & les boucles m'auroient valu de plus, c'est le bon Dieu qui m'en tiendra compte.

M. de Melfort. Il faut que ton père & toi, vous ayez une droiture bien extraordinaire, pour ne pas soupçonner seulement la corruption des autres hommes! Dieu veut se servir de moi pour répandre sur vous ses bienfaits. Reste avec nous. Je veux d'abord te mettre auprès de S. Firmin; nous verrons ensuite ce que nous aurons de mieux à faire.

Jonas. Quoi! auprès de ce petit ange? oh! je suis transporté de joie. *(Il baise la main de S. Firmin.)* Mais non *(avec tristesse)* je ne veux pas laisser mon père tout seul. Sans moi, comment feroit-il pour vivre? quoi! je serois dans la richesse, & il mourroit de faim! oh! non..

M. de Melfort. Excellent enfant! & qui est ton père?

Jonas. Un vieux paysan aveugle, que je nourrissois avec mon violon. Il est vrai qu'il ne mange, comme moi, qu'un morceau de pain avec du lait crud. Mais le bon Dieu nous en donne toujours assez pour la journée; & nous ne nous mettons pas en peine du lendemain: il y pourvoit aussi.

M. de Melfort. Eh bien, je veux prendre soin de ton père; & s'il y consent, je le ferai entrer dans une maison de charité, où l'on a une attention extrême pour les vieillards & pour les infirmes. Tu pourras l'y aller voir quand tu voudras.

(Jonas pousse un cri de joie; & court tout autour de la chambre, comme hors de lui même.)

Jonas. Oh! Dieu! mon pauvre père! non, cela va le faire mourir de plaisir. Je ne puis rester plus long-tems, il faut que je l'aille chercher, & que je vous l'amene ici.

(Il court vers la porte. Sophie & S. Firmin prennent la main de M. de Melfort, & s'essuient les yeux.)

SCENE XIII.

M. de Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, S. Firmin.

M. de Melfort. O mes chers enfans! que ce jour auroit été heureux pour moi, si, en admirant la générosité de vos sentimens, la pensée de l'indignité de mon fils ne venoit empoisonner mon bonheur! Mais non, il ne doit pas l'empoisonner. Dieu m'a fait présent d'un autre fils en toi, mon cher S. Firmin: si tu ne l'es par la naissance, tu l'es par les liens du sang & par un cœur digne de moi. Oui, tu seras seul mon fils...Mais, où est Charles? va le chercher, & amene-le-moi tout de suite ici. *(S. Firmin sort.)*

Sophie. Il y a près d'une heure que nous ne l'avons vu. Pendant que le petit garçon nous faisoit danser un menuet, il a disparu avec sa portion de gâteau.

S. Firmin (en entrant.) On l'a vu entrer ici près chez un confiseur. J'ai dit à Lafleur de l'aller chercher.

M. de Melfort. Mes enfans, passez dans mon cabinet; je veux savoir ce qu'il aura l'effronterie de me répondre. Quand j'aurai besoin de témoins, je vous appellerai.

Charlotte & Agathe. En ce cas, nous allons nous retirer.

M. de Melfort. Non, mes enfans, je vais envoyer dire à vos parens que vous passerez ici le reste de la soirée. Vraisemblablement le vieux Jonas & son digne fils seront nos convives. J'ai besoin de quelque baume pour la cruelle blessure que Charles a faite à mon cœur; & je n'en connois point de plus salutaire que l'entretien d'aimables enfans comme vous.

Sophie (prêtant l'oreille.) Je crois entendre venir Charles.

(M. de Melfort ouvre la porte de son cabinet; les enfans s'y retirent.)

SCENE XIV.

M. de Melfort.

Il y a long-tems que je craignois cette affreuse découverte; mais je ne l'aurois jamais soupçonné de pareilles horreurs. Il est peut-être encore tems de le guérir de ses vices. Hélas! pourquoi faut-il y employer des remedes désespérés?

SCENE

SCENE XV.

M. de Melfort, Charles.

Charles. Que me voulez-vous, mon papa?

M. de Melfort. D'où viens-tu? n'étois-tu pas dans ta chambre?

Charles. Notre précepteur eſt ſorti. S. Firmin étoit deſcendu. Après avoir travaillé tout l'après-midi, je me ſuis ennuyé d'être ſeul.

M. de Melfort. Que n'es-tu allé joindre, comme S. Firmin, la petite ſociété que j'ai trouvée chez ta ſœur?

Charles. C'eſt ce que j'ai fait auſſi; mais ces Demoiſelles ſe ſont ſi mal comportées envers moi....

M. de Melfort. Comment donc? tu m'étonnes.

Charles. D'abord elles ont pris du thé; mais ſans vouloir m'en donner une goutte: elles m'ont fait au contraire toutes ſortes de malices. S. Firmin a ramaſſé dans la rue un petit mendiant pour leur jouer du violon. Il lui a donné du gâteau qu'on leur avoit ſervi, à moi, pas un morceau. On a danſé; aucune de ces Demoiſelles n'a voulu danſer avec moi, quoiqu'elles fuſſent trois, & qu'il n'y eût d'autre cavalier que S. Firmin. Qu'aurois-je fait ici? je ſuis deſcendu ſur la porte, pour voir paſſer le monde.

M. de Melfort. Sur la porte ſeulement? Que s'eſt-il donc paſſé au coin de la rue entre le petit muſicien & toi? Certaines gens m'ont dit que tu l'avois battu, que tu avois briſé ſon violon, & qu'il s'en étoit allé en pleurant.

Charles. Cela eſt vrai, mon papa; & ſi je n'avois pas eu le cœur auſſi bon, j'aurois appellé la garde pour le faire mettre au cachot. Ecoutez-moi un peu. Lorſque je l'ai vu ſortir d'ici, je me ſuis dit: Il faut que tu donnes auſſi quelque choſe à ce petit malheureux pour ſa peine; car je ſais que S. Firmin n'a rien à lui, & qu'un mendiant n'eſt pas bien payé avec un morceau de gâteau. J'ai pris dans ma bourſe quelque monnoie que je lui ai donnée; il a tiré un mouchoir pour l'y mettre. Je m'apperçois que c'eſt un mouchoir de ma ſœur; voyez la marque. Je l'ai prié de me le rendre de bonne grace; il ne l'a pas voulu. Je l'ai pris au collet; nous avons lutté enſemble, & par haſard j'ai mis le pied ſur ſon violon.

M. de Melfort (*avec colere.*) Ceffez, lâche menteur, je ne peux plus vous écouter.

Charles (s'approche de lui, & veut lui prendre la main.) Mais, mon cher papa, pourquoi êtes-vous fâché ?

M. de Melfort. Fuis, méchant, ôte-toi de mes yeux ; tu me fais horreur.

(*Il fait fortir les enfans du cabinet.*)

SCENE XVI.

M. de Melfort, Sophie, Agathe, Charlotte, Charles, S. Firmin.

M. de Melfort. Venez, mes enfans, je ne veux plus voir que ceux qui méritent mon amour ; & toi, fors pour jamais de ma préfence. Mais non, demeure ; il faut que tu reçoives auparavant ton arrêt. *(A Sophie & à S. Firmin.)* Vous avez entendu fes accufations contre vous ?

Sophie. Oui, mon papa ; & fi cela n'étoit pas néceffaire pour notre juftification, je ne dirois pas un mot contre lui, de peur d'augmenter votre colere.

Charles. Ne croyez rien de ce qu'elle va vous dire.

M. de Melfort. Tais-toi ; j'ai déjà la preuve que tu es un déteftable menteur. Le menfonge conduit au vol & au meurtre. Tu as déjà commis le premier crime ; & il ne te manque peut-être que des forces pour commettre le fecond. Parle, ma fille.

Sophie. Premiérement, il ne s'eft occupé de rien cet après-midi : c'eft S. Firmin qui lui a fait fa verfion.

M. de Melfort. Cela eft-il vrai ?

S. Firmin. Je ne puis en difconvenir.

Sophie. Enfuite, il a jetté une taffe de thé fur la robe d'Agathe ; & tandis que nous étions occupées à l'effuyer, il eft refté à table & a vuidé toute la teyere : il ne nous en eft pas refté une goutte. En voici des témoins. (*montrant les Demoifelles de S. Félix.*) A l'égard du gâteau....

M. de Melfort. C'en eft affez ; toutes tes méchancetés font découvertes: monte dans ta chambre pour aujourd'hui ; dès demain au matin, je te chaffe de la maifon. Je te laifferai le tems de te corriger, avant que tu y rentres ; & fi cela ne réuffit pas, il ne manque pas de cachots où l'on renferme les fcélérats qui troublent la fociété par leurs crimes. S. Firmin, dis à Lafleur de le garder à vue dans fa chambre : tu recommanderas

manderas en même-tems qu'on m'envoie le précepteur, aussi tôt qu'il sera de retour.

Sophie & S. Firmin (intercédant pour lui.) Mon cher papa, mon cher oncle.....

M. de Melfort. Je ne veux rien entendre en sa faveur. Celui qui est capable d'arracher au pauvre le salaire qu'il a gagné, de lui briser l'instrument de ses travaux, & de chercher à se justifier de ces atrocités par le mensonge & par la calomnie, doit être retranché de la société des hommes. Je loue le Ciel de ce qu'il me laisse encore de braves enfans comme vous : c'est vous qui serez ma consolation ; & c'est avec vous que je veux me réjouir ce soir, autant que peut le faire un père qui a un fils d'un si mauvais naturel.

LE SERIN.

SERINS à vendre ! qui veut acheter des Serins, de jolis Serins ?

Ainsi crioit un homme en passant devant la maison de Joséphine. Joséphine l'entendit ; elle courut à la fenêtre, & regarda de tous côtés dans la rue. C'étoit un marchand d'oiseaux qui en portoit une grande cage sur sa tête. Elle étoit toute pleine de Serins. Ils sautilloient si légérement sur les bâtons, & gazouilloient si joliment, que Joséphine, emportée par sa curiosité, faillit à se précipiter par la fenêtre, pour les voir de plus près.

Voulez-vous acheter un Serin, Mademoiselle, lui cria l'oiseleur ?

Peut-être bien, lui répondit Joséphine ; cela ne dépend pas tout à fait de moi : attendez un peu, je vais en demander la permission à mon papa.

L'oiseleur lui promit d'attendre. Il y avoit une large borne de l'autre côté de la rue ; il y déposa sa cage, & se tint debout a côté. Joséphine, dans cet intervalle, courut à la chambre de son père ; elle y entra toute essouflée, en lui criant : Venez vîte, mon papa ; venez, venez.

M. de Gourcy. Et qu'y a-t-il donc si pressé ?

Joséphine. C'est un homme qui vend des Serins : il en a, je crois, plus d'un cent ; une grande cage toute pleine, qu'il porte sur sa tête.

M. de Gourcy. Et pourquoi en as-tu tant de joie ?

Joséphine. Ah! mon papa, c'eſt que je veux....c'eſt-à-dire, ſi vous me le permettez, je voudrois bien en acheter un.

M. de Gourcy. Et as-tu de l'argent ?

Joſéphine. Oh ! j'en ai aſſez dans ma bourſe.

M. de Gourcy. Mais qui nourrira ce pauvre oiſeau ?

Joſéphine. Moi, moi, mon papa. Vous verrez ; il ſera bien aiſe de m'appartenir.

M. de Gourcy. Ah ! je crains bien....

Joſéphine. Et quoi donc ?

M. de Gourcy. Que tu ne le laiſſes mourir de ſoif ou de faim.

Joſéphine. Moi, le laiſſer mourir de ſoif ou de faim ? Oh ! non certainement. Je ne toucherai jamais à mon déjeûner, avant que mon oiſeau n'ait eu le ſien.

M. de Gourcy. Joſéphine, Joſéphine, tu es bien étourdie ; tu n'as qu'à l'oublier un jour ſeulement.

Joſéphine donna de ſi belles paroles à ſon père ; elle lui fit tant de careſſes, & le tirailla ſi fort par le pan de ſon habit, que M. de Gourcy voulut bien céder à l'envie de ſa fille.

Il traverſa la rue, en la tenant par la main. Ils arrivèrent à la cage, & choiſirent le plus beau Serin de toute la voliere. C'étoit un mâle du jaune le plus brillant, avec une petite huppe noire ſur la tête.

Qui fut jamais plus content que ne l'étoit alors Joſéphine ? Elle préſenta ſa bourſe à ſon père, pour qu'il y prit de quoi payer l'oiſeau. M. de Gourcy, tira de la ſienne de quoi acheter une belle cage, garnie d'une mangeoire & d'un abreuvoir de cryſtal.

Joſéphine n'eut pas plutôt inſtallé de Serin dans ſon petit palais, qu'elle courut par toute la maiſon, en appellant ſa mère, ſes ſœurs, tous les domeſtiques, & leur montrant l'oiſeau que ſon père avoit bien voulu lui acheter. Lorſqu'il venoit quelqu'une de ſes petites amies, les premiers mots qu'elle leur diſoit, c'étoit : Savez-vous bien que j'ai le plus joli Serin de tout Paris ? il eſt jaune comme de l'or, & il a un panache noir, comme les plumes du chapeau de maman. C'eſt un mâle. Venez, venez, je vais vous le montrer ; il s'appelle Mimi.

Mimi ſe trouvoit fort bien des ſoins de Joſéphine. Elle ne ſongeoit, en ſe levant, qu'à lui donner du grain nouveau, & de l'eau bien pure. Lorſqu'on ſervoit des biſcuits ſur la table de ſon père, la part de Mimi étoit faite la premiere. Elle avoit toujours en réſerve des morceaux de ſucre pour

lui.

lui. Là cage étoit garnie de tous côtés de mouron frais, & de grappes de millet. Mimi ne fut pas ingrat à tant d'attentions : il apprit à distinguer Joséphine ; & au premier pas qu'elle faisoit dans la chambre, c'étoit des battemens d'aîles & des *cuic*, *cuic*, qui ne finissoient pas. Joséphine le mangeoit de baisers.

Au bout de huit jours, il commença à chanter : il se faisoit lui-même des airs fort jolis. Quelquefois il rouloit si long-tems sa voix dans son gosier, qu'on auroit cru qu'il alloit tomber expirant de fatigue au bout de ses cadences Puis, après s'être interrompu un moment, il recommençoit de plus belle, & d'un son si fort & si brillant, qu'on l'entendoit dans toute la maison.

Joséphine passoit des heures entieres à l'écouter, assise auprès de sa cage. Elle laissoit quelquefois tomber son ouvrage de ses mains pour le regarder ; & lorsqu'il l'avoit régalée d'une jolie chanson, elle le régaloit à son tour d'un aire de serinette, qu'il cherchoit ensuite à répéter.

Cependent Joséphine s'accoutuma peu à peu à ces plaisirs. Son père lui fit un jour présent d'un livre d'estampes. Elle en fut si agréablement occupée, que Mimi en fut un peu négligé. *Cuic*, *cuic*, disoit-il toujours d'aussi loin qu'il voyoit Joséphine : Joséphine ne l'entendoit plus.

Près de huit jours s'étoient écoulés sans qu'il eût ni mouron frais, ni biscuit. Il répétoit les plus jolis airs que Joséphine lui eût appris ; il en composoit de nouveaux pour elle ; tout cela inutilement : vraiment Joséphine avoit bien d'autres choses en tête.

Le jour de sa fête étoit arrivé. Son parrain lui avoit donné une grande poupée qui alloit sur des roulettes. Cette poupée, qu'elle appelloit Colombine, acheva de faire oublier Mimi. Depuis l'instant qu'elle se levoit jusqu'au soir, elle ne s'occupoit qu'à habiller & à déshabiller cent fois Mademoiselle Colombine, à lui parler, & à la promener dans la chambre. Le pauvre oiseau étoit encore bien content, lorsqu'on lui donnoit sur la fin du jour quelque nourriture. Quelquefois il lui arrivoit d'attendre jusqu'au lendemain.

Enfin, un jour M. de Gourcy étant à table, & tournant par hasard les yeux vers la cage, il vit que le Serin étoit couché sur le ventre, & qu'il haletoit avec peine. Ses plumes étoient hérissées, & il paroissoit rond comme un peloton. M. de Gourcy s'approche ; plus de ces *cuic*, *cuic* d'amitié :

mitié : la pauvre bête avoit à peine aſſez de force pour reſpirer.

Joſéphine ! s'écria M. de Gourcy, qu'a donc ton Serin ? Joſéphine rougit. Ah ! mon papa ! c'eſt que j'ai.....c'eſt que j'ai oublié ;....& elle alla toute tremblante chercher la boîte de millet.

M. de Gourcy décrocha la cage, & viſita la mangeoire & l'abreuvoir. Hélas ! Mimi n'avoit plus un ſeul grain, pas une goutte d'eau.

Ah ! mon pauvre oiſeau ! s'écria M. de Gourcy, tu es tombé en des mains bien cruelles. Si je l'avois prévu, je ne t'aurois jamais acheté. Toute la compagnie qui étoit à table, ſe leva en frappant dans ſes mains & en s'écriant : Le pauvre oiſeau !

M. de Gourcy mit du grain dans la mangeoire, & remplit l'abreuvoir d'eau fraîche : il eut bien de la peine à rappeller Mimi à la vie.

Joſéphine ſortit de table, monta dans ſa chambre en pleurant, & mouilla tout un mouchoir de ſes larmes.

Le lendemain, M. de Gourcy ordonna qu'on emportât l'oiſeau hors de la maiſon, & qu'on en fît préſent au fils de M. de Marſay, ſon voiſin, qui paſſoit pour un enfant très-ſoigneux ; & qui auroit pour lui plus d'attentions que Joſéphine.

Il auroit fallu entendre les regrets & les plaintes de la petite fille : Ah ! mon cher oiſeau ! mon pauvre Mimi ! Tenez, je vous le promets bien, mon papa, je ne l'oublierai jamais un ſeul inſtant de ma vie ; laiſſez-le-moi encore pour cette fois.

M. de Gourcy ſe laiſſa enfin toucher par les prieres de Joſéphine, & lui rendit le Serin. Ce ne fut pas ſans lui faire une réprimande ſévere, & des exhortations preſſantes pour l'avenir. Cette pauvre bête, lui dit-il, eſt renfermée, & n'eſt pas en état de pourvoir elle-même à ſes beſoins. Lorſqu'il te manque quelque choſe, tu peux le demander ; mais Mimi ne ſait pas faire entendre ſon langage. Si tu lui laiſſes encore ſouffrir ou la ſoif, ou la faim....

A ces mots, un torrent de larmes coula ſur les joües de Joſéphine. Elle prit les mains de ſon papa, & les baiſa : mais la douleur l'empêcha de proférer une parole.

Voilà Joſéphine maîtreſſe une ſeconde fois de Mimi ; & Mimi réconcilié de bon cœur avec Joſéphine.

Un mois après, M. de Gourcy fut obligé d'entreprendre un

un voyage de quelques jours avec sa femme. Joséphine, Joséphine, dit-il en partant à sa fille, je te recommande bien le pauvre Mimi.

A peine ses parens furent-ils entrés dans la voiture, que Joséphine courut à la cage, & pourvu soigneusement l'oiseau de tout ce qui lui étoit nécessaire.

Quelques heures après, elle commença à s'ennuyer; elle envoya chercher ses petites amies, & sa gaiété revint: elles allerent ensemble à la promenade; & à leur retour, elles passerent une partie de la soirée à jouer à colin-maillard & aux quatre-coins; la danse vint ensuite. Enfin, la petite compagnie se sépara fort tard; & Joséphine se mit au lit harassée de fatigue.

Le lendemain, dès le point du jour, elle se réveilla en pensant aux amusemens de la veille. Si sa gouvernante avoit voulu l'en croire, elle auroit couru, en se levant, chez les Demoiselles de Saint-Maur: il fallut attendre jusqu'à l'après-dîner; mais à peine eut-elle achevé son repas, qu'elle se fit conduire chez ces Demoiselles.

Et Mimi? Il fut obligé de rester seul & de jeûner.

Le jour suivant se passa aussi dans les plaisirs.

Et Mimi? Il fut encore oublié. Il en fut de même du troisieme jour.

Et Mimi? Qui auroit pensé à lui dans toutes ces dissipations?

Le quatrieme jour, M. & Mde. de Gourcy revinrent de leur voyage. Joséphine ne s'étoit guere occupée de leur retour. A peine son père l'eut-il embrassée & se fut-il ininformé de sa santé, qu'il lui dit: Comment se porte Mimi?

Fort bien, s'écria Joséphine, un peu surprise; & elle courut vers la cage pour apporter l'oiseau.

Hélas! la pauvre bête ne vivoit plus: elle étoit couchée sur le ventre, les ailes étendues & le bec ouvert.

Joséphine poussa un grand cri, & se tordit les mains. Toute la famille accourut & fut témoin de ce malheur.

Ah! mon pauvre oiseau! s'écria M. de Gourcy, que ta mort a été douloureuse! Si je t'avois étouffé le jour de mon départ, tu n'aurois eu qu'un moment à souffrir, au lieu que tu as enduré pendant plusieurs jours les tourmens de la faim & de la soif, & que tu es mort dans une longue & cruelle agonie. Tu es encore bien heureux d'être délivré des mains d'une gardienne si impitoyable.

Joséphine auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre:

terre : elle auroit donné tous ses *joujoux* & toutes ses épargnes pour racheter la vie à Mimi; mais tout cela étoit alors inutile.

M. de Gourcy prit l'oiseau, le fit vuider & remplir de paille, & le suspendit au plancher.

Joséphine n'osoit y porter ses regards : les larmes lui venoient aux yeux toutes les fois que, par hasard, elle l'appercevoit ; elle prioit chaque jour son père de l'ôter de sa vue.

M. de Gourcy n'y consentit qu'après bien des instances. Toutes les fois qu'il échappoit à Joséphine quelque trait d'étourderie & de légéreté, l'oiseau étoit remis à sa place ; & elle entendoit dire à tout le monde : Pauvre Mimi ! tu as souffert une mort bien cruelle.

LES ENFANS

Qui veulent se gouverner eux-mêmes.

Casimir.

AH ! mon papa ! que je voudrois être grand, grand comme vous !

M. d'Orsay. Et pourquoi le voudrois-tu, mon fils ?

Casimir. C'est que je n'aurois plus à recevoir les ordres de personne, & que je pourrois faire tout ce qui me passeroit par la tête.

M. d'Orsay. Il en arriveroit des choses bien merveilleuses, j'imagine.

Casimir. Oh ! je vous en réponds.

M. d'Orsay. Et toi, Julie, voudrois-tu aussi être libre de faire tout ce qui te plairoit ?

Julie. Vraiment oui, mon papa.

Casimir. Oh ! si Julie & moi nous étions les maîtres !

M. d'Orsay. Mes enfans, je puis vous donner cette satisfaction. Dès demain au matin, vous aurez la liberté de vous conduire absolument à votre fantaisie.

Casimir. Vous vous mocquez de nous, mon papa !

M. d'Orsay. Non, je parle très-serieusement. Demain, ni votre mère, ni moi, personne enfin dans la maison ne s'avisera de contrarier vos volontés.

Cafimir. Quel plaifir nous allons avoir de nous fentir la bride fur le cou !

M. D'Orfay. Ce n'eft pas tout. Je ne prétends pas vous donner cet empire pour demain feulement ; je vous l'abandonne jufqu'à ce que vous veniez me prier vous-mêmes de reprendre mon autorité.

Cafimir. Sur ce pied-là, nous ferons long-tems nos maîtres.

M. D'Orfay. Je ferai bien aife de vous voir vous gouverner vous-mêmes. Ainfi préparez-vous à être demain de grands perfonnages.

Le lendemain arriva. Les deux enfans, au lieu de fe lever à fept heures, comme à l'ordinaire, refterent jufqu'à près de neuf heures au lit. Un trop long fommeil nous rend triftes & pefans : c'eft ce qui arriva à Cafimir & à Julie. Ils fe réveillerent enfin d'eux-mêmes, & fe leverent d'affez mauvaife humeur.

Cependant ils s'égayerent un peu, par la douce penfée de faire, pendant le jour entier, tout ce qui leur viendroit dans l'idée.

Allons, par où commencerons-nous, dit Cafimir à fa fœur, quand ils furent habillés, & qu'ils eurent déjeûné ?

Julie. Nous allons jouer.

Cafimir. Et à quoi ?

Julie. Il faut bâtir des châteaux de cartes:

Cafimir. Oh ! c'eft un amufement bien trifte ! Je n'en fuis pas.

Julie. Veux-tu jouer à colin-maillard ?

Cafimir. Nous ne fommes que deux.

Julie. Aux dames ? ou au domino ?

Cafimir. Tu fais que je ne puis fouffrir ces jeux où l'on eft affis.

Julie. Eh bien ? propofe-m'en quelqu'un de ton goût.

Cafimir. Nous n'avons qu'à jouer à broche en cul.

Julie. Oui, c'eft un joli jeu pour une Demoifelle !

Cafimir. Nous jouerons, fi tu veux, au carroffe : tu feras le cheval, & moi le cocher.

Julie. Oui da ! pour me charger de coups de fouet, comme l'autre jour. Je ne l'ai pas oublié.

Cafimir. Je ne le fais qu'à regret. C'eft que tu ne vas jamais le galop.

Julie. Mais cela me fait mal. Non, non, point de ce jeu.

Casimir. Tu ne veux donc pas ? Eh bien ! jouons à la chasse. Je serai le chasseur, & tu seras la biche. Prends garde à toi, je vais te relancer.

Julie. Fi de ta chasse ! tu as toujours tes pieds sur mes talons, & tes poings enfoncés dans mes côtes.

Casimir. Puisque tu ne veux aucun de mes jeux, jamais je ne jouerai avec toi, entends-tu bien ?

Julie. Ni moi avec toi, m'entends-tu bien aussi ?

A ces mots, du milieu de la chambre où ils étoient, chacun s'en alla dans un coin ; & ils furent long-tems sans se regarder, & sans se dire une parole.

Ils en étoient encore à se bouder, lorsque l'horloge sonna. Dix heures ! Il ne leur restoit plus que deux heures de la matinée. Casimir enfin se rapprocha de sa sœur, & lui dit : Il faut faire tout ce que tu veux. Allons, je jouerai avec toi aux dames, à douze marrons la partie.

Julie. Oh ! je n'ai pas de marrons ! Et tu sais bien que tu m'en dois une douzaine, qu'il faut d'abord me payer.

Casimir. Je te les devois hier ; mais je ne dois rien aujourd'hui.

Julie. Et comment t'es-tu racquitté, s'il te plaît ?

Casimir. C'est qu'on n'a rien à demander à ceux qui sont leurs maîtres.

Julie. Va, je dirai à mon papa ta coquinerie.

Casimir. Mon papa n'a plus de pouvoir sur moi à présent.

Julie. En ce cas, je ne jouerai pas.

Casimir. Tu en es bien la maîtresse.

Seconde bouderie. Et les voilà encore aux deux bouts de la chambre. Casimir se mit a siffler, Julie à chanter. Casimir noua un fouet & le fit claquer ; Julie arrangea sa poupée & entama une conversation avec elle. Casimir grommeloit entre ses dents, Julie poussoit des soupirs.

L'horloge sonne encore. Onze heures ! Ils n'avoient plus qu'une heure avant leur dîner. Casimir lance de dépit son fouet par la fenêtre ; Julie jette sa poupée dans un coin. Ils se regardent l'un l'autre & ne savent que se dire.

Julie enfin rompt le silence : Allons, Casimir, je veux être ton cheval.

Casimir. Ah ! voilà qui est bien ! J'ain un grand cordon qui servira de bride. Le voici. Prends-le dans ta bouche.

Julie. Je ne le veux pas dans ma bouche. Passe-le-moi autour du corps, ou attache-le à mon bras.

Casimir.

Casimir. Comme tu parles! As-tu jamais vu que les chevâux aient le mors ailleurs qu'entre les dents?

Julie. Mais je ne suis pas un véritable cheval.

Casimir. Tu dois faire comme si tu l'étois.

Julie. Je ne vois pas que cela soit bien nécessaire.

Casimir. Je pense que tu veux en savoir là-dessus plus qûe moi, qui suis tout le jour dans l'écurie. Allons, prends-le comme il faut.

Julie. Il y a huit jours que tu le traînes dans l'ordure; je ne le mettrai jamais dans ma bouche.

Casimir. Et moi je ne le veux pas ailleurs. J'aime mieux ne pas jouer.

Julie. Comme tu voudras.

Trosieme bouderie, plus hargneuse que les deux premieres. Casimir va ramasser son fouet, Julie reprend sa poupée. Mais le fouet ne fait plus claquer; les ajustemens de la poupée vont tout de travers. Casimir soupire, Julie pleure. Midi sonne dans cet intervalle; & M. d'Orsay vient leur demander s'ils veulent qu'on leur serve à dîner. Mais, qu'avez vous donc, leur dit-il? en les voyant tous deux dans la tristesse.

Ce n'est rien, mon papa, répondirent les enfans. Ils s'essuyerent les yeux, & suivirent leur père dans la salle à manger.

On servit ce jour-là plusieurs plats sur leur table.. Il y avoit même une bouteille de vin auprès de chaque couvert.

Mes enfans, leur dit M. d'Orsay, si j'avois encore quelques droits sur vous, je vous défendrois de manger de tous ces plats, & sur-tout de boire du vin. Je vous prescrirois au moins de n'en prendre qu'en très-petite quantité, parce que je sais que le vin & les épiceries sont dangereux pour les enfans. Mais vous êtes maintenant vos maîtres, vous pouvez boire & manger suivant votre caprice. Les enfans ne se le laisserent pas dire deux fois. L'un avaloit de gros morceaux de viand sans pain: l'autre prenoit de la sausse à grandes cuillerées. Ils se versoient de pleines rasades de vin, qu'ils oublioient de tremper.

Mais, mon ami, dit tout bas Madame d'Orsay à son mari, ils vont en être incommodés.

Je le crains, ma femme, répondit M. d'Orsay. Mais j'aime mieux qu'ils apprennent une fois à leurs dépens combien on se fait de tort par son ignorance, que si, trop occupés maintenant de leur santé, nous leur dérobions le fruit d'une importante leçon.

Madame

Madame d'Orſay comprit l'intention de ſon mari ; & elle laiſſa nos étourdis ſe livrer à leur gourmandiſe.

On ſe leve de table. Le ventre des enfans étoit tendu comme un tambour ; & leurs petites têtes commencerent à s'échauffer.

Viens, viens, Julie, s'écria Caſimir ; & il emmena ſa ſœur avec lui dans le jardin.

M. d'Orſay crut devoir les ſuivre à la piſte.

Il y avoit dans le jardin un petit étang, au bord de l'étang un batelet ; Caſimir eut la fantaiſie d'y entrer.

Julie l'arrêta. Tu ſais bien, lui dit-elle, que cela nous eſt défendu.

Défendu ? répondit Caſimir. As-tu oublie que nous ne dépendons plus que de nous mêmes ?

Ah ! tu as raiſon, lui dit Julie. Elle donna la main à ſon frère, & ils entrerent tous deux dans le batelet.

M. d'Orſay approcha de plus près ; mais il ne jugea pas à propos de ſe découvrir.

Il ſavoit que l'étang n'étoit pas bien profond. Quand ils y tomberoient, ſe diſoit-il, je n'aurai pas beacoup de peine à les en retirer.

Les deux enfans vouloient détacher le bateau du bord, & le pouſſer vers le milieu de l'étang ; mais ils ne purent jamais venir à bout de défaire les nœuds du cordage qui le retenoit.

Puiſque nous ne pouvons pas naviguer, dit l'écervelé Caſimir, il faut du moins nous balancer. Auſſi-tôt ayant écarté ſes jambes vers les deux bords du batelet, il commença à le faire pencher d'un côté, puis de l'autre.

Leur tête étant un peu embarraſſée, ils ne tarderent pas long-tems à chanceler ſur leurs jambes. Ils ſe ſaiſirent l'un l'autre pour ſe retenir ; mais *plump*, ils tomberent enſemble ſur le bord du batelet, & du bord dans l'étang.

M. d'Orſay ſortit, prompt comme l'éclair, de l'endroit où il étoit caché. Il ſe jetta dans l'eau, ſaiſit de chaque main un de ſes téméraires enfans, & les ramena à la maiſon demi-morts de frayeur.

Ils eurent des vomiſſemens violens pendant qu'on leur ôtoit leurs habits & qu'on les frottoit. Enfin on les mit chacun dans un lit bien chaud. Ils étoient ſucceſſivement dans un accablement & dans des convulſions qui faiſoient frémir. Ils ſe plaignoient d'un mal de tête affreux & de tiraillemens d'entrailles. Ils tomboient à chaque inſtant en foibleſſe ; puis c'étoient des nauſées & des étouffemens.

C'eſt

C'eſt dans cet état déplorable qu'ils paſſerent le reſt du jour. Il leur échappoit des ſanglots & des torrens de larmes juſqu'à ce qu'enfin ils s'endormirent de laſſitude.

Le lendemain au matin, de bonne heure, leur père entra dans leur chambre, & leur demanda comment ils avoient paſſé la nuit.

Pas trop bien, répondirent-ils l'un & l'autre, d'une voix affoiblie : nous nous ſommes levés très-ſouvent ; & la tête & le ventre nous font encore mal.

Pauvres enfans, leur dit M. d'Orſay, que je vous plains ! Mais, reprit-il un moment après, que ferez-vous aujourd'hui de votre liberté ? vous vous ſouvenez qu'elle vous appartient encore.

Oh ! non, non, répondirent-ils tous les deux avec précipitation.

Et pourquoi donc, mes amis ? vous diſiez l'autre jour qu'il étoit ſi triſte de faire les volontés des autres.

Nous avons été bien corrigés de notre folie, répondit Caſimir.

C'eſt pour long-tems, ajouta Julie.

M. d'Orſay. Vous ne voulez donc plus vous appartenir ?

Caſimir. Non, non, mon papa. Dites-nous plutôt ce que nous avons à faire.

Julie. Cela vaudra beaucoup mieux pour nous.

M. d'Orſay. Penſez bien à ce que vous dites ; car, ſi je reprens mon pouvoir, je vous préviens que j'aurai d'abord quelque choſe de déſagréable à vous ordonner.

Caſimir. N'importe, mon papa. Nous voilà prêts à faire tout ce que vous jugerez à propos.

M. d'Orſay. Eh bien, j'ai ici une poudre jaunâtre qu'on appelle rhubarbe : elle a un mauvais goût ; mais elle eſt excellente pour les perſonnes qui ont dérange leur eſtomac par des excès. Puiſque vous conſentez à ſuivre les ordres que je vous donne, je vous commande de prendre tout de ſuite cette poudre. Qu'on m'obéiſſe !

Caſimir. Oui, oui, mon papa.

Julie. Quand ce ſeroit amer comme du chicotin.

M. d'Orſay fit des pilules qu'il leur préſenta. Les enfans, ſans ſe tordre la bouche de grimaces, comme ils faiſoient auparavant, les avalerent à l'envi l'un de l'autre. Ce remede fit heureuſement ſon effet ; & ils guérirent tous deux.

Lorſqu'on vouloit dans la ſuite les menacer d'une punition effrayante, on leur diſoit ; Nous allons vous donner la liberté ;

berté; & les enfans trembloient encore plus de cette menace, que ceux à qui l'on diroit : Je vais vous mettre en prifon.

LES BUISSONS.

DANS une riante foirée de Mai, M. d'Ogeres étoit affis avec Armand fon fils, fur le penchant d'une colline, d'où il lui faifoit admirer la beauté de la nature, que le foleil couchant fembloit revêtir, dans fes adieux, d'une robe de pourpre. Ils furent diftraits de leur douce rêverie, par les chants joyeux d'un berger, qui ramenoit fon troupeau bêlant de la prairie voifine. Des deux côtés du chemin qu'il fuivoit, s'élevoient des buiffons d'épines; & aucune brebis ne s'en approchoit, fans y laiffer quelque dépouille de fa toifon.

Le jeune Armand entra en colere contre ces raviffeurs. Voyez-vous, mon papa, s'écria-t-il, ces buiffons qui dérobent leur laine aux brebis? Pourquoi Dieu a-t-il fait naître ces méchans arbuftes? ou pourquoi les hommes ne s'accordent-ils pas pour les exterminer? Si les pauvres brebis repaffent encore dans le même endroit, elles vont y laiffer le refte de leurs habits. Mais non, je me leverai demain à la pointe du jour, je viendrai avec ma ferpette, & *ritz*, *ratz*, je jetterai à bas toutes ces brouffailles. Vous viendrez auffi avec moi, mon papa; vous porterez votre grand couteau de chaffe; & l'expédition fera faite avant l'heure du déjeûner. Nous fongerons à ton projet, lui répondit M. d'Ogeres. En attendant, ne fois pas fi injufte envers ces buiffons; & rappelle-toi ce que nous faifons vers la S. Jean.

Armand. Et quoi donc, mon papa?

M. d'Ogeres. N'as-tu pas vu les bergers s'armer de grands cifeaux, & dérober aux brebis tremblantes, non pas des flocons légers de leur laine, mais toute leur toifon?

Armand. Il eft vrai, mon papa, parce qu'ils en ont befoin pour fe faire des habits. Mais les buiffons qui les dépouillent par pure malice, & fans avoir aucun befoin!

M. d'Ogeres. Tu ignores à quoi ces dépouilles peuvent leur fervir; mais fuppofons qu'elles leur foient inutiles, le feul befoin d'une chofe eft-il un droit pour fe l'approprier?

Armand. Mon papa, je vous ai entendu dire que les brebis

bis perdent naturellement leur toiſon vers ce tems de l'année; ainſi, il vaut bien mieux la prendre pour notre uſage, que de laiſſer tomber inutilement.

M. d'Ogeres. Ta réflexion eſt juſte. La nature à donné à toutes les bêtes leur vêtement; & nous ſommes obligés de leur emprunter le nôtre, ſi nous ne voulons pas aller tout nuds, & reſter expoſés aux injures cruelles de l'hiver.

Armand. Mais le buiſſon n'a pas beſoin de vêtemens. Ainſi, mon papa, il n'eſt plus queſtion de reculer. Il faut dès demain jetter à bas toutes ces épines. Vous viendrez avec moi, n'eſt-ce pas?

M. d'Orgeres. Je ne demande pas mieux. Allons, à demain au matin, dès la pointe du jour.

Armand, qui ſe croyoît déjà un Héros, de la ſeule idée de détruire de ſon petit bras cette légion de voleurs, eut de la peine à s'endormir, occupé, comme il l'étoit, de ſes victoires du lendemain. A peine les chants joyeux des oiſeaux perchés ſur les arbres voiſins de ſes fenêtres, eurent-ils annoncé le retour de l'aurore, qu'il ſe hâta d'éveiller ſon père. M. d'Ogeres, de ſon côté, peu occupé de la deſtruction des buiſſons, mais charmé de trouver l'occaſion de montrer à ſon fils les beautés raviſſantes du jour naiſſant, ne fut pas moins empreſſé à ſauter de ſon lit. Ils s'habillerent à la hâte, prirent leurs armes, & ſe mirent en chemin pour leur expédition. Armand alloit le premier d'un air de triomphe, & M. d'Ogeres avoit bien de la peine à ſuivre ſes pas. En approchant des buiſſons, ils virent de tous les côtés de petits oiſeaux qui alloient & venoient, en voltigeant ſur leurs branches. Doucement, dit M. d'Ogeres à ſon fils; ſuſpendons un moment notre vengeance, de peur de troubler ces innocentes créatures. Remontons à l'endroit de la colline où nous étions aſſis hier au ſoir, pour examiner ce que les oiſeaux cherchent ſur ces buiſſons d'un air ſi affairé. Ils remonterent la colline, s'aſſirent, & regarderent. Ils virent que les oiſeaux emportoient dans leur bec les flocons de laine que les buiſſons avoient accrochés la veille aux brebis. Il venoit des troupes de fauvettes, de pinſons, de linottes & de roſſignols, qui s'enrichiſſoient de ce butin.

Que veut cela dire, s'écria Armand tout étonné?

Cela veut dire, lui répondit ſon père, que la Providence prend ſoin des moindres créatures, & leur fournit toutes ſortes des moyens pour leur bonheur & leur conſervation! Tu le vois, les pauvres oiſeaux trouvent ici de quoi tapiſſer

l'habitation qu'ils forment d'avance pour leurs petits. Ils se préparent un lit bien doux pour eux & pour leur jeune famille. Ainsi, cet honnête buisson, contre lequel tu t'emportois hier si légérement, allie les habitans de l'air avec ceux de la terre. Il demande au riche son superflu, pour donner au pauvre ses besoins. Veux-tu venir à présent le détruire ? Que le ciel nous en préserve ? s'écria Armand. Tu as raison, mon fils, reprit M. d'Ogeres; qu'il fleurisse en paix, puisqu'il fait de ses conquêtes un usage si généreux !

JOSEPH.

IL y avoit à Bordeaux un fou, qu'on nommoit Joseph. Il ne sortoit jamais sans avoir cinq ou six perruques entassées sur la tête, & autant de manchons passés dans chacun de ses bras. Quoique son esprit fût dérangé, il n'étoit point méchant; & il falloit le harceler long-tems pour le mettre en colere. Lorsqu'il passoit dans les rues, il sortoit de toutes les maisons de petits garçons malicieux, qui le suivoient en criant : ' Joseph ! Joseph ! combien veux-tu vendre tes manchons & tes perruques ? Il y en avoit même d'assez méchans pour lui jetter des pierres. Joseph supportoit ordinairement avec douceur toutes ces insultes : cependant il étoit quelquefois si tourmenté, qu'il entroit en fureur, prenoit des cailloux ou des poignées de boue, & les jettoit aux polissons.

Ce combat se livra un jour devant la maison de M. Desprez. Le bruit l'attira à la fenêtre. Il vit avec douleur que son fils Henri étoit engagé dans la mêlée. A peine s'en fut-il apperçu, qu'il referma la croisée, & passa dans une autre piece de son appartement.

Lorsqu'on se mit à table, M. Desprez dit à son fils : Quel étoit cet homme après qui tu courois en poussant des cris ?

Henri. Vous le connoissez bien, mon papa ; c'est le fou qu'on appelle Joseph.

M. Desprez. Le pauvre homme ! Qui peut lui avoir causé ce malheur ?

Henri. On dit que c'est un procès pour une riche héritage. Il a eu tant de chagrin de le perdre, qu'il en a perdu aussi l'esprit.

M. Desprez. Si tu l'avois connu au moment où il fut dépouillé de cet héritage, & qu'il t'eût dit les larmes aux yeux : " Mon cher Henri, je suis bien malheureux ; on vient de m'enlever un héritage dont je jouissois paisiblement. Tous mes biens ont été consumés par les frais de la procédure; je n'ai plus ni maison de campagne, ni maison à la ville, il ne me reste rien." Est-ce que tu te serois moqué de lui ?

Henri. Dieu m'en préserve! Qui peut être assez méchant pour se moquer d'un homme malheureux ? J'aurois bien plutôt cherché à le consoler.

M. Desprez. Est-il plus heureux aujourd'hui qu'il a aussi perdu l'esprit ?

Henri. Au contraire, il est bien plus à plaindre.

M. Desprez. Et cependant aujourd'hui tu insultes & tu jettes des pierres à un malheureux, que tu aurois cherché à consoler lorsqu'il étoit beaucoup moins à plaindre.

Henri. Mon cher papa, j'ai mal fait ; pardonnez-le moi.

M. Desprez. Je veux bien te pardonner, pourvu que tu t'en repentes. Mais mon pardon ne suffit pas ; il y a quelqu'un à qui tu dois encore le demander.

Henri. C'est apparemment Joseph.

M. Desprez. Et pourquoi donc Joseph ?

Henri. Parce que je l'ai offensé.

M. Desprez. Si Joseph avoit conservé son bon sens c'est bien à lui que tu devrois demander pardon de ton offense. Mais comme il n'est pas en état de comprendre ce que tu lui demanderois par ton pardon, il est inutile de t'adresser à lui. Tu crois cependant qu'on est obligé de demander pardon à ceux que l'on a offensés ?

Henri. Vous me l'avez appris, mon papa.

M. Desprez. Et sais-tu qui nous a commandé d'avoir de la pitié pour les malheureux ?

Henri. C'est Dieu.

M. Desperez. Cependant tu n'as point montré de pitié pour le pauvre Joseph ; au contraire, tu as augmenté son malheur par tes insultes. Crois-tu que cette conduite n'ait pas offensé Dieu ?

Henri. Oui, je le reconnois, & je veux lui en demander pardon ce soir dans ma priere.

Henri tint sa parole ; il se repentit de sa méchanceté, & il en demanda le soir pardon à Dieu du fond de son cœur. Et non-seulement il laissa Joseph tranquille pendant quelques

 semaines,

semaines, mais il empêcha aussi quelques-uns de ses camarades de l'insulter.

Malgré ses belles résolutions, il lui arriva un jour de se mêler dans la foule des polissons qui le poursuivoient. Ce n'étoit, à la vérité, que par une pure curiosité, & seulement pour voir les niches qu'on faisoit à ce pauvre homme. De tems en tems il lui échappoit de crier comme les autres: Joseph! Joseph! Peu à peu il se trouva le premier de la bande; ensorte que Joseph impatienté de toutes ces huées, s'étant retourné tout-à-coup, & ayant ramassé une grosse pierre, la lui jetta avec tant de roideur, qu'elle lui frôla la joue, & lui emporta un bout d'oreille.

Henri rentra chez son père tout ensanglanté, & jettant de hauts cris. C'est une juste punition de Dieu, lui dit M. Desprez. Mais, lui répondit Henri, pourquoi ai-je été tout seul si maltraité, tandis que mes camarades, qui lui faisoient beaucoup plus de malices, n'ont pas été punis? Cela vient, lui repliqua son père, de ce que tu connoissois mieux que les autres le mal que tu faisois, & que par conséquent ton offense étoit plus criminelle. Il est juste qu'un enfant instruit des ordres de Dieu & de ceux de son père, soit doublement puni, lorsqu'il a l'indignité de les enfreindre.

LA PETITE GLANEUSE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE BEAUVAL.
MARCELLIN, *son Fils.*
HENRIETTE, *sa Fille.*
MDE. DE JOINVILLE.
EMILIE, *sa Fille*
HUBERT, *garde-chasse de M. de Beauval.*

La Scene est dans un champ qu'on vient de moissonner, & sur lequel il y a encore plusieurs monceaux de gerbes. On voit d'un côté le château seigneurial, de l'autre, des cabanes de paysans, & en général tout ce qui peu décorer un séjour champêtre.

SCENE I.

(*Le Théatre représente un champ de bled couvert de gerbes.*)

EMILIE. (*Tenant des deux mains, par les anses, une corbeille pleine d'épis. Elle va s'asseoir auprès d'une gerbe.*)

ALLONS, voilà qui n'est pas mal commencé. Quelle joie pour ma pauvre mere ! (*Elle pose sa corbeille à terre, & regarde dedans d'un air satisfait.*) Ce vieux moissonneur ! avec quelle bonté il m'a rempli ma corbeille ! j'aurois eu beau courir ça & là tout le jour, je n'en aurois jamais ramassé seulement la moitié. Que le bon Dieu l'en récompense ! Voici encore quelques épis à terre : quand je n'en glanerois qu'une poignée ou deux.....(*Elle enfonce des deux mains les épis dans la corbeille.*) Je les ferai bien entrer en pressant un peu ; & puis, n'ai-je pas mon tablier ? (*Elle se leve, prend d'une main les deux bouts de son tablier, & s'apprête de l'autre à y jetter les épis qu'elle ramassé, lorsqu'elle entend du bruit.*) Mon Dieu ! voici un homme qui vient à moi d'un air fâché ; je ne crois pas avoir fait de mal pourtant. (*Elle retourne à sa corbeille, la reprend, & veut s'en aller.*)

SCENE II.

Emilie, Hubert.

Hubert (*l'arrêtant par le bras.*) Ah ! petite voleuse ; je vous y prends.

Emilie. Que voulez-vous dire, Monsieur ? je ne suis pas une petite voleuse ; je suis une honnête petite fille, entendez-vous ?

Hubert. Une honnête petite fille ! toi, une honnête petite fille ! (*Il lui arrache la corbeille des mains.*) Que portez-vous donc là-dedans, l'honnête petite fille ?

Emile. Des épis, comme vous voyez.

Hubert. Et ces épis sont apparemment poussés dans ta corbeille ?

Emilie. Ah! s'ils pouſſoient dans ma corbeille, je n'aurois pas beſoin de prendre tant de peine à les ramaſſer dans les champs.

Hubert. C'eſt donc volé!

Emilie. Monſieur! ne me traitez pas ſi vilainement, je vous prie; j'aimerois mieux mourir de faim avec ma mère, que de faire ce que vous dites-là.

Hubert. Mais ils ne ſont pas venus ſe jetter d'eux-mêmes dans ta corbeille, de par tous les diables!

Emilie. Mon Dieu! vous me faites peur avec vos juremens: écoutez-moi. J'étois allée glaner dans ce champ là bas. Il y avoit un bon vieillard qui me voyoit faire. La pauvre enfant, a-t-il dit! qu'elle a de peine! je veux la ſecourir. Il y avoit des gerbes couchées ſur ſon champ; il en a tiré de pleines poignées d'épis, qu'il a jettées dans ma corbeille. Ce que l'on donne au pauvre, diſoit-il, Dieu le rend, &c....

Hubert. Ah! j'entends. Le vieillard de ce champ là bas t'a donné plein ta corbeille d'épis que tu prends ici dans nos gerbes, n'eſt-il pas vrai?

Emilie. Allez plutôt lui demander à lui-même, il pourra vous le dire.

Hubert. Que j'aille courir là bas! oh bien! tu n'as qu'à attendre: je t'ai priſe ici, tout eſt dit.

Emilie. Mais quand je vous dis que je n'ai touché à aucune gerbe! le peu d'épis que j'ai dans mon tablier, je les ai ramaſſés à terre, parce que j'ai cru que cela étoit permis. Cependant, ſi vous y avez du regret, je ſuis prète a vous les rendre; tenez, voilà les vôtres.

Hubert. Non, non, ceux-ci reſteront avec ceux-là; & où la corbeille reſtera, il faudra bien que tu reſtes auſſi. Allons, ſuis-moi dans le chenil.

Emilie (*avec effroi.*) Comment! que dites-vous, mon brave homme?

Hubert. Oh! oui, ton brave homme! je ſerois bien plus brave homme, ſi je te laiſſois échapper, n'eſt-ce pas? Dans le chenil, te dis-je, allons, allons.

Emilie. Ah! je vous ſupplie, pour l'amour de Dieu! je n'ai ramaſſé ici, je vous aſſure, que la poignée d'épis que je vous ai rendue. Que diroit ma pauvre mère, ſi je ne rentrois pas de la journée, ſi elle apprenoit que l'on m'a miſe en priſon? elle eſt capable d'en mourir.

Hubert.

Hubert. Le grand malheur! la paroiſſe en ſeroit débarraſſée.

Emilia (*ſe met à pleurer.*) Ah! ſi vous ſaviez quelle bonne mère c'eſt! combien nous ſommes pauvres! vous auriez pitié de nous.

Hubert. Je ne ſuis pas ici pour avoir pitié des gens; j'y ſuis pour les arrêter, lorſqu'ils entrent ſur les terres de Monſeigneur, & pour les fourrer en priſon.

Emilie. Mais lorſqu'on n'a rien fait, lorſqu'on eſt innocent comme moi?

Hubert. Oui, parle-moi de ton innocence! Venir nous voler une pleine corbeille d'épis, & me faire enſuite mille menteries! allons, allons, qu'on me ſuive

Emilie. (*Elle tombe auprès d'une gerbe.*) Ah! mon cher Monſieur! ayez pitié de moi. Prenez, ſi vous voulez, ma corbeille: hélas! ma petite proviſion ne vous rendra guere plus riche; mais laiſſez-moi aller, je vous en prie; ſi ce n'eſt pas pour moi, que ce ſoit pour ma pauvre mère; je ſuis toute ſa conſolation, tout ſon ſecours.

Hubert Si je te laiſſe aller, ce n'eſt pas pour ta mère, au moins, je t'en avertis; je voudrois la voir a cent lieues; c'eſt pour toi ſeule, parce que tes pleurnicheries m'ont un peu remué le cœur. Mais n'attends pas que ta corbeille te ſuive: je la confiſque pour la Juſtice; & puis, c'eſt Vendredi jour d'audience, M. le Bailli prononcera une bonne amende; ſi on ne la paie pas, en priſon, & chaſſée du village. (*Il charge la corbeille ſur ſon épaule. Emilie pleure à chaudes larmes, & ſe jette à ſes genoux.*) Allons, ne m'étourdis plus, ou tu verras ce qu'on y gagne. (*Il s'éloigne en grommelant.*) Mais, voyez donc, ſi l'on n'étoit pas toujours à les épier, ſi petits qu'ils ſoient, ils nous enleveroient, je crois, juſqu'à la terre de nos champs.

SCENE III.

Emilie (*ſeule.*) (*Elle s'aſſied à terre, & appuie ſa tête ſur une gerbe. Elle pleure quelques momens en ſilence; enfin elle ſe leve & regarde autour d'elle.*) Ah! il s'en eſt allé, ce méchant homme! il m'emporte toute ma joie: je perds tout, mes épis, ma jolie corbeille; & qui ſait encore ce qui nous en arrivera à ma mère & à moi? (*Après une petite pauſe.*) Que ces petits oiſeaux ſont heureux! il leur eſt au moins permis de venir prendre quelques grains pour leur repas, &

moi....Mais qui ſait ſi un méchant homme comme celui-ci n'eſt pas à les guetter pour les tuer avec ſon fuſil? Je vais les faire envoler, & je m'en irai; car peut-être me puniroit-on encore d'avoir repoſé ma tête ſur cette gerbe... Mais qui ſont ces deux enfans qui s'avancent?

SCENE IV.

Marcellin, Henriette, Emilie (eſſuyant ſes larmes.)

Marcellin. Ha! ha! c'eſt donc toi, petite fille, que le garde-chaſſe vient de ſurprendre à voler les épis de nos gerbes?

(*Les ſanglots empêchent Emilie de répondre.*)

Henriette (La regarde avec attention, & tire à part ſon frère.) Elle a l'air d'une bonne petite fille, Marcellin. Elle pleure, ne l'afflige pas davantage par tes reproches. Le peu d'épis qu'elle a ramaſſés ne vaut pas la peine... *(Elle va à elle.)* Ma pauvre enfant, qu'as-tu donc à pleurer?

Emilie. C'eſt de voir que l'on m'accuſe ſans ſujet, & que vous me croyez peut-être coupable.

Marcellin. Tu ne l'es donc pas?

Emilie. Non, vous pouvez m'en croire. J'étois allée glaner dans le champ là bas. Un vieux moiſſonneur a eu pitié de ma peine, & m'a rempli ma corbeille d'épis. Je viens ici en ramaſſer quelques autres que je vois éparpillés çà & là. Votre méchant garde-chaſſe me trouve auprès de cette gerbe, & m'accuſe de voler. Il me prend ma corbeille; & il m'auroit miſe en priſon, ſi par mes prieres & par mes larmes pour ma mère, je n'avois tant fait qu'il m'a laiſſée aller.

Henriette. Ah! j'aurois bien voulu voir qu'il t'arrêtât! Nous avons un bon papa qui ne ſouffre pas qu'on faſſe de mal aux pauvres, & qui t'auroit fait bien vîte relâcher.

Marcellin. Oui, & qui te fera bientôt rendre ta corbeille, je t'en réponds.

Emilie (avec joie.) Oh! le croyez-vous, mon cher petit Monſieur?

Henriette. Marcellin & moi nous allons tant le prier... Sois tranquille. Il n'eſt jamais ſi content de nous, que lorſque nous lui parlons en faveur des pauvres gens. Et

nous pourrions même te faire rendre ta corbeille sans lui en parler.

Emilie. Ah ! que vous êtes heureuse, ma jolie petite Demoiselle, de n'avoir besoin du secours de personne, & de pouvoir même secourir les autres !

Marcellin. Tu es donc bien pauvre, ma chere enfant ?

Emilie. Il faut bien l'être pour venir ramasser ici son pain avec tant de douleur.

Henriette. Quoi ! c'est pour du pain que tu viens chercher des épis ? Je croyois moi que c'étoit pour faire cuire les grains sur une pelle bien rouge, & les manger ensuite, comme nous le faisons quelquefois mon frère & moi, quand personne ne nous regarde.

Emilie. Eh mon Dieu, non ! ma mère & mois nous voulions battre ces épis, & en donner les grains au Meunier, pour avoir de la farine & en faire du pain.

Henriette. Mais, ma pauvre enfant, tu n'en auras pas grand'chose, & cela ne vous durera pas long-tems.

Emilie. Eh, quand nous n'en aurions que pour un jour ou deux ! c'est encore un ou deux jours de plus que ma mère & moi nous aurions à vivre.

Marcellin. Eh bien, pour que tu aies encore un autre jour d'assuré, je vais te donner une piece de douze sols, que j'ai gardée la derniere, parce qu'elle est toute neuve.

Emilie. Ah ! mon cher petit Monsieur, tant d'argent ! Non, non, je n'ose le prendre.

Henriette (en souriant.) Tant d'argent ! Prends, prends toujours. Si j'avois ma bourse sur moi, je t'en donnerois bien davantage. Mais je te le garde, & tu n'y perdras rien.

Marcellin (lui présentant encore la piece.)

(Emilie rougit, reçoit la piece, & lui serre la main sans lui répondre.)

Marcellin. Ce n'est pas assez. Je vais courir à toutes jambes après notre garde-chasse ; & il faudra bien qu'il me rende la corbeille, ou autrement...

Emilie. Ah ! ne vous donnez pas cette peine. Vous me promettez de me secourir, c'est assez pour moi.

Henriette. Dis-moi, où loges-tu ?

Emilie. Ici dans le village.

Marcellin. Nous ne t'avions pas encore vu : & cependant nous venons ici tous les ans avec notre papa, au tems de la moisson.

Emilie. Nous n'y sommes que depuis huit jours. C'est chez une bonne vieille qui s'appelle Marguerite, & qui a montré bien de l'amitié à ma mère, oh! une bien grande amitié.

Henriette. Quoi! la vieille Marguerite?

Marcellin. Nous la connoissons. C'est la veuve d'un pauvre tisserand qui n'avoit pas d'ouvrage. Mon papa la fait venir quelquefois pour ratisser le jardin.

Henriette. Veux-tu me conduire chez ta mère?

Emilie. Ce seroit pour elle trop d'honneur. Une noble Demoiselle comme vous....

Henriette. Va, va, notre papa ne veut point que nous croyions plus nobles que les autres; & si tu n'as pas d'autres raisons....

Emilie. Non, au contraire, vous pourrez m'aider à la consoler de la perte de ma corbeille & de mes épis. Et puis ce méchant homme qui nous a encore menacées....

Marcellin. Ne crains rien de ses menaces. Tandis que ma sœur ira avec toi chez ta mère, je vais courir après lui; & sûrement....Reviendras-tu ici?

Emilie. Si vous me l'ordonnez, mon cher petit Monsieur.

Marcellin. Ta corbeille y sera avant que tu sois de retour.

Emilie. Peut-être que je vous amenerai ma mère pour vous faire ses remerciemens.

Henriette. Allons, allons, courons la trouver. *(Elle prend Emilie par la main & sort avec elle.)*

SCENE V.

Marcellin (seul.) Que nous sommes heureux, ma sœur & moi, de n'être pas obligés, comme cette pauvre enfant, d'aller ramasser de tous côtés des épis pour vivre! En vérité, cette petite parle comme si elle étoit née quelque chose: elle n'a point l'air mal-propre & déguenillé de nos filles de paysans. Oh! j'obtiendrai sûrement de mon papa....Mais le voici qui vient avec Hubert. Bon, la corbeille est aussi de la compagnie.

SCENE VI.

Marcellin, M. de Beauval, Hubert.

Marcellin (en courant, à son père). Ah! que je suise aise, mon cher papa, de vous rencontrer!—(*A Hubert.*) Rends-moi cette corbeille.

Hubert. Doucement, doucement, Monsieur, vous allez m'arracher le cou.

M. de Beauval. Que veux-tu faire de cette corbeille, Marcellin?

Marcellin. Elle appartient à une pauvre petite fille, à qui ce vilain Hubert l'a prise, avec les épis qu'on lui avoit donnés. Vous saurez tout, mon papa.

Hubert. Ho! ho! on est donc vilain pour faire son devoir, & pour ne pas aider les voleurs à faire leur coup? Pourquoi donc Monseigneur me donne-t-il des gages?

M. de Beauval. Je vous l'ai déjà dit plusieurs fois, Hubert, c'est pour empêcher les vagabonds de courir sur mes terres & d'incommoder mes vassaux; mais non pour arrêter & traîner en prison les pauvres, & encore moins d'honnêtes nécessiteux, qui cherchent à se nourrir d'une miette de mon superflu, & de quelques épis échappés à une riche moisson.

Hubert. Premiérement, je ne les empêche point de glaner tant qu'ils veulent, lorsque la moisson est hors du champ; mais tant qu'il y reste une gerbe....

Marcellin (ironiquement). Que ne dis tu aussi lorsque les champs sont en friche ou couverts de neige? Il y a grand'-chose à ramasser, n'est-ce pas, lorsquè la moisson est rentrée?

Habert. Vous n'entendez rien du tout à cela, Monsieur: Secondement, qui peut nous répondre que ce ne sont pas des voleurs?

Marcellin. Des voleurs, grand Dieu, des voleurs? La petite fille m'a dit qu'elle n'avoit pris ici aucun épi, & que c'étoit un vieux moissonneur du champ voisin qui lui avoit rempli sa corbeille.

Hubert. Bon, elle vous l'a dit: comme s'il y avoit un mot de vérité dans ce que ces gens-là vous disent! Je l'ai surprise ici sur un gerbe.

M. de Beauval. Qui détachoit des épis?

Hubert. Je ne dis pas tout-à-fait cela. Mais sais-je moi.

ce qu'elle avoit fait avant mon arrivée ? Et puis, n'eſt-ce pas un menſonge que cette hiſtoire d'un vieux moiſſonneur qui lui remplit ſa corbeille ? Oh ! je reconnois bien là nos payſans : ce ſont des Meſſieurs ſi charitables !

Marcellin. Et mois je ſoutiens que ſes épis lui ont été donnés, car elle me l'a dit ; & une ſi bonne petite fille ne ſauroit mentir.

Hubert. Et vous, n'avez-vous jamais menti, Monſieur ? cependant nous vous regardons comme un brave Gentilhomme.

Marcellin. Entendez-vous, mon papa comme ce vilain Hubert me traite ? *(A Hubert, en colere.)* Non, ſi je mentois, je ſerois un méchant garçon ; mais je ne mens pas, ni la bonne petite fille non plus. Et c'eſt vous qui êtes un....

M. de Beauval. Doucement, Marcellin, je ſuis content juſques-là de ta défenſe. On doit croire tous les hommes honnêtes gens juſqu'a ce que l'on ſoit bien convaincu du contraire : mais l'on ne doit pas s'emporter contre ceux qui ſont d'une opinion différente : & il faut chercher à les ramener avec douceur à des penſées plus conſolantes & plus vraies.

Hubert. Non, non, Monſeigneur, il vaut mieux croire tous les hommes méchans, juſqu'à ce que l'on vôie, à n'en pouvoir douter, qu'ils ſont honnêtes : c'eſt beaucoup plus ſage. Lorſque je recontre un bœuf ſur ma route, je ſuppoſe toujours qu'il a la corne mauvaiſe, & je me tire de ſon chemin. Il peut ſe faire qu'il ne ſoit pas méchant ; mais je ne cours aucun riſque à prendre mes precautions. Le plus sûr eſt toujours le meilleur.

M. de Beauval. Si tous les hommes avoient ta façon de penſer, Hubert, avec qui pourrions-nous vivre ? Et qu'en ſeroit-il réſulté entre toi & moi, ſi, au lieu de te donner un ſervice honnête dans ma terre, pour procurer du pain à un vieux ſoldat réformé, je t'avois livré à ma juſtice comme un vagabond, qui n'avoit ni certificat, ni paſſeport ?

Hubert. Oui, cela eſt vrai ; mais il eſt vrai auſſi que je ſuis un honnête homme.

M. de Beauval. Je ne te garde auprès de moi que parce que j'en ſuis perſuadé ; mais je ne pouvois le croire d'abord que ſur ta parole & ſur ta phyſionomie.

Marcellin. Oh ! mon cher papa ! ſi vous vous en rapportez à la parole & à la phyſionomie, vous en croirez bien plus ma petite fille qu'Hubert.

Hubert.

Hubert. Oui da, Monſieur, regardez-moi en face. Votre papa ſera certainement bien content de la phyſionomie de votre petite fille, ſi elle lui revient autant que la mienne.

Marcellin. Vraiment oui, il te ſied bien avec ta figure d'ours...

M. de Beauval. Fi donc, Marcellin !—Hubert, connois-tu la petite fille ?

Hubert, Oui, je la connois, & je ne la connois pas. Je ſais qu'elle eſt ici depuis dix à douze jours, avec ſa mère ; mais comment & pourquoi elles y ſont venues, il n'y a que Monſieur le Bailli qui puiſſe vous en inſtruire. Vous le dirai-je, Monſeigneur ? C'eſt bien mal fait à lui de recevoir cette eſpece de gens dans la paroiſſe, pour y être nourris aux dépens de la communauté.

Marcellin. Eh bien, c'eſt moi qui les nourrirai, oui moi.

Hubert. Vous avez donc quelque choſe à vous, Monſieur ?

Marcellin. Si je n'ai rien, mon papa en a aſſez.

Hubert. En attendant, toute la communauté murmure. Mais lorſqu'on graiſſe la patte aux gens en place, (*il compte dans ſa main,*) car j'imagine que Monſieur le Bailli...

Marcellin. Ne voilà-t-il pas qu'il dit auſſi des injures à Monſieur le Bailli ? Je le lui dirai, va.

M. de Beauval. Doucement, mon fils. Je vois, Hubert, qu'il eſt impoſſible de guérir ton eſprit ſoupçonneux ; mais je conçois des ſoupçons à mon tour. Tu juges que cette petite fille a rempli ici ſa corbeille, parce que tu l'as trouvée dans mon champ auprès d'une gerbe ; tu juges que Monſieur le Bailli s'eſt laiſſé corrompre pour de l'argent, parce qu'il a reçu une pauvre famille dans le village ? Eh bien, je juge auſſi que tu n'as retenu la corbeille de la petite fille, que parce qu'elle n'a pas eu de l'argent, ou quelques priſes de tabac à te donner, & qu'à ce prix tu l'aurois volontiers relâchée.

Hubert. Quoi, Monſeigneur ! vous pourriez croire ?....

M. de Beauval. Pourquoi ne veux-tu pas que je penſe ſur ton compte ce que tu te permets de penſer ſur le compte des autres ?

Hubert. Tenez, Monſeigneur, il vaut mieux que je me taiſe. Et quand je verrois ces mendians charger ſur leurs épaules vos champs, vos bois & vos prairies ... Faut-il porter la corbeille chez Monſieur le Bailli ?

Marcellin. Oh ! non, non, mon cher papa, je vous en ſupplie.

M. de Beauval. Hubert, vous la rapporterez chez la pauvre femme, & vous ferez vos excuſes à la petite fille.

Hubert. Des excuſes, Monſeigneur, des excuſes, y penſez-vous? Moi lui aller faire des excuſes, & pourquoi?

Marcellin. Pourquoi? pour l'avoir affligée ſans ſujet, & pour lui avoir fait l'affront de l'accuſer d'une baſſeſſe.

Hubert. Si elles n'ont pas d'autres excuſes, ni d'autre corbeille....

M. de Beauval. Hubert, ſi j'avois commis une injuſtice envers vous, je ne balancerois pas à la réparer. Et pour vous en convaincre, j'irai moi-même, je rapporterai la corbeille, & je ferai des excuſes en votre nom.

Hubert. Chargez-vous-en plutôt, Monſieur Marcellin.

Marcellin. Oh! de tout mon cœur. Mon cher papa, la petite fille doit revenir à l'inſtant avec Henriette, qui eſt allée conſoler ſa mère: il faut l'attendre.

Hubert. En ce cas là, je n'ai plus rien à faire ici. *(Il s'éloigne en grommelant.)* Je vois que nous allons avoir tant de mendians dans ce village, qu'il nous faudra bientôt mendier nous-mêmes.

SCENE VII.

M. de Beauval, Marcellin.

Marcellin. Mon papa, entendez-vous ce qu'il dit?

M. de Beauval. Oui, mon fils, & je lui pardonne volontiers ſon humeur.

Marcellin. Mais comment pouvez-vous garder ce méchant homme?

M. de Beauval. Il n'eſt pas méchant, mon ami. C'eſt un zele outré pour nos intérêts qui l'égare. Il m'eſt très-attaché, & il rempli exactement ſes devoirs.

Marcellin. Mais s'il eſt injuſte?

M. de Beauval. Tu viens d'entendre qu'il ne croit pas l'être. Son unique défaut eſt de ſuivre trop littéralement ce qui lui a été preſcrit, & de n'avoir pas aſſez d'intelligence pour faire de juſtes diſtinctions entre les perſonnes & les circonſtances.

Marcellin. Expliquez-moi cela, mon papa, je vous prie.

M. de Beauval. Très volontiers, mon ami. En l'inſtallant dans ſa place, je lui ai ordonné d'écarter de ma terre les vagabonds, & d'amener devant le Juge ceux qu'il y ſurprendroit.

prendroit. Cet ordre ne pouvoit regarder que ces malheureux qui se nourissent de vols & de brigandages, & qui viendroient piller ou assassiner mes vassaux.

Marcellin. Ah! je comprends. Et lui, il regarde comme des scélérats ceux qui n'ont pour subsister que les secours des autres; & il ne s'informe point si c'est la vieillesse, des maladies, ou des malheurs inévitables qui les ont réduits à cet état.

M. de Beauval. Très-bien, mon fils; car les circonstances changent bien la nature des choses. Par exemple, tu as mis trop peu de réflexion dans la querelle que tu as eue avec lui. Sais-tu si la mère de cette petite fille n'est pas une personne vicieuse, si la petite fille elle-même ne t'a pas fait un mensonge, & n'a pas effectivement dérobé ses épis à mes gerbes?

Marcellin. Non, mon cher papa; c'est impossible.

M. de Beauval. Pourquoi cela seroit-il impossible? As-tu pris des éclaircissemens? sais-tu qui elle est, quelle est sa mère, & dans quel dessein elles sont venues-ici?

Marcellin. Ah! si vous l'aviez seulement vue! si vous l'aviez seulement entendue! son langage, sa figure, ses larmes!....Elle est si pauvre, qu'elle a besoin d'un poignée d'épis pour se procurer du pain. A-t-on besoin d'en savoir davantage? Dois-je laisser mourir un pauvre de faim, parce que je ne sais pas encore s'il mérite mon assistance?

M. de Beauval. Embrasse-moi, mon fils; conserve toujours ces généreuses dispositions envers les pauvres, & Dieu te bénira, comme il m'a béni moi-même pour de pareils sentimens, en les faisant naître dans ton jeune cœur. La clémence est toujours préférable à la sévérité. L'insensibilité ne peut conduire qu'à l'injustice; & si celui qui sollicite notre pitié ne la mérite pas, c'est sa faute, & non pas la nôtre.

Marcellin. Mais, mon cher papa, il n'est guere prudent de confier à des personnes comme Hubert un emploi où l'on peut commettre des injustices.

M. de Beauval. Tu aurois raison, mon fils, si je lui avois laissé le pouvoir de condamner ou d'absoudre lui-même. Il ne peut, tout au plus, commettre qu'une injustice passagere, à laquelle il est facile de remédier; & cet inconvénient est inévitable. Pour juger les choses suivant les principes de l'équité, j'ai, dans mon Bailli, un homme plein de lumieres, de droiture, & de noblesse dans les sentimens. Il m'a rendu

un témoignage favorable de la petite fille & de sa mère, lorsqu'il les a reçues dans le village, & il m'a appris qu'elles demeurent chez la vieille Marguerite, qui est une très-honnête femme.

Marcellin. Mais si Hubert avoit battu la petite fille, comme il l'en a menacée ?

M. de Beauval. Il ne se seroit jamais porté à cet excès. Je lui ai défendu, sous peine de perdre son emploi, de frapper qui que ce soit, même les personnes qu'il prendroit en faute ; & il suit, à la rigueur, les ordres que je lui donne.

Marcellin. Ah ! mon cher papa, voici ma sœur qui revient avec la petite fille.

SCENE VIII.

M. de Beauval, Marcellin, Henriette, Emilie.

Marcellin (courant avec la corbeille vers Emilie.) Tiens, mon enfant, voilà ta corbeille, il n'y manque pas un seul épi.

Emilie. O ! ma chere corbeille ! Que je vous ai d'obligations, mon bon petit Monsieur ! *(Elle apperçoit M. de Beauval.)* Qui est-ce Monsieur-là ?

Henriette (courant vers son père, & lui sautant au cou.) C'est notre bon papa.

Marcellin (à Emilie). Oh ! c'est un bon père, je t'assure ! tu n'as rien à craindre. Viens, je veux te présenter à lui. *(En s'avançant.)* Il a bien rabroué le vieux Hubert, pour t'avoir maltraitée.

Emilie (s'avance timidement vers M. de Beauval, & lui baise la main). Monsieur, me pardonnerez-vous cette liberté ?....Oh ! que vous avez de braves enfans !

M. de Beauval. Marcellin a raison ; en la voyant, on ne peut douter de son innocence. Cet air décent, ce langage, n'annoncent pas une éducation commune.

Emilie (bas à Marcellin & à Henriette.) Est-ce que j'aurois fâché votre papa ? il parle tout seul.

M. de Beauval (qui l'a entendu). Non, ma chere fille. Si mes enfans en ont bien agi envers toi, ils n'ont rien fait que tu ne paroisses mériter.

Henriette. Et qu'elle ne mérite aussi, mon papa. Ah ! si vous aviez vu sa mère !

M. de Beauval. Qui est ta mère, mon enfant ? qui vous a engagés

engagés à venir dans ma terre ? & quelles ressources avez-vous pour vivre ?

Emilie. Nous vivons....Ah ! grand Dieu ! je ne sais pas de quoi. Nous vivons de peu ou de rien. Nous passons le jour, & quelquefois la nuit, à coudre & à filer pour avoir du pain. La vieille Marguerite donne le couvert à ma mère : elles m'ont envoyée aujourd'hui aux champs pour glaner. Hélas ! mon apprentissage ne m'a trop bien réussi.

Marcellin (*bas à Emilie*). Pas si mal que tu penses. Ma sœur & moi, nous voulons obtenir de mon papa, qu'il te fasse donner des épis sans glaner.

M. de Beauval. Mais, où demeuriez vous auparavant ?

Emilie. Dans le village de Nanterre, qui est à quelques lieues d'ici. La vie y étoit trop chere : la vieille Marguerite engagea ma mère à venir chez elle, & lui offrit un logement pour rien.

M. de Beauval (à part). Si des gens aussi pauvres exercent la bienfaisance, quels devoirs nous avons à remplir ! *(à Emilie.)* Ton père vit-il encore ? quel est son état ?

Marcellin. Je gagerois bien que ce n'est pas un paysan.

Henriette. Je le parierois aussi, sur-tout depuis que j'ai vu sa mère.

Emilie. (*embarrassée*). Mon père ?.......Je n'en ai plus. Je ne l'ai même jamais vu. Il étoit mort quand je suis née. Ah ! s'il vivoit encore !

M. de Beauval. Et tu ne sais pas qui il étoit ? comment il s'appelloit ?

Emilie. Ma mère vous en instruira mieux que moi.

M. de Beauval. Ne pourrois-je pas lui parler ?

Henriette. Oh oui, mon papa. Elle va venir elle-même ; elle ne m'a demandé qu'un moment pour s'arranger un peu.

M. de Beauval. Et qui t'a élevée ?

Emilie. Elle seule, Monsieur. Elle m'a appris à lire & à écrire. Elle m'instruit dans ma religion, & me donne quelques leçons de dessin.

M. de Beauval. De dessin ? Je n'en doute plus ; c'est un rejetton de quelque famille distinguée, que des malheurs ont reduite à l'indigence.

Henriette. Ah ! la voici qui vient.

Marcellin. Est-ce elle ?

M. de Beauval (à part). Je brûle d'éclaircir ce mystere, Cet enfant me rappelle des traits connus, mais que je ne sais encore démêler.

SCENE

SCENE IX.

M. de Beauval, Mde. de Joinville, Marcellin, Henriette, Emilie.

Emilie (*Courant au-devant de sa mère, qui paroît embarrassée, en voyant M. de Beauval*). Venez, maman, ne craignez rien. C'est le père de ces deux aimables enfans qui nous montrent tant d'amitié, & il est bon, aussi bon que ses enfans.

(*Madame de Joinville s'avance timidement. Henriette lui prend la main avec vivacité, & l'entraîne vers son père.*)

Henriette. Oh ! notre bon papa est instruit de tout.

Mde. de Joinville. J'ose me flatter, Monsieur, que vous n'avez pas soupçonné mon Emilie....

M. de Beauval. On n'a besoin, Madame, que de vous voir, vous & votre fille, pour prendre de vous l'opinion la plus avantageuse.

Marcellin. Elle s'appelle Emilie? Oh! mon papa, on voit bien qu'elle n'étoit pas née pour glaner.

Mde. de Joinville. La nécessité impose quelquefois des loix cruelles; & pourvu qu'on ne fasse rien de déshonorant....

M. de Beauval. On ne doit point rougir de la pauvreté. Elle peut s'allier avec toutes les vertus. Mais oserois-je vous demander, Madame, qui vous êtes?

Henriette. Elle s'appelle Madame Laborie.

Mde. de Joinville. Je ne crois pas, Monsieur, devoir vous déguiser mon vrai nom. Je me vois même dans la nécessité de vous le découvrir, pour me justifier, dans votre esprit, de l'état dans laquel vous me voyez descendue. Cependant je voudrois (*elle regarde les enfans*) vous faire cet aveu sans témoins. Ce n'est pas que je rougisse de mon abaissement. Mais si mon nom étoit connu, je craindrois de trouver parmi les gens du peuple des ames peu généreuses, qui se feroient peut-être un plaisir de m'humilier, parce qu'il nous arrive souvent de ne pas agir plus noblement à leur égard, lorsque nous sommes dans la prospérité.

Marcellin. Eh bien, je n'écouterai point.

Henriette. Et moi, je n'en dirai pas un mot, je vous assure; & qui que vous soyez, Emilie sera toujours ma bonne amie.

M. de

M. de Beauval. Croyez, Madame, que je ne vous aurois pas demandé ces particularités, sans un intérêt pressant, & si je n'étois dans la résolution de réparer les injustices du sort.

Mde. de Joinville. Je suis née d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. J'ai passé ma jeunesse à Paris, auprès d'une Dame de condition, en qualité de Demoiselle de Compagnie. Il y a huit ans que je fis connoissance avec M. de Joinville, Lieutenant-Colonel de Cavalerie, qui étoit venu passer quelque mois dans la Capitale.

M. de Beauval (avec transport). Joinville! Joinville!

Mde. de Joinville. Il prit de l'inclination pour moi; ses vertus m'avoient prévenue en sa faveur; je lui donnai ma main; & quelques jours après notre marriage, nous nous retirâmes dans une terre qu'il possédoit en Provence.

M. de Beauval. Oh! c'est lui, c'est lui! Je retrouve tous ses traits sur la figure de cet enfant.

Mde. de Joinville. Que dites-vous, Monsieur?

M. de Beauval. Poursuivez, Madame, je vous en conjure.

Mde. de Joinville. J'abrégerai, autant qu'il sera possible. Nous commencions à goûter, dans une paisible retraite, les douceurs de la plus tendre union. Mais, hélas! les fatigues de la guerre avoient altéré la santé de mon époux; & une maladie cruelle termina sa vie en peu de jours. (*Elle laisse couler des larmes.*)

Henriette (à Emilie). Pauvre enfant! Tu as été orpheline bien jeune.

Emilie. Hélas! même avant d'être née.

Mde. de Joinville. Il me laissa enceinte de cet enfant que vous voyez. Je lui donnai la naissance dans la douleur. Aussi-tôt qu les frères de mon mari, gens durs & intéressés, virent qu'il n'y avoit point d'héritier mâle, ils se mirent en possession de ses fiefs: & comme nous avions de jour en jour différé de faire revêtir nos articles de mariage de toutes les formalités essentielles, je fus obligée de me contenter de ce qu'ils voulurent bien me laisser pour ma fille & pour moi.

M. de Beauval. Leur indigne avarice me fait juger que la somme fut modique, & ne put vous souffire long-tems.

Mde. de Joinville. Elle me servit à vivre encore quelques années en Provence, dans l'attente d'un leger douaire que je me flattois d'obtenir. Enfin, lorsque je vis mes espérances déçues, je pris la résolution de retourner à Paris, auprès de

mon

mon ancienne bienfaitrice. J'appris, à mon arrivée, que cette Dame venoit de mourir. Je n'eus, pour lors, d'autre ressource que de vendre ce qui me restoit de mes bijoux & de mes habits, & de subsister du travail de mes mains. Je me retirai à Nanterre, pour y vivre inconnue. Il y a quelque tems que j'y rencontrai, par hasard, une femme que j'avois connue autrefois, & qui demeure dans ce village.

Henriette. Mon papa, c'est la vieille Marguerite.

Mde. de Joinville. Elle avoit servi chez la Dame dont je vous ai parlé. Je lui avois donné, dans une cruelle maladie, des soins qui me valurent son attachement. Je lui exposai ma situation: elle me proposa de venir demeurer ici, où je pourrois vivre dans une obscurité plus profonde. C'est à elle que je dois l'hospitalité: & comme elle n'a personne pour lui fermer les yeux, elle m'a fait entendre que j'hériterois à sa mort de sa petite chaumiere. Vous voyez....

M. de Beauval. C'en est assez, Madame. Cette généreuse femme ne me surpassera point en reconnaissance. J'ai une joie inexprimable de pouvoir enfin acquitter une dette que j'ai contractée envers votre digne époux.

Mde. de Joinville. Comment, Monsieur, est-ce que vous l'auriez connu?

Marcellin. Le père de cette bonne Emilie?

Henriette. O! ma chere Emilie! je vois que nous allons te garder avec nous. Mais quoi! tu pleures?

Emilie. Ne me plaignez pas, je ne pleure que de plaisir:

M. de Beauval. C'est à lui que je dois la vie: quel bonheur pour moi de pouvoir reconnoître ce bienfait envers son épouse & son enfant! J'ai servi sous lui pendant la derniere guerre d'Allemagne. Dans une affaire malheureuse, où j'étois épuisé de fatigue, un cavalier ennemi avoit le sabre levé sur ma tète. C'en étoit fait de moi, si mon digne Lieutenant-Colonel ne m'eût sauvé, en se précipitant sur lui.

Mde. de Joinville. Je le reconnois bien à ces traits; il étoit aussi brave que généreux.

M. de Beauval. Quel jours après, je fus commandé en détachement pour une expédition périlleuse. Nous fumes enveloppés, & forcés de nous rendre, après une longue résistance. Mes équipages avoient été pillés. J'étois dénué d'habits & d'argent. M. de Joinville fut instruit de mon sort, & me fit recommander au Général ennemi. J'obtins, graces à lui, tous les secours dont j'avois besoin, dans le

traite-

traitement d'une blessure profonde que j'avois reçue. Je fus plus de deux ans à me rétablir ; & lorsque je revins dans ma patrie, je n'eus que le tems de l'embrasser à mon passage, étant obligé de m'embarquer aussi-tôt pour les Indes. Un mariage avantageux que j'y ai fait, m'a ramené, il y a six ans, en France. Je me disposois à voler dans ses bras, lorsque j'appris qu'il ne vivoit plus. Que j'étois loin de penser que son épouse & sa fille fussent dans la situation où j'ai la douleur de vous trouver !

Mde. de Joinville. Grand Dieu ! grand Dieu ! par quelles voies miraculeuses m'as-tu conduite ici !

Marcellin. Quoi ! ton père a sauvé la vie au nôtre !

Henriette. Combien nous devons t'aimer !

M. de Beauval. Viens, mon Emilie ; tu retrouveras en moi le père que tu as perdu. Mes enfans ont aussi besoin d'une seconde mère qui remplace celle qui leur a été enlevée. L'éducation que vous avez donnée à votre aimable fille, (*Emilie s'avance vers lui, & lui baise la main,*) me fait voir, Madame, combien vous êtes digne de remplir un emploi si délicat. Je vais prendre toutes les précautions nécessaires, pour que vous n'ayez plus à craindre, une seconde fois, les coups imprévus de la fortune. (*A Emilie qui lui tient encore la main.*) Oui, ma chere fille, je ne mettrai plus de différence entre toi & mes enfans. Tu es la vivante image de ton généreux père ; & tu es aussi digne de ma tendresse, qu'il l'étoit de ma reconnoissance.

Mde. de Joinville (saisissant avec transport la main de M. de Beauval.) Comment pourrois-je répondre à tant de bienfaits, Monsieur ? je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens.

Henriette (l'embrassant). Oh ! ma nouvelle maman ! vous serez donc toujours auprès de nous avec Emilie ? vous verrez comme nous serons empressés à vous obéir.

Marcellin. Oui, Emilie sera ma seconde sœur. Elle n'ira certainement plus glaner. Ah ! méchant Hubert, comme je vais me moquer de toi !

Mde. de Joinville. Mon cher petit troupeau ! de quelle joie vous remplissez mon ame ! au lieu d'un enfant, j'en ai donc trois. Non, aucune mère ne m'égalera pour les soins & pour la tendresse. (*à M. de Beauval.*) Permettez-vous, Monsieur, que j'aille apprendre cette heureuse nouvelle à ma bonne Marguerite. Je crains qu'elle n'en meure de plaisir.

M. de Beauval. Rien de plus juste, Madame : & moi, je vais faire préparer votre appartement au château.

Henriette. Mon papa, me permettez-vous de suivre Emilie & ma nouvelle maman ?

Marcellin. Et moi aussi, je voudrois bien aller avec elles.

M. de Beauval. Je le veux bien, mes enfans. Vous ramenerez ensuite au château Madame de Joinville & sa fille, sans oublier la bonne Marguerite, que j'invite aussi à venir dîner avec nous.

Marcellin (à Emilie, qui veut emporter la corbeille). Non, Emilie, cela n'est plus fait pour toi. La corbeille restera ici.

Emilie. Ah ! Monsieur, pour rien au monde je ne donnerois cette corbeille. Je lui dois mon bonheur, le bonheur de ma mère, celui de vous avoir connu, notre vie & notre bien-être. Non, ma chere petite corbeille, je ne rougirai jamais de toi.

(Elle la releve, & s'en charge avec beaucoup de peine.)

Henriette. Du moins, ôtes-en les épis ; elle sera plus légere.

Emilie. Non, non. Ces épis sont à moi ; car le bon vieillard me les a bien donnés, quoiqu'en ait pu dire Hubert. Je veux en faire présent à notre vieille Marguerite.

M. de Beauval. Elle ne sera pas oubliée à la prochaine moisson ; & dès ce moment, elle a du pain assuré pour toute sa vie.

Mde. de Joinville. Que le Ciel vous récompense de votre générosité dans vos enfans.

CLEMENTINE ET MADELON.

AVANT que le soleil s'élevât sur l'horison pour éclairer la plus belle matinée du printems, la jeune Clémentine étoit descendue dans le jardin de son père, afin de mieux goûter le plaisir de déjeûner, en parcourant ses longues allées. Tout ce qui peut ajouter au charme qu'on éprouve dans ces premieres heures du jour, se réunissoit pour elle en ce moment. Le souffle pur du zéphir portoit dans tous ses sens la fraîcheur & le calme. Son goût étoit flatté de la douceur des friandises qu'elle savouroit ; son œil, du tendre

éclat

éclat de la verdure renaissante ; son odorat, du parfum balsamique de mille fleurs ; & pour que son oreille ne fût pas seule sans plaisirs, deux rossignols allerent se percher près de là sur le sommet d'un berceau de verdure, pour la réjouir de leurs chansons de l'aurore. Clémentine étoit si transportée de toutes ces sensations délicieuses, que des larmes baignoient ses beaux yeux, sans s'échapper cependant de sa paupiere. Son cœur, agité d'une douce émotion, étoit pénétré de sentimens de tendresse & de bienfaisance. Tout-à-coup elle fut interrompue, dans son agréable rêverie, par le bruit des pas d'une petite fille qui s'avançoit vers la même allée, en mordant, de grand appétit, dans un morceau de pain bis.

Comme elle venoit aussi dans le jardin pour se récréer, ses regards erroient sans objet autour d'elle ; ensorte qu'elle arriva près de Clémentine sans l'avoir apperçue. Dès qu'elle la reconnut, elle s'arrêta tout court un moment, baissa les yeux vers la terre, puis, comme une jeune biche effarouchée, & non moins légere, elle retourna précipitamment sur ses pas. Arrête, arrête, lui cria Clémentine, attends-moi donc, attends-moi ; pourquoi te sauver ? Ces paroles faisoient fuir encore plus vîte la petite sauvage.

Clémentine se mit à la poursuivre ; mais comme elle étoit moins exercée à la course, il ne lui fut pas possible de l'atteindre.

Heureusement la petite fille avoit pris un détour ; & l'allée où se trouvoit Clémentine, alloit directement aboutir à la porte du jardin. Clémentine, aussi avisée que jolie, se glisse tout doucement le long de la charmille épaisse qui formoit la bordure de l'allée ; & elle arrive au dernier buisson à l'instant même où la petite fille étoit prête à le dépasser. Elle la saisit à l'improviste, en lui criant : Te voilà ma prisonniere ! Oh ! je te tiens ! Il n'y a plus moyen de te sauver.

La petite fille se débattoit, pour se débarrasser de ses mains. Ne fais donc pas la méchante, lui dit Clémentine ; si tu savois le bien que je te veux, tu ne serois pas si farouche. Viens, ma chere enfant, viens un moment avec moi.

Ces paroles d'amitié, & plus encore le son flatteur de la voix qui les prononçoit, rassurerent la petite fille ; & elle suivit Clémentine dans un cabinet de verdure voisin.

As-tu encore ton père, lui dit Clémentine, en l'obligeant de s'asseoir auprès d'elle ?

Madelon. Oui, Mamſelle.

Clémentine. Et que fait-il ?

Madelon. Toute ſorte de métiers pour gagner ſa vie. Il vient aujourd'hui travailler à votre jardin; & il m'a menée avec lui.

Clémentine. Ah ! je le vois là-bas dans le carré de laitues. C'eſt le gros Thomas. Mais que manges-tu à ton déjeûner ? Voyons, que je goûte ton pain. Ah ! mon Dieu ! il me déchire le goſier. Pourquoi ton père ne t'en donne-t-il pas de meilleur ?

Madelon. C'eſt qu'il n'a pas autant d'argent que votre papa.

Clémentine. Mais il en gagne par ſon travail ; & il pourroit bien te donner du pain blanc, ou quelque choſe pour faire paſſer celui-ci.

Madelon. Oui, ſi j'étois ſa ſeule enfant : mais nous ſommes cinq, qui mangeons de bon appétit. Et puis l'un a beſoin d'une camiſolle, l'autre d'une jacquette. Ça fait tourner la tête à mon père, qui dit quelquefois : J'aurai beau travailler, jamais je ne gagnerai aſſez pour nourrir & vêtir toute cette marmaille.

Clémentine. Tu n'as donc jamais mangé de confitures ?

Madelon. Des confitures ? Qu'eſt-ce que c'eſt que ça ?

Clémentine. Tiens, en voici ſur mon pain.

Madelon. Je n'en avois jamais vu de ma vie.

Clémentine. Goûtes-en un peu. Ne crains rien ; tu vois bien que j'en mange.

Madelon (avec tranſport). Ah ! Mamſelle, que c'eſt bon !

Clémentine. Je le crois ! Ma chere enfant, comment t'appelles-tu ?

Madelon (ſe levant & lui faiſant une révérence.) Madelon, pour vous ſervir.

Clémentine. Eh bien, ma chere Madelon, attends-moi ici au moment. Je vais demander quelque choſe pour toi à ma bonne, & je reviens auſſi-tôt. Ne t'en vas pas au moins.

Madelon. Oh ! je n'ai plus peur de vous !

Clémentine courut chez ſa bonne, & la pria de lui donner encore des confitures, pour en faire goûter à une petite fille qui n'avoit que du pain ſec pour déjeûner. La bonne ſe réjouit de la bienfaiſance de ſon aimable éleve. Elle lui en donna dans une taſſe, avec un petit pain mollet ; & Clémentine ſe mit à courir de toutes ſes jambes avec le déjeûner de Madelon.

Eh

Eh bien, lui dit-elle en arrivant, t'ai-je fait long-tems attendre ? Tiens, ma chere enfant, prends donc. Laiſſe-là ton pain noir, tu en mangeras aſſez un autre fois.

Madelon. (Goutant la confiture, & paſſant ſa langue ſur ſes levres.) C'eſt comme du ſucre. Je n'avois jamais rien mangé de ſi doux.

Clémentine. Je ſuis charmée que tu le trouves bon. J'étois bien ſûre que cela te feroit plaiſir.

Madelon. Comment, vous en mangez tous les jours ? Nous ne connoiſſons pas ça, nous pauvres gens.

Clémentine. J'en ſuis aſſez fâchée. Ecoute, viens me voir de tems en tems, je t'en donnerai. Mais comme tu as l'air de te bien porter ! N'es-tu jamais malade ?

Madelon. Malade ? moi ? jamais.

Clémentine. N'as-tu jamais de rhume ? N'es-tu jamais enchifrenée ?

Madelon. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce mal ?

Clémentine. C'eſt lorſqu'il faut touſſer & ſe moucher ſans ceſſe.

Madelon. Oh ! ça m'arrive quelquefois ! Mais ce ne ſont pas des maladies.

Clémentine. Et alors te fait-on reſter au lit ?

Madelon. Ha ! ha ! ma mere feroit, je crois, un beau train, ſi je m'aviſois de faire la pareſſeuſe.

Clémentine. Mais qu'as-tu à faire ? Tu es ſi petite !

Madelon. Ne faut-il pas aller dans l'hiver ramaſſer du chardon pour notre âne, & du bois mort pour la marmite ? Ne faut-il pas dans l'été ſarcler les bleds, ou glaner ; cueillir les pommes & les raiſins dans l'automne ? Ah ! Mamſelle, ce n'eſt pas l'ouvrage qui nous manque.

Clémentine. Et tes ſœurs, ſe portent-elles auſſi bien que toi ?

Madelon. Nous ſommes toutes éveillées comme des ſouris.

Clémentine. Ah ! j'en ſuis bien-aiſe. J'étois d'abord fâchée que Dieu ſemblât ne s'être pas embarraſſé de tant de pauvres enfans ; mais puiſque vous avez la ſanté, je vois bien qu'il ne vous a pas oubliés. Je me porte bien auſſi, quoique je ne ſois pas sûrement auſſi robuſte que toi. Mais, ma chere enfant, tu vas nuds pieds ; pourquoi ne mets-tu pas de chauſſure ?

Madelon. C'eſt qu'il en coûteroit trop d'argent à mon père, s'il falloit qu'il nous en donnât à tous ; & il n'en donne à aucun.

Clémentine.

Clémentine. Et ne crains-tu pas de te bleſſer ?

Madelon, Je n'y fais ſeulement pas attention. Le bon Dieu m'a couſu des ſemelles ſous la plante des pieds.

Clémentine. Je ne voudrois pas te prêter les miens. Mais d'où vient que tu ne manges plus ?

Madelon. Nous nous ſommes amuſées à babiller, & il faut que j'aille ramaſſer de l'herbe. Il eſt bientôt huit heures. Notre bourrique attend ſon déjeûner.

Clémentine. Eh bien ! emporte le reſte de ton pain. Attends un peu. Je vais en ôter la mie, tu mettras la confiture dans le creux.

Madelon. Je vais le porter à ma plus jeune ſœur. Oh ! elle ne fera pas la petite bouche, celle-là ! Elle n'en laiſſera pas une miette, quand elle aura commencé à le lécher.

Clémentine. Je t'en aime davantage, d'avoir penſé à ta petite ſœur.

Madelon. Je n'ai rien de bon ſans lui en donner. Adieu, Mamſelle.

Clémentine. Adieu, Madelon. Mais ſouviens-toi de revenir ici demain à la même heure.

Madelon. Pourvu que ma mère ne m'envoie pas ailleurs, je me garderai bien d'y manquer.

Clémentine avoit goûté la douceur qu'on ſent à faire le bien. Elle ſe promena quelque tems encore dans le jardin, en penſant au plaiſir qu'elle avoit donné a Madelon, à la reconnoiſſance que Madelon lui en avoit témoignée, & à la joie qu'auroit ſa petite ſœur de manger des confitures.

Que ſera-ce donc, ſe diſoit-elle, quand je lui donnerai des rubans & un collier ! Maman m'en a donné l'autre jour d'aſſez jolis ; mais la fantaiſie m'en eſt déjà paſſée. Je chercherai dans mon armoire quelques chiffons pour la parer. Nous ſommes de même taille ; mes robes lui iront à ravir. Oh ! qu'il me tarde de la voir bien ajuſtée !

Le lendemain Madelon ſe gliſſa encore dans le jardin. Clémentine lui donna des gâteaux qu'elle avoit achetés pour elle.

Madelon ne manqua pas d'y revenir tous les jours. Clémentine ne ſongeoit qu'à lui donner de nouvelles friandiſes. Lorſque ſes épargnes n'y ſuffiſoient pas, elle prioit ſa maman de lui faire donner quelque choſe de l'office, & ſa mère y conſentoit avec plaiſir.

Il arriva cependant un jour que Clémentine reçut une réponſe affligeante. Elle prioit ſa mère de lui faire une petite

avance

avance sur ses pensions de la semaine pour acheter des bas & des souliers à Madelon, afin qu'elle n'allât plus nuds pieds. Non, ma chere Clémentine, lui répondit sa mère.

Et pourquoi donc, maman ?

Je te dirai à table ce qui me fait desirer que tu sois un peu moins prodigue envers ta favorite.

Clémentine fut surprise de ce refus. Elle n'avoit jamais tant soupiré que ce jour-là après l'heure du dîner. Enfin, on se mit à table.

Le repas étoit déjà fort avancé, sans que sa mère lui eût dit la moindre chose qui eût trait à Madelon. Enfin un plat de chevrettes qu'on servit, fournir à Madame d'Alençay l'occasion d'entamer ainsi l'entretien.

Madame d'Alençay. Ah ! voilà le mets favori de ma Clémentine, n'est-il pas vrai ? Je suis bien-aise qu'on nous en ait servi aujourd'hui.

Clémentine. Oui, maman, j'aime beaucoup les chevrettes ; & voici la saison où elles sont excellentes.

Mde. d'Alençay. Je suis sûre que Madelon les trouveroit encore meilleures que toi.

Clémentine. Ah ! ma chere Madelon ! Je crois qu'elle n'en a jamais vu. Si elle appercevoit seulement ces longues moustaches, elle en auroit une peur, une peur ! je la vois d'ici s'enfuir à toutes jambes. Maman, si vous vouliez me le permettre, je serois bien curieuse de voir la mine qu'elle feroit. Tenez, rien que deux pour elle, quand ce seroient les plus petites.

Mde. d'Alençay. J'ai de la peine à t'accorder ce que tu me demandes.

Clémentine. Et pourquoi donc maman, vous qui faites du bien à tant de monde ? Je vous ai aussi demandé ce matin un peu d'argent, pour acheter des bas & des souliers à Madelon, & vous m'avez refusée. Il faut que Madelon vous ait fâchée. Est-ce qu'elle auroit fait quelque dégat dans le jardin ? Oh ! je me charge de la gronder.

Mde. d'Alençay. Non, ma chere Clémentine, Madelon ne m'a point fâchée. Mais veux-tu, par ta bienfaisance envers elle, faire son bonheur ou son malheur ?

Clémentine. Son bonheur, maman. Dieu me garde de vouloir la rendre malheureuse.

Mde. d'Alençay. Je voudrois aussi de tout mon cœur la voir plus fortunée, puisqu'elle a su mériter ton attachement.

Mais eſt-il bien vrai, Clémentine, qu'elle mange ſon pain tout ſec à déjeûner ?

Clémentine. C'eſt bien vrai, maman. Je ne voudrois pas vous tromper.

Mde. d'Alençay. Comment ? elle s'en eſt contentée juſqu'à préſent ?

Clémentine. Mon Dieu ! oui. Et quand ce ſeroit de la franchipane, je ne la mangerois pas avec plus de plaiſir qu'elle ne mange ſon pain bis.

Mde. d'Alençay. Il me paroît qu'elle a bon appétit. Mais je ne puis me perſuader qu'elle aille nu-pieds.

Clémentine. C'eſt toujours nu-pieds que je l'ai vue. Demandez au Jardinier.

Mde. d'Alençay. Elle ſe les met donc tout en ſang, lorſqu'ell marche ſur le ſable & ſur les cailloux ?

Clémentine. Point du tout. Elle court dans le jardin comme une biche ; & elle dit en riant, que le bon Dieu lui a couſu une paire de ſemelles ſous la plante des pieds.

Mde. d'Alençay. Je ſais que tu n'es pas menteuſe ; mais je t'avoue que j'ai bien de la peine à croire ce que tu me dis. Je voudrois bien voir les grimaces que feroit ma Clémentine en mangeant du pain bis tout ſec, ſans beurre ni confitures.

Clémentine. Oh ! je ſens qu'il me reſteroit au goſier.

Mde. d'Alençay. Je ne ſerois pas moins curieuſe de voir comment elle s'y prendroit pour aller nu-pieds.

Clémentine. Tenez, maman, ne vous fâchez pas ; mais hier je voulus l'eſſayer. Etant ſeule dans le jardin, je tirai mes ſouliers & mes bas pour marcher pieds nus. Je les ſentois tout meurtris, & cependant je continuai d'aller. Je rencontrai un teſſon. Aye ! Cela me fit tant de mal, que je retournai tout doucement reprendre ma chauſſure, & je me promis bien de ne plus marcher les pieds nus. Ma pauvre Madelon ! Elle eſt cependant ainſi tout l'été.

Mde. d'Alençay. Mais d'où vient donc que tu ne peux manger de pain ſec, ni aller nu-pieds comme elle ?

Clémentine. C'eſt peut-être que je n'y ſuis pas accoutumée.

Mde. d'Alençay. Mais ſi elle s'accoutume, comme toi, à manger des friandiſes, & à être bien chauſſée, & qu'enſuite le pain ſec lui répugne, & qu'elle ne puiſſe plus aller nu-pieds ſans ſe bleſſer, croirois-tu lui avoir rendu un grand ſervice ?

Clémentine. Non, maman ; mais je veux faire enſorte que,

que, de toute fa vie, elle ne foit plus réduite à cet état.

Mde. d'Alençay. Voilà un fentiment très-généreux ; & tes épargnes te fuffiront-elles pour cela ?

Clémentine. Oui bien, maman, fi vous voulez y ajouter tant foit peu.

Mde. d'Alençay. Tu fais que mon cœur ne fe refufe jamais à fecourir un malheureux, lorfque l'occafion s'en préfente. Mais Madelon eft-elle la feule enfant que tu connoiffes dans le befoin ?

Clémentine. J'en connois bien d'autres encore. Il y en a deux fur-tout ici près dans le village, qui n'ont ni père, ni mère.

Mde. d'Alençay. Et qui, fans doute, auroient befoin de fecours ?

Clémentine. Oh ! oui, maman.

Mde. d'Alençay. Mais fi tu donnes tout à Madelon, fi tu la nourris de bifcuits & de confitures, en laiffant les autres mourir de faim, y aura-t-il bien de la juftice & de l'humanité dans cet arrangement ?

Clémentine. De tems en tems je pourrai leur donner quelque chofe ; mais j'aime Madelon par-deffus tout.

Mde. d'Alençay, Si tu venois à mourir, & que Madelon fe fût accoutumée à avoir toutes fes aifes....

Clrmentine. Je fuis bien fûre qu'elle pleureroit ma mort.

Mde. d'Alençay. J'en fuis perfuadée. Mais la voilà qui retomberoit dans l'indigence ; & il faudroit peut-être qu'elle fît des chofes honteufes, pour continuer de fe bien nourrir, & de fe bien parer. Qui feroit alors coupable de fa perte ?

Clémentine (*triftement*). Moi, maman. Ainfi donc il faut que je ne lui donne plus rien ?

Madame d'Alençay. Ce n'eft pas ma penfée. Je crois cependant que tu ferois bien de lui donner plus rarement de bons morceaux, & de lui faire plutôt le cadeau d'un bon vêtement.

Clémentine. J'y avois penfé. Je lui donnerai, fi vous voulez, quelqu'une de mes robes.

Mde. d'Alençay. J'imagine que ton fourreau de fatin rofe lui fiéroit à merveille, fur-tout fans chauffure.

Clémentine. Bon ! tout le monde la montreroit au doigt. Comment donc faire ?

Mde. d'Alençay. Si j'étois à ta place, j'économiferois pendant quelque tems fur mes plaifirs ; & lorfque j'auros

ramaffé un peu d'argent, je l'emploierois à lui acheter ce qu'elle auroit de plus néceffaire. L'étoffe dont les enfans des pauvres s'habillent, n'eft pas bien coûteufe.

Clémentine fuivit le confeil de fa mère. Madelon vint la trouver plus rarement à l'heure de fon déjeûner; mais Clémentine lui faifoit d'autres cadeaux plus utiles. Tantôt elle lui donnoit un tablier, tantôt un cotillon; & elle payoit fes mois d'école chez le Magifter du village, pour qu'elle achevât de fe perfectionner dans la lecture.

Madelon fut fi touchée de tous ces bienfaits, qu'elle s'attacha de jour en jour plus tendrement à Clémentine. Elle venoit fouvent la trouver, & lui difoit: Auriez-vous quelque commiffion à me donner? Pourrois-je faire quelque ouvrage pour vous? Et lorfque Clémentine lui donnoit l'occafion de lui rendre quelque léger fervice, il auroit fallu voir la joie avec laquelle Madelon s'empreffoit de l'obliger.

Elle s'étoit rendue un jour à la porte du jardin de Clémentine, pour attendre qu'elle y defcendit; mais Clémentine n'y defcendit point. Madelon y revint une feconde fois; mais elle ne vit point Clémentine. Elle y retourna deux jours de fuite; Clémentine ne paroiffoit point.

Le pauvre Madelon étoit défolée de ne plus voir fa bienfaitrice.

Ah! difoit-elle, eft-ce qu'elle ne m'aime plus? Je l'aurai peut-être fâchée fans le vouloir. Au moins, fi fe favois en quoi, je lui en demanderois pardon. Je ne pourrois pas vivre fans l'aimer.

La femme-de-chambre de Madame d'Alençay fortit en ce moment. Madelon l'arrêta. Où eft donc Mamfelle Clémentine, lui demanda-t-elle?

Mademoifelle Clémentine? répondit la femme-de-chambre. Elle n'a peut-être pas long-tems à vivre. Je la crois à toute extrémité. Elle a la petite-vérole.

O Dieu! s'écria Madelon, je ne veux pas qu'elle meure!

Elle court auffi-tôt vers l'efcalier, monte à la chambre de Madame d'Alençay: Madame, lui dit-elle, par pitié, ditesmoi où eft Mamfelle Clémentine; je veux la voir. Madame d'Alençay voulut retenir Madelon; mais elle avoit apperçu, par la porte entr'ouverte, le lit de Clémentine; & elle étoit déjà à fon côté.

Clémentine étoit dans les agitations d'une fievre violente. Elle étoit feule, & bien trifte: car toutes fes petites amies l'avoient abandonnée.

Madelon

Madelon saisit sa main en pleurant, la serra dans les siennes, la baisa, & lui dit : Ah ! bon Dieu, comme vous voilà ! Ne mourez point, je vous en prie ; que deviendrois-je, si je vous perdois ? Je resterai le jour & la nuit auprès de vous, je vous veillerai, je vous servirai : me le permettez-vous ? Clémentine lui serra la main, & lui fit comprendre qu'elle lui feroit plaisir de demeurer auprès d'elle.

Voilà donc Madelon devenue, par le consentement de Madame d'Alençay, le garde de Clémentine. Elle s'acquittoit à merveille de son emploi. On lui avoit dressé une couchette à côté du lit de la petite malade ; elle étoit sans cesse auprès d'elle. A la moindre plainte que laissoit échapper Clémentine, Madelon se levoit pour lui demander ce qu'elle avoit. Elle lus présentoit elle-même les remedes prescrits par les Médecins. Tantôt elle alloit cueillir du jonc, pour faire, sous les yeux, de petits paniers & de fort jolies corbeilles ; tantôt elle bouleversoit toute la bibliotheque de Madame d'Alençay, pour lui trouver quelques estampes dans ses livres. Elle cherchoit dans son imagination tout ce qui étoit capable d'amuser Clémentine, & de la distraire de ses souffrances. Clémentine eut les yeux fermés de boutons pendant près de huit jours. Ce tems lui paroissoit bien long : mais Madelon lui faisoit des histoires de tout le village ; & comme elle avoit bien su profiter de ses leçons, elle lui lisoit tout ce qui pouvoit la réjouir. Elle lui adressoit aussi de tems en tems des consolations touchantes. Un peu de patience, lui disoit-elle, le bon Dieu aura pitié de vous, comme vous avez eu pitié de moi. Elle pleuroit à ces mots ; puis séchant aussi-tôt ses larmes : Voulez-vous, pour vous réjouir, que je vous chante une jolie chanson ? Clémentine n'avoit qu'à faire une signe, & Madelon les chantoit toutes les chansons qu'elle avoit apprises des petits bergers d'alentour. Le tems se passoit de la sorte, sans que Clémentine éprouvât trop d'ennui.

Enfin, sa santé se rétablir peu-à-peu ; ses yeux se rouvrirent, son accablement se dissipa, ses boutons sécherent, & l'appétit lui revint.

Elle avoit le visage encore tout couvert de rougeurs. Madelon sembloit ne la regarder qu'avec plus de plaisir en songeant au danger qu'elle avoit couru de la perdre. Clémentine, de son côté, s'attendrissoit aussi en la regardant.

Comment pourrai-je, lui disoit-elle, te payer, selon mon cœur, de tout ce que tu as fait pour moi ? Elle demandait

à sa maman de quelle maniere elle pourroit récompenser sa tendre & fidelle gardienne. Madame d'Alençay, qui ne se possédoit pas de joie de voir sa chère enfant rendue à la vie, après une maladie si dangereuse, lui répondit: Laisse-moi faire, je me charge de nous acquitter l'une & l'autre envers elle.

Elle fit faire secrétement pour Madelon un habillement complet. Clémentine se chargea de lui essayer le premier jour où il lui seroit permis de descendre dans le jardin. Ce fut un jour de fête dans toute la maison. Madame d'Alençay & tous ses gens étoient enivrés d'allégresse du rétablissement de Clémentine. Clémentine étoit transportée du plaisir de pouvoir récompenser Madelon: & Madelon ne se possédoit pas de joie, de revoir Clémentine dans les lieux où avoit commencé leur connoissance, & encore de se trouver tout habillée de neuf, de la tête aux pieds.

JACQUOT.

MONSIEUR de Cursol revenoit un jour à cheval d'une promenade dans ses terres. Comme il passoit le long des murs du cimetière d'un petit village, il entendit des gémissemens qui partoient de son enceinte. Ce digne Gentilhomme avoit un cœur trop compatissant, pour hésiter de voler au secours du malheureux qu'il entendoit ainsi gémir. Il mit pied à terre, donna son cheval à garder au domestique qui le suivot, & franchit, d'un saut, les marches du cimetière. Il s'éleva sur le bout de ses pieds, tourna ses yeux de toutes parts; enfin, il apperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse étoit étendu un enfant d'environ cinqu ans qui pleuroit. M. de Cursol s'approcha de lui d'un air d'amitié, & lui dit:

Que fais-tu là, mon petit ami?

L'Enfant. J'appelle ma mère. Hier on l'a couchée ici, & elle ne se leve pas.

M. de Cursol. C'est apparemment qu'elle est morte, mon pauvre enfant.

L'Enfant. Oui, on dit qu'elle est morte; mais je ne peux pas le croire. Elle se portoit si bien l'autre jour, quand

quand elle me laiſſa chez notre voiſine Suzon! Elle me dit qu'elle alloit revenir; & elle ne revient pas. Mon pére s'en eſt allé, mon petit frère auſſi; & les autres enfans du village ne veulent plus de moi.

M. de Curſol. Ils ne veulent plus de toi? Et pourquoi donc!

L'Enfant. Je n'en fais rien; mais lorſque je veux aller avec eux, ils me chaſſent & me laiſſent tout ſeul. Ils diſent auſſi de vilaines choſes ſur mon père & ſur ma mère. C'eſt ce qui me fait le plus de peine. O ma mère, leve-toi! leve-toi!

Les larmes rouloient dans les yeux de M. de Curſol.

Tu dis que ton père s'en eſt allé, & ton frère auſſi? Où ſont-ils donc?

L'enfant. Je ne ſais pas où eſt mon père; & mon petit frère eſt parti hier pour une autre village. Il vint un Monſieur tout noir, comme notre Curé, qui l'emmena avec lui.

M. de Curſol. Et où demeures-tu à préſent?

L'Enfant. Chez la voiſine Suzon. J'y ferai juſqu'à ce que ma mère revienne, comme elle me l'a promis. Je l'aime bien, mon autre mère Suzon; mais (*en montrant la foſſe*) j'aime encore plus ma mère qui eſt là. Ma mère, ma mère! pourquoi es-tu ſi long-tems couchée! Quand eſt-ce que tu te leveras?

M. de Curſol. Mon pauvre enfant, tu as beau l'appeller, tu ne la réveilleras jamais.

L'Enfant. Eh bien! je veux coucher ici, & dormir auprès d'elle. Ah! je l'ai vue lorſqu'on la portée dans un grand coffre. Comme elle étoit pâle! comme elle étoit froide! Je veux coucher ici, & dormir auprès d'elle.

M. de Curſol ne put retenir plus long-tems ſes larmes. Il ſe pencha vers l'enfant, le prit dans ſes bras, l'embraſſa avec tendreſſe, & lui dit:

Comment t'appelles-tu, mon cher ami?

L'Enfant. On m'appelle Jacquot quand je ſuis bien ſage, & Jacques quand je ſuis méchant.

M. de Curſol ſourit au milieu de ſes larmes.

Veux-tu me conduire chez Suzon?

Jacquot. Oh, oui, oui, mon beau Monſieur.

Jacquot ſe mit à courir devant M. de Curſol auſſi vîte que ſes petits pieds pouvoient le lui permettre, & il le conduiſit à la porte de Suzon.

Suzon n'eût pas une médiocre ſurpriſe, lorſqu'elle vit

notre Gentilhomme entrer dans sa chaumiere, & le petit Jacquot, qui, la montrant de doigt, & courant cacher sa tête entre ses genoux, dit : La voilà ; c'est mon autre mère. Elle ne savoit que penser d'une visite si extraordinaire. M. de Cursol ne la laissa pas long-tems dans son incertitude. Il lui peignit la situation dans laquelle il avoit trouvé le petit garçon, lui exprima la pitié qu'il lui avoit inspirée, & la pria de vouloir bien l'instruire de tout ce qui regardoit les parens de Jacquot.

Suzon lui présenta un siege auprès d'elle, & commença ainsi son récit.

Le père de cet enfant est un cordonnier qui demeure dans la maison voisine. C'est un homme honnête, sobre, laborieux, tout jeune encore, & fort bien bâti. Sa femme étoit d'une jolie figure, mais d'une mauvaise santé ; du reste, très-diligente & très-econome. Ils étoient mariés depuis sept ans, vivoient fort bien ensemble ; & ils auroient fait le couple le plus heureux, s'ils avoient été un peu mieux dans leurs affaires. Julien ne possédoit que son métier & Madeleine, qui étoit orpheline, n'avoit apporté à son mari qu'un peu d'argent, qu'elle avoit gagné au service du bon Curé d'un paroisse à trois lieues d'ici. Ce peu d'argent fut employé à acheter un lit, quelques ustensiles de ménage, & une petite provision de cuir pour travailler. Malgré leur pauvreté, ils trouverent le moyen de se soutenir pendant les premieres années de leur mariage, à force de travail & d'économie. Mais il étoit venu des enfans : c'est-là ce qui commença à les déranger. Encore auroient-ils pu se tirer de peine en redoublant de courage, s'il ne leur étoit arrivé des malheurs. La pauvre Madeleine, qui avoit travaillé tous les jours de l'été dans les champs, pour apporter le soir quelque argent à son mari, tomba malade de fatigue ; & sa maladie dura tout l'automne & tout l'hyver. Les remedes étoient fort coûteux : d'un autre côté, l'ouvrage n'alloit pas si bien, parce que les pratiques de Julien le quittoient peu-à peu, craignant d'être mal servies dans une maison où il y avoit une femme malade. Enfin Madeleine se rétablit, mais non les affaires de son mari. Il fallut emprunter pour payer l'Apothicaire & le Médecin. Le travail de Julien n'alloit plus du tout ; il avoit perdu toutes ses pratiques : & Madeleine ne trouvoit pas de journée à gagner, parce que ses forces s'étoient affoiblies, & que personne ne vouloit l'employer. De plus, le loyer de leur maison, & la

rente

rente de l'argent qu'ils avoient emprunté, les écrafoient. Il leur fallut plus d'une fois endurer la faim; & ils fe trouvoient bien heureux, lorfqu'ils avoient un morceau de pain à donner à leurs enfans.

A ces mots le petit Jacquot fe retira dans un coin, & fe mit à foupirer.

Il arriva encore que l'homme impitoyable à qui appartenoit leur maifon, voyant qu'ils n'avoient pas été en état de payer les deux quartiers de l'hyver, menaça Julien de le faire arrêter. Ils le prierent inftamment de prendre patience jufqu'à la moiffon, parce qu'alors ils pourroient gagner des journées à travailler dans les champs; mais ni leurs fupplications, ni leurs larmes ne purent l'attendrir, quoiqu'il foit le plus riche de tout le village. Ce fut avec bien de la peine qu'il leur accorda encore un mois de délai; mais il jura que fi au bout de ce tems il n'étoit payé en entier, il feroit vendre leurs meubles, & mettre Julien en prifon. On ne vit plus alors chez ces pauvres gens qu'une trifteffe & une fouffrance capables d'attendrir un rocher. Vous pouvez croire, Monfieur, que mon cœur s'eft ferré bien fouvent, d'entendre ces bons voifins fe lamenter, & de ne pouvoir les fecourir. J'allai moi-même une fois chez leur créancier, & je le priai d'avoir compaffion de leur mifere. Je lui dis que j'engagerois, s'il le falloit, ma chaumiere, qui étoit tout ce que je poffédois. Mais cela ne fervit de rien. Tu es une miférable auffi bien qu'eux, me répondit-il, voilà ce que c'eft que de loger de la canaille comme vous autres. Ah! Monfieur, *(ici des larmes coulerent fur les joues de Suzon)* j'endurai patiemment ce reproche, pour ne pas le fâcher encore davantage; mais que je fouffrois de n'être qu'une pauvre veuve, & de ne pouvoir foulager en rien ces braves gens! Combien les riches pourroient faire de bien, s'ils en avoient la volonté comme les pauvres! Mais, pour revenir à nos malheureux voifins, je confeillai à Madeleine d'aller fe jetter aux pieds du Curé chez qui elle avoit fervi quelques années en digne & honnête fille, & de le prier de lui avancer quelque argent. Elle me répondit qu'elle en parleroit à fon mari; mais qu'elle auroit bien de la peine à faire ce que je lui difois, parce que le Curé pourroit croire qu'ils étoient tombés dans la mifere par une mauvaife conduite. Il y a trois jours qu'elle m'amena, comme elle avoit coutume de fe faire, fes deux enfans, & me pria de les garder jufqu'au foir. Elle vouloit aller dans le village voifin, & voir fi elle

 ne

ne pourroit pas trouver chez le Tisserand du chanvre à filer pour payer leur dette. Elle n'avoit jamais pu prendre sur elle-même de se présenter chez le Curé, son ancien maître; mais son mari devoit y aller à sa place; & il s'étoit mis en route ce même jour. Je me chargeai avec plaisir des enfans que j'aimois beaucoup, les ayant vu naître. Madeleine, en partant, les serra contre son cœur, & les embrassa, comme si elle les voyoit pour la dernière fois. Je crois la voir encore! Elle avoit les yeux tout pleins de larmes; & elle dit à l'aîné: Ne pleure pas, Jacquot, je vais être bientôt de retour, & je viendrai te chercher. Elle me tendit la main, me remercia de ce que je voulois bien garder ses enfans, les embrassa encore, & sortit.

Au bout de quelque tems, j'entendis un bruit sourd dans sa maison; mais comme je la croyois partie, je pensai que c'étoit un fagot mal appuyé contre la muraille, qui avoit roulé à terre; & je ne m'en inquiétai pas. Cependant le soir vint, puis la nuit; & je ne voyois point reparoître ma voisine. Je voulus aller voir chez elle si elle n'y étoit pas entrée pour poser sa filasse, avant de venir reprendre ses enfans. Je trouvai la porte ouverte, & j'entrai. O! mon Dieu! comme je fus frappée en voyant Madeleine étendue roide morte au pied d'une échelle! Je demeurai moi-même immobile, & froide comme une pierre. Je ne savois ce que je devois faire. Enfin, après avoir cherché inutilement à la soulever, je courus chez le Chirurgien, qui vint, lui tâta le pouls en hochant la tête, & envoya tout de suite chercher le Bailli. Les gens de Justice & le Chirurgien examinerent comment elle pouvoit s'être tuée; & on trouva qu'elle devoit être morte sur le coup, ou que n'ayant pu appeller pour avoir du secours, elle étoit expirée dans son évanouissement.

Je comprends bien comment cela aura pu arriver. Elle étoit rentrée chez elle pour aller prendre dans son grenier le sac dans lequel elle devoit rapporter la filasse; & comme elle avoit encore les yeux troubles de larmes, elle n'avoit pas bien vu à poser son pied en descendant sur le plus haut bâton de l'échelle; & elle étoit tombée la tête la première sur le carreau. Son sac, qui étoit à côté d'elle, le disoit assez. Cependant il vint d'autres idées au Bailli. Il ordonna qu'on enterrât le cadavre le lendemain au matin, avant le jour, & sans cérémonie, à l'extrémité du cimetière; & il dit qu'il alloit faire des informations, pour savoir ce que Julien étoit devenu. Je lui offris de garder les deux enfans

enfans chez moi; car bien que j'aie beaucoup de peine à vivre moi-même, je me disois: Le bon Dieu sait que je suis une pauvre veuve; & s'il met ces enfans à ma charge, il saura bien m'aider à les nourrir. Le petit frère de celui-ci n'y a pas resté long-tems. Hier même, quelques heures après que Madeleine eût été enterrée, le bon Curé, chez qui elle avoit servi, vint par hasard pour la voir. Il frappa quelque tems à sa porte; & comme personne n'ouvroit, il vint à ma fenêtre, & me demanda où étoit Julien le cordonnier qui demeuroit dans la maison d'à côté. Je lui répondis que s'il vouloit se donner la peine d'entrer un moment, j'aurois bien des choses à lui dire. Il entra, & s'assit, tenez, là où vous êtes. Je lui racontai tout ce qui étoit arrivé. Il versa un torrent de larmes. Je lui dis ensuite que Julien avoit eu la pensée d'avoir recours à lui dans l'embarras où il se trouvoit. Il parut surpris, & il m'assura qu'il n'avoit absolument pas vu Julien. Les deux enfans vinrent à lui: il les caressa beaucoup; & Jacquot lui demanda s'il ne pourroit pas réveiller sa mère qui dormoit depuis si long-tems. Les larmes revinrent aux yeux du bon Curé, en entendant ainsi parler cet enfant; & il me dit: Bonne femme, j'enverrai chercher demain ces deux petits garçons, & je les garderai avec moi. Si leur père revient, & qu'il soit en état de les élever, je les lui rendrai lorsqu'il me les demandera. En attendant, j'aurai soin de leur éducation. Cela ne me fit pas trop de plaisir. J'aime ces petits innocens comme une mère; & il m'en auroit coûté de me les voir ôter si vîte. Monsieur le Curé, lui repondis-je, je ne saurois consentir à me séparer de ces enfans: je suis accoutumée à eux, & ils sont accoutumés à moi.—Eh bien, ma bonne femme, il faut que vous m'en donniez un, & moi je vous laisserai l'autre, puisqu'il doit se trouver si bien auprès de vous: je vous enverrai de tems en tems quelque chose pour son entretien. Je ne pouvois refuser cela au bon Curé. Il demanda à Jacquot s'il ne seroit pas bien-aise d'aller avec lui. Là où est ma mère? répondit Jacquot; oh! oui de bon cœur.—Non, mon petit ami, ce n'est pas là. C'est dans ma jolie maison, dans mon joli jardin.—Non, non, laissez-moi ici avec Suzon; j'irai tous les jours voir ma mère j'aime mieux aller là que dans votre joli jardin. Le bon Curé ne voulut pas tourmenter davantage l'enfant qui étoit allé se cacher derrière les rideaux de mon lit. Il me dit qu'il alloit faire emporter par son valet le plus jeune,

qui m'auroit donné plus d'embarras que l'aîné : & il me laissa quelque argent pour celui-ci Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai à vous apprendre des parens de Jacquot. Ce qui redouble aujourd'hui ma peine, c'est que Julien ne revient point, & que les gens de Justice font courir le bruit qu'il est allé se jetter dans une troupe de contrebandiers, & que sa femme s'est tuée de chagrin. Ces mensonges ont tellement couru tout le village, qu'il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne les aient dans la bouche ; & lorsque mon Jacquot veut aller avec eux, ils le chassent, & veulent le battre. Le pauvre enfant se désole, & il ne sort plus que pour aller sur la fosse de sa mère.

M. de Cursol avoit écouté en silence, mais non sans un profond attendrissement, le récit de Suzon. Jacquot étoit revenu auprès d'elle. Il la regardoit avec amitié, & l'appelloit de tems en tems sa mère. Enfin M. de Cursol dit à Suzon : Digne femme, vous vous êtes conduite bien généreusement envers cette malheureuse famille ; Dieu n'oubliera pas de vous en récompenser.

Suzon. Je n'ai fait que ce que je devois. Nous ne sommes ici bas que pour nous aider & nous secourir. Je pensois toujours que je ne pouvois rien faire de plus agréable aux regards de Dieu, pour tous les biens que j'en ai reçus, que de soulager de tout mon pouvoir mes pauvres voisins. Ah ! si j'avois pu en faire davantage ! Mais je ne possede rien au monde que ma cabane, un petit jardin où je cueille mes herbes, & ce que je puis gagner par le travail de mes mains. Cependant, depuis huit ans que je suis veuve, Dieu m'a toujours soutenue honnêtement, & j'espere qu'il me soutiendra de même le reste de mes jours.

M. de Cursol. Mais si vous gardez cet enfant avec vous, la dépense de sa nourriture pourra vous gêner beaucoup, jusqu'à ce qu'il soit en état de gagner sa vie ?

Suzon. Je ferai ensorte qu'il y en ait toujours assez pour lui. Nous partagerons jusqu'à mon dernier morceau de pain.

M. de Cursol. Et où prendrez-vous de quoi lui fournir des vêtemens ?

Suzon. J'en laisse le soin à celui qui revêt les prairies de gazon, & les arbres de feuillage. Il m'a donné des doigts pour coupre & pour filer ; je les ferai servir à habiller notre petit orphelin. Quand on sait prier & travailler, on ne manque jamais.

M. de

M. de Curfol. Vous êtes donc bien décidée à garder Jacquot avec vous ?

Suzon. Toujours, Monfieur. Je ne faurois vivre avec la penfée de renvoyer ce petit orphelin, ou de le renfermer dans une maifon de charité.

M. de Curfol. Vous êtes apparemment alliée a fa famille ?

Suzon. Nous ne fommes alliés que par le voifinage & par la religion.

M. de Curfol. Et moi, je vous fuis allié à l'un & à l'autre par la religion & par l'humanité. Ainfi je ne fouffrirai point que vous ayez feule tout l'honneur de faire du bien à cet orphelin, quand Dieu m'en a fourni plus de moyens qu'à vous. Confiez à mes foins l'éducation de Jacquot ; & puifque vous êtes fi bien accoutumés l'un à l'autre, & que vous méritez vous-même, par votre bienfaifance, tout ce que fon attachement pour fa mère a fu m'infpirer en fa faveur, je vous prendrai tous les deux dans mon château, & j'aurai foin de votre fort. Vendez votre jardin & votre chaumiere, & venez auprès de moi. Vous y ferez nourrie & logée pendant votre vie entiere.

Suzon (*le regardant avec des yeux attendris*). Ne foyez point fâché contre moi, Monfieur. Que Dieu vous récompenfe de toutes vos bontés ! mais je ne puis accepter vos offres.

M. de Curfol. Et pourquoi donc ?

Suzon. D'abord, c'eft que je fuis attachée aux lieux où je fuis née, & où j'ai vécu fi long tems : & puis il me feroit impoffible de me faire au tracas d'une grande maifon, & à la vue de tous les gens qui la rempliffent. Je ne fuis pas accoutumée au repos, ni à une nourriture délicate ; je tomberois malade fi je n'avois rien à faire, ou fi je mangeois de meilleures chofes que de coutume. Laiffez-moi donc dans ma chaumiere avec mon petit Jacquot. Il ne lui en coûtera pas d'avoir une vie un peu dure. Cependant fi vous voulez lui envoyer de tems en tems quelques fecours pour payer fes mois d'école, & pour acheter les outils du métier qu'il prendra, le bon Dieu ne manquera pas de vous en payer au centuple : au moins Jacquot & moi nous l'en prierons tous les jours. Je n'ai point d'enfans ; Jacquot fera le mien : & le peu que j'ai lui appartiendra, lorfqu'il plaira au Seigneur de m'appeller à lui.

M. de Curfol. A la bonne heure. Je ne voudrois pas que mes bienfaits puffent vous chagriner. Je vous laifferai Jacquot,

quot, puisque vous êtes si bien ensemble. Parlez-lui souvent de moi, pour lui dire que j'ai pris la place de son père, pendant que vous prendrez aussi de votre côté les soins & le nom de la mère qui lui cause tant de regrets. Je vous enverrai chaque mois tout ce qui sera nécessaire pour votre entretien: je viendrai souvent vous voir; & ma visite sera pour vous autant que pour lui.

Suzon leva les yeux vers le ciel, & attacha ses levres sur le pan de l'habit de M. de Cursol, puis elle dit à l'enfant: Viens, Jacquot, baise la main de ce Monsieur; il veut être ton père.

Jacquot baisa la main de M. de Cursol; mais il dit à Suzon: Comment peut-il être mon père? il n'a pas de tablier devant lui.

M. de Cursol sourit de la question naïve de Jacquot; & jettant sa bourse sur la table: Adieu, brave Suzon, dit-il, adieu, mon petit ami; vous ne tarderez pas à me revoir. Il alla reprendre son cheval, & prit sa route vers la paroisse du Curé qui avoit emmené le plus jeune orphelin.

Il trouva le Curé occupé à lire une lettre, sur laquelle il laissoit tomber quelques larmes. Après les premieres civilités, M. de Cursol exposa au digne Pasteur le sujet de sa visite, & lui demanda s'il savoit ce qu'étoit devenu le père des deux petits malheureux.

Monsieur, lui dit le Curé, il n'y a pas un quart-d'heure que j'ai reçu de lui cette lettre, écrite à sa femme. Il me l'a adressée avec ce paquet d'argent, pour lui remettre l'un & l'autre, & la consoler de son absence. Sa femme étant morte, j'ai ouvert la lettre: la voici: ayez la bonté de la lire. M. de Cursol prit la lettre avec empressement, & lut ce qui suit:

« Ma chere Femme,

“ Je ne puis penser, sans chagrin, que tu aies été dans la peine à cause de mon absence: mais laisse-moi te conter ce qui m'est arrivé. Comme j'etois en chemin pour me rendre chez M. le Curé, voici ce qui me vint dans la pensée: Que me servira d'aller faire ainsi le mendiant? Je ne ferai que sortir d'un dette pour entrer dans une autre; & il ne me restera que l'inquiétude de savoir comment la payer. Moi qui suis encore jeune, & qui peux travailler, aller demander tant d'argent! j'aurai l'air d'un débauché ou d'un paresseux. M. le Curé a fait notre marriage; il nous aime

comme

comme ſes enfans; mais s'il alloit me refuſer, par mépris! ou qu'il fût hors d'état de nous ſecourir! Et puis quand il m'avanceroit la ſomme pour un an, ſerai-je bien sûr de pouvoir la lui rendre? Et ſi je ne la lui rends pas, ne ſerai-je pas alors comme un voleur? Je l'aurai trompé. Voilà ce que je me diſois, ma chere Madeleine, & je penſai enſuite comment je pourrois nous tirer de peine toi & moi d'une maniere plus honnête. Je ne ſavois quel parti prendre. Je pouſſois bien des ſoupirs vers Dieu. Enfin, il me vint tout-à-coup dans l'eſprit: Tu es encore jeune, tu es grande & robuſte, quel mal y auroit-il de te faire ſoldat pour quelques années? Tu ſais lire, écrire & compter joliment; tu peux encore faire la fortune de ta femme & de tes enfans; tu peux au moins te débarraſſer de tes dettes. Penſe que ſi tu es rangé, & que tu amaſſes quelque choſe, tu pourras l'envoyer à Madeleine. J'étois depuis un demi-heure dans ces penſées, lorſque je vis de loin venir derrière moi deux ſoldats. Ils m'eurent bientôt joint. Ils me demanderent d'où je venois, où j'allois, & ſi je ne ſerois pas bien-aiſe de ſervir le Roi? Je fis d'abord comme ſi je n'avois pas eu de goût pour le métier. Ils me tourmenterent encore, & me promirent un bon engagement de cinquante écus. Je leur dis qu'à ce prix je pourrois bien m'enrôler pour ſix ans. Tope, me dirent-ils. Allons, viens avec nous, l'affaire ſera bientôt baclée. Ils m'amenerent devant un Officier. Il me fit toiſer, & me demanda ſi je ſavois lire, écrire & compter; & quand je lui eus répondu qu'oui, il me fit auſſi-tôt délivrer mon argent; & de cette façon, ma chere Madeleine, me voilà ſoldat pour ſortir d'embarras. Je t'envoie les cinquante écus. Je n'en ai rien voulu garder. Paie tout de ſuite les trente écus que je dois, & ſix francs d'intérêt. Avec le reſte, tiens ton ménage du mieux que tu pourras. Nourris-toi bien pour faire revenir tes forces. Habille nos enfans, & envoie-les bientôt à l'école. Je ſais que tu es adroite & diligente; mais avec tout cela, tu ne ſaurois aller bien loin. Patience! j'aurai une paye de cinq ſols par jour. Je vais voir ſi je ne pourrai pas épargner ſur chaque journée un ou deux ſols pour te les envoyer au bout du mois. Je demanderai dans quelque tems un congé pour t'aller voir. Ma chere Madeleine, ne t'afflige pas. Confie-toi à Dieu; ſix ans ſont bientôt paſſés. Je reviendrai alors à toi, & nous pourrons recommencer à tenir enſemble notre ménage. Mon officier m'a promis d'écrire au Bailli

pour

pour me faire conſerver mon droit de communauté. Eleve bien nos enfans : retiens-les à la maiſon, & fais-leur aimer l'ouvrage. Prie tous les jours avec eux, & dis leur bien des choſes du bon Dieu, & d'être d'honnêtes gens. Tu es en état de les inſtruire comme il faut. Vis dans la crainte du Seigneur ; prie-le pour moi, & je le prierai pour toi. Réponds-moi promptement ; tu n'auras qu'à donner ta lettre au Curé pour me la faire tenir. Embraſſe pour moi nos deux enfans. Dis à Jacquot que s'il eſt bien ſage, je lui porterai quelque choſe à mon retour. Dieu ſoit loué de toutes choſes ! Aime-moi toujours, & je reſterai toujours ton fidele mari.

JULIEN."

Les yeux de M. de Curſol s'étoient remplis de larmes pendant la lecture de cette lettre. Lorſqu'il l'eut achevée : Voilà, s'ecria-t-il, ce qu'on peut appeller un bon mari, un bon père, & un honnête homme ! Monſieur le Curé, on doit avoir bien du plaiſir à faire le bonheur de ſi braves gens. Je vais acheter le congé de Julien ; je paierai ſes dettes, & je lui donnerai de quoi reprendre honnêtement ſon état. Ces cinquante écus reſteront pour les enfans. Ils ont coûté cher à leur père ! Ils ſeront partagés entre eux le jour qu'ils pourront s'établir. Gardez cet argent dans vos mains, & leur en parlez quelquefois, comme du plus vif témoignage de la tendreſſe paternelle. Je vous en paierai les intérêts, pour les réunir au capital. Je veux entrer pour quelque choſe dans ce dépôt ſacré.

Le digne Curé étoit trop oppreſſé pour être en état de répondre à M. de Curſol. Celui-ci entendit la force de ſon ſilence, lui ſerra la main, & partit. Tous ſes projets en faveur de Julien ont été exécutés. Julien rendu au repos, & jouiſſant d'une aiſance qu'il n'a jamais goûtée, ſeroit le plus heureux des hommes, ſans les regrets de la perte de Madeleine. Il ne trouve de ſoulagement qu'à s'en entretenir ſans ceſſe avec Suzon. Cette digne femme ſe regarde comme ſa ſœur, & ſe croit la mère de ſes enfans. Jacquot ne laiſſe jamais paſſer un ſeul jour ſans aller ſur la foſſe de ſa mère. Il a ſi bien profité des ſecours de M. de Curſol, que ce généreux Gentilhomme a des vues pour lui former l'établiſſement le plus avantageux. Il a pris le même ſoin du plus jeune enfant de Julien ; & il ne monte jamais à cheval, ſans ſe rappeller cette touchante aventure. Lorſqu'il lui ſurvient

quelque

quelque peine, il va voir les perſonnes qu'il a rendues heureuſes ; & il s'en retourne toujours chez lui ſoulagé de ſon chagrin.

LES MACONS SUR L'ÉCHELLE.

M. DURAND ſe promenant un jour avec le petit Albert, ſon fils, dans une place publique, ils s'arrêterent devant une maiſon qu'on bâtiſſoit, & étoit qui déjà élevée juſqu'au ſecond étage.

Albert remarqua pluſieurs manœuvres placés l'un au-deſſus de l'autre ſur les bâtons d'une échelle, qui hauſſoient & baiſſoient ſucceſſivement leurs bras. Ce ſpectacle piqua ſa curioſité. Mon papa, s'écria-t-il, quel jeu font ces hommes là ? Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allerent ſe placer dans un endroit où ils n'avoient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui alloit prendre un moëlon dans un grand tas, & le portoit à un autre homme placé ſur le premier échelon. Celui-ci élevant ſes bras au-deſſus de ſa tête, préſentoit le moëlon à un troiſieme élevé au-deſſus de lui, qui, par la même opération, le faiſoit paſſer à un quatrieme ; & ainſi, de mains en mains, le moëlon parvenoit en un moment à la hauteur de l'échafaud ſur lequel étoient les maçons prêts à l'employer.

Que penſes-tu de ce que tu vois, dit M. Durand à ſon fils ? Pourquoi tant de perſonnes ſont-elles employées à bâtir cette maiſon ? Ne ſeroit-il pas mieux qu'un ſeul homme y travaillât, & que les autres allaſſent faire chacun leur édifice ?

Vraiment oui, mon papa, répondit Albert. Il y auroit alors bien plus de maiſons qu'il n'y en a.

As-tu bien penſé, répondit M. Durand, à ce que tu me dis là, mon fils ? Sais-tu combien d'arts & de métiers appartiennent à la conſtruction d'une maiſon comme celle-ci ? Il faudroit donc qu'un homme ſeul, qui en entreprendroit l'édifice, ſe formât dans toutes ces profeſſions. Enſorte qu'il paſſeroit ſa vie entière à acquérir ces diverſes connoiſſances, avant de pouvoir être en état de commencer un bâtiment.

Mais ſuppoſons qu'il pût s'inſtruire en peu de tems de tout ce qu'il doit ſavoir pour cela. Voyons-le tout ſeul, & ſans aucun ſecours, creuſer d'abord la terre pour y jetter ſes fondemens, aller enſuite checher ſes pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre & la chaux, & préparer tout ce qui doit entrer dans ſa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, diſpoſe ſes meſures, dreſſe ſes échelles, établit ſes échafauds; mais dans combien de tems penſes-tu que ſa maiſon puiſſe être élevée juſqu'au toit?

Albert. Ah! mon papa! je crains bien qu'il ne vienne jamais à bout de l'achever.

M. Durand. Tu as raiſon, mon fils. Et il en eſt de cette maiſon comme de tous les travaux de la ſociété. Lorſqu'un homme veut ſe retirer à l'écart & travailler pour lui ſeul, lorſque, dans la crainte d'être obligé de prêter ſes ſecours aux autres, il refuſe d'en emprunter de leur part, il ruine ſes forces dans ſon entrepriſe, & ſe voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que ſi les hommes ſe prêtent mutuellement leur aſſiſtance, ils exécutent en peu de tems les choſes les plus embarraſſées & les plus pénibles, & pour leſquelles il auroit fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en eſt auſſi de même des plaiſirs de la vie. Celui qui voudroit en jouir tout ſeul, n'auroit à ſe procurer qu'un bien petit nombre de jouiſſances. Mais que tous ſe réuniſſent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve ſa portion.

Tu dois un jour entrer dans la ſociété, mon fils: que l'exemple de ces ouvriers ſoit toujours préſent à ta mémoire. Tu vois combien ils s'abregent & ſe facilitent leurs travaux par les ſecours mutuels qu'ils ſe donnent. Nous repaſſerons dans quelques jours, & nous verrons leur maiſon achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entrepriſes, ſi tu veux qu'ils s'empreſſent à leur tour de travailler pour toi.

L'ÉPÉE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. D'ORVAL.
AUGUSTE, *son fils.*
HENRIETTE, *sa fille.*
RENAUD, *l'aîné,* } *Amis d'Auguste.*
RENAUD, *le cadet,* } *Amis d'Auguste.*
DUPRÉ, *l'aîné,* } *Amis d'Auguste.*
DUPRÉ, *le cadet,* } *Amis d'Auguste.*
CHAMPAGNE, *domestique de M. d'Orval.*

La Scène est à Paris, dans l'appartement d'Auguste.

SCENE I.

Auguste.

AH! c'est aujourd'hui ma fête! On a bien fait de m'en avertir; je ne m'en serois jamais avisé. Bon. Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi? voyons; que me donnera-t-il? Champagne avoit quelque chose sous son habit, lorsqu'il s'est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah! s'il ne falloit pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurois bien fait montrer de force ce qu'il portoit! Mais chut, je vais le savoir. Voici mon papa.

SCENE II.

M. d'Orval (tenant à la main une épée avec le ceinturon), Auguste.

M. d'Orval. Te voilà, Auguste? J'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas?

Auguste. Oh! mon papa....Mais qu'avez-vous donc à la main?

M. d'Orval.

M. d'Orval. Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien, une épée, vois-tu ?

Auguste. Quoi, c'est pour moi ! Oh ! donnez, mon cher papa, je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué....

M. d'Orval. Ah ! si je le croyois ! Mais sais-tu bien qu'une épée demande un homme ; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter ; qu'on doit se conduire avec réflexion & décence ; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme ; mais à l'homme de parer son épée ?

Auguste. Oh ! ce n'est pas l'embarras ! je saurai bien parer la mienne ; & je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens....

M. d'Orval. Que veux-tu dire par ces petites gens ?

Auguste. J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée & un plumet au chapeau : ceux qui ne sont pas nobles comme vous & moi.

M. d'Orval. Pour moi, je ne connois de petites gens que ceux qui pensent mal, & ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissans envers leurs parens, grossiers & impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien de petites gens parmi les nobles, & bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

Auguste. Oui ; c'est aussi ce que je pense.

M. d'Orval. Que parlois-tu donc tout-à l'heure d'épée & de plumet au chapeau ? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces miseres-là ? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

Auguste. Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir, que d'avoir une épée & de la porter.

M. d'Orval. Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction, que par ta bonne conduite. Voici ton épée ; mais souviens-toi....

Auguste. Oui, mon papa ; vous verrez.

(*Il veut mettre l'épée à son côté, & ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre.*)

M. d'Orval. Comment donc ! Elle ne te va pas si mal !

Auguste. N'est-ce pas ? Oh ! j'en étois bien sûr !

M. d'Orval. A-merveille. Mais n'oublie pas sur-tout ce que je t'ai dit. Adieu.

(*Il fait quelques pas pour sortir, & revient.*)

A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société, pour

pour paſſer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

Auguſte. Oui, mon papa.

SCENE III.

Auguſte. (Il ſe promene avec un air de gravité ſur la ſcene, & de tems en tems regarde derriere lui ſi ſon épée le ſuit.)

Bon! me voici enfin un parfait Chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois! Plus de familiarité, dès qu'ils n'ont pas d'épée; & s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent! Mais, alte-là. Voyons d'abord ſi elle a une bonne lame. *Il tire ſon épée, & prend un air furibond.)* Je crois que tu te moques de moi, mon petit bourgeois? Une, deux! Ah! tu veux te défendre! A mort, canaille.

SCENE IV.

Henriette, Auguſte. (Henriette qui a entendu les derniers mots, pouſſe un cri.)

Henriette. Eh bien! Auguſte, es-tu fou?

Auguſte. C'eſt toi, ma ſœur?

Henriette. Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là? *(en montrant ſon épée.)*

Auguſte. Ce que j'en fais? Ce qu'un Gentilhomme doit en faire.

Henriette. Et quel eſt celui que tu veux renvoyer de ce monde?

Auguſte. Le premier qui s'aviſera de croiſer mon chemin!....

Henriette. Voilà bien des vies en danger. Et ſi c'étoit moi, par haſard?

Auguſte. Si c'étoit toi?....Je ne te le conſeille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'eſt mon papa qui m'en a fait préſent.

Henriette. Apparemment pour aller tuer les gens à tort & à travers?

Auguſte. Eſt-ce que je ne ſuis pas Chevalier? Si l'on ne me rend pas tous les reſpects qui me ſont dus, *pan*, un ſoufflet!

flet ! Et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main !

(*Il veut la tirer du fourreau.*)

Henriette. Oh ! laisse-la en repos, mon frère. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrois savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

Auguste. Tu le sauras bientôt. Mon père vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, & tu verras comme je me comporterai.

Henriette. Fort bien ; mais je te demande ce qu'il faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

Auguste. D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

Henriette. (*Lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.*) Votre servante très-humble, Monseigneur, mon frère. Est-ce bien comme cela ?

Auguste. Point de moquerie, s'il te plait, Henriette, autrement....

Henriette. Mais c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne sera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

Auguste. Oh ! je veux bien me moquer de ces petits drôles ; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

Henriette. C'est encore là apparemment un des devoirs de ta Chevalerie. Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, & qu'ils donnent sur les oreilles à Monsieur le Chevalier ?

Auguste. Bon ! C'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur, ni épée.

Henriette. Vraiment, notre papa ne pouvoit te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne Chevalier étoit caché dans son fils, & qu'il ne falloit qu'une épée pour le faire paroître au grand jour.

Auguste. Ecoute, ma sœur ; c'est ma fête, il faut bien nous divertir. Au moins tu n'en diras rien à notre papa ?

Henriette. Pourquoi non ? Il ne t'auroit pas donné une épée, s'il n'avoit attendu quelque exploit de cette espece d'un Chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'auroit recommandé autre chose ?

Auguste. Certainement, oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

Henriette.

Henriette. Que t'a-t-il donc prêché ?

Auguste. Que sais-je, moi ? que c'étoit à moi de parer mon épée, & non à mon épée de me parer.

Henriette. En ce cas, tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir : & tu veux déjà montrer que tu possédes ce talent.

Auguste. Fort bien, ma sœur. Tu penses te moquer ? mais je veux bien que tu saches....

Henriette. Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée ?

Auguste. Eh quoi donc ? *(Il détache son ceinturon, & regarde l'épée de tous les côtés.)* Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

Henriette. Vraiment, tu es un habile Chevalier ! Et une rosette ? Ah ! comme un nœud bleu & argent iroit bien sur cette poignée !

Auguste. Tu as raison, Henriette. Ecoute, tu as dans ta toilette un magasin de rubans ; ainsi....

Henriette. J'y pensois ; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de Chevalerie, & me porter quelque coup d'estramaçon.

Auguste. La folle ! Voici ma main, tope là. Tu n'as rien à craindre. Mais vîte, un beau nœud ! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

Henriette. Donne-la-moi donc.

Auguste (lui donnant son épée). Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

Henriette. Repose-t'en sur moi.

SCENE V.

Auguste, Henriette, Champagne.

Champagne. Les deux Messieurs Dupré & les deux Messieurs Renaud sont en bas.

Auguste. Eh bien ! ne peuvent-ils pas monter ? Faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier ?

Champagne. Madame votre mère m'à ordonné de vous dire de les venir joindre.

Auguste. Non, non ; il est mieux de les attendre ici.

Henriette. Mais, puiſque maman veut que tu deſcendes ?

Auguſte. Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards ! Allons, j'y vais tout à l'heure. Eh bien ! toi, que fais-tu là ? Et mon nœud d'épée ? Va, cours, & que je le trouve tout arrangé ſur ma table ; (*en ſortant*) m'entends-tu ?

SCENE VI.

Henriette.

Le petit inſolent ! de quel ton il me parle ! Par bonheur j'ai l'épée. C'eſt un inſtrument bien placé dans la main d'un petit garçon auſſi querelleur ? Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connoît pas comme moi ; il faut que j'aille lui conter....Ah ! le voici !

SCENE VII.

M. d'Orval, Henriette.

Henriette. Vous venez bien à propos, mon papa ; je courois vous chercher.

M. d'Orval. Qu'as-tu donc de ſi preſſé à me dire ?.... Mais, que fais-tu de l'épée de ton frère ?

Henriette. Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud ; mais c'étoit pour tirer de ſes mains cette arme dangereuſe. N'allez pas la lui rendre au moins.

M. d'Orval. Pourquoi reprendrois-je un cadeau que je lui ai fait ?

Henriette. Ayez au moins la bonté de la retenir juſqu'à ce qu'il ſoit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme Dom Quichotte, s'eſcrimant tout ſeul d'eſtoc & de taille, & menaçant de faire ſes premières armes contre ſes camarades qui viennent le voir.

M. d'Orval. Le petit écervelé ! S'il veut s'en ſervir pour ſes premiers exploits, ils ne tourneront pas à ſa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

Henriette (lui donne l'épée.) Le voici, je l'entends ſur l'eſcalier.

M. d'Orval. Cours faire ſon nœud, & tu me l'apporteras, lorſqu'il ſera prêt. *(Ils ſortent.)*

SCENE VIII.

Auguste, Dupré l'aîné, Dupré le cadet, Renaud l'aîné, Renaud le cadet.

(*Auguste entre le premier, & le chapeau sur la tête; les autres marchent derriere lui, la tête découverte.*)

Dupré l'aîné (bas à Renaud l'aîné). Voila une réception bien polie.

Renaud l'aîné (bas à Dupré l'aîné.) C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête, & d'entrer chez soi le premier.

Auguste. Que bredouilles-tu là?

Dupré l'aîné. Rien, Monsieur d'Orval, rien.

Auguste. Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre?

Renaud l'aîné. Cela pourroit être.

Auguste. Je veux pourtant le savoir.

Renaud l'aîné. Quand vous aurez le droit de me le demander.

Dupré l'aîné. Doucement, Renaud; il ne nous convient pas dans une maison étrangere....

Renaud l'aîné. Il convient encore moins d'être impoli, lorsqu'on est chez soi.

Auguste (avec hauteur). Impoli, moi, impoli? Est-ce parce que je marchois devant vous?

Renaud l'aîné. C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédons toujours le pas.

Auguste. Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi....

Renaud l'aîné. Eh bien, de vous à moi?....

Auguste. Est-ce que vous êtes noble?

Renaud l'aîné (aux deux Dupré, & à son frère). Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez.

Dupré l'aîné. Fi, Monsieur d'Orval! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter? Nous n'avions pas désiré cet honneur.

Auguste. Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

Renaud l'aîné. Fort bien. Ainsi nous allons trouver Monsieur votre père, & le remercier de son l'honnêteté. En même tems nous lui ferons entendre que sons fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis moi, mon frère.

Auguste (*l'arrêtant*). Vous n'entendez pas le badinage, Monsieur Renaud, je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

Renaud l'aîné. A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

Dupré l'aîné. Calme-toi, Renaud; il faut rester bons amis.

Dupré le cadet C'est donc aujourd'hui votre fête, Monsieur d'Orval?

Dupré l'aîné. Je vous en fais mon compliment.

Renaud l'aîné. Et moi aussi, Monsieur; je vous souhaite toutes sortes de prospérités; (*à part*) & je souhaite sur-tout que vous deveniez un peu plus honnête.

Renaud le cadet. Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux?

Auguste. Oh! sûrement!

Dupré le cadet. Bien des bonbons sans doute?

Auguste. Ha! ha! des bonbons. Ce seroit beau vraiment. J'en ai tous les jours.

Renaud le cadet. Ah! c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main*) Deux ou trois écus, n'est-ce pas?

Auguste (*avec fierté*). Quelque chose de mieux, & que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter.

(*Renaud l'aîné & Dupré l'aîné sont à l'écart, & se parlent tout bas.*)

Renaud le cadet. Si j'avois ce qu'on vous a donné, je pourrois bien le porter comme un autre peut-être!

Auguste (*le regardant d'un air de mépris*). Pauvre petit!

(*Aux deux aînés.*)

Que marmottez-vous encore tous deux? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

Dupré l'aîné. Fournissez-nous-en l'occasion.

Renaud l'aîné. C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

Auguste. Qu'entendez-vous par-là, Monsieur Renaud?

SCENE IX.

Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet, Auguste, Henriette.

Henriette (tenant une assiette de gâteaux). Je vous salue, Messieurs, vous vous portez bien, à ce que je vois ?

Renaud l'aîné. Prêt à vous rendre mes respects, Mademoiselle. *(Il lui baise la main.)*

Dupré l'aîné. Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie. *(Il lui baise aussi la main.)*

Henriette. Vous êtes bien honnêtes, Messieurs. (*à Auguste.*) Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, & j'aurai le plaisir de vous le verser.

Renaud l'aîné. Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, Mademoiselle.

Auguste. Nous n'avons pas besoin de toi ici....A propos ; & mon nœud d'épée ?

Henriette. Tu trouveras l'épée & le nœud dans ta chambre. Adieu, Messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir. *(Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.)*

Renaud l'aîné (la suivant). Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie ?

Henriette. Je vais en demander la permission à maman.

SCENE X.

Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet, Auguste.

Auguste (s'asseyant). Allons, prenez des sieges, & asseyez vous.

(Il se regardent les uns les autres, en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits, après s'être servi lui-même si copieusement, qu'il ne reste rien pour les deux aînés.)

Un moment : on va en apporter d'autres ; je vous en donnerai.

Renaud l'aîné. Nous n'attendons plus rien.

Auguste. A la bonne heure.

Dupré l'aîné. Si c'est-là une politesse de gentilhomme.....

Auguste. C'est bien avec de petites gens comme vous qu'il faut se gêner! Je vous ai déjà dit qu'on nous serviroit autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas; m'entendez-vous?

Renaud l'aîné. Oui; cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

Dupré l'aîné. Allez vous encore recommencer vos querelles? Monsieur d'Orval, Renaud, fi!

(Auguste se leve, tous les autres se levent aussi.)

Auguste (s'avançant vers Renaud l'aîné). Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois?

Renaud l'aîné (d'un ton ferme). Avec un petit noble, bien grossier & bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut, & qui ne sait pas la maniere dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

Dupré l'aîné. Nous pensons tous comme lui.

Auguste. Moi, grossier, impudent? me dire cela à moi, qui suis gentilhomme?

Renaud l'aîné. Oui, je vous le répete, un petit noble grossier & impudent, quand vous seriez Comte, quand vous seriez Prince.

Auguste (le frappant). Je vais t'apprendre à qui tu as à faire.

(Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort, & tire la porte après lui.)

SCENE XI.

Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet.

Dupré l'aîné. Mon Dieu! Renaud, qu'as-tu fait? il va trouver son père, & lui forger mille menteries; pour qui nous prendra-t-il?

Renaud l'aîné. Son père est un homme d'honneur. J'irai le trouver, si Auguste n'y va pas. Il ne nous a sûrement pas engagés à venir, pour nous faire maltraiter par son fils.

Dupré le cadet. Il va nous renvoyer à nos parens, & leur porter des plaintes contre nous.

Renaud le cadet. Non; mon frère s'est bien conduit.

Mon

Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait, lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfans.

Renaud l'aîné. Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. d'Orval.

SCENE XII.

Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet, Auguste.

(*Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent l'un dans un coin, l'autre derriere un fauteuil. Renaud l'aîné & Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.*)

Auguste (*s'avançant vers Renaud l'aîné*). Attends, je vais t'apprendre, petit insolent....

Il dégaine son épée ; & au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête, confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire, & se rapprochent.)

Renaud l'aîné. Avance donc. Voyons la force de ton épée.

Dupré l'aîné. N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

Renaud le cadet. Ah ! voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter ?

Dupré le cadet. Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

Renaud l'aîné. Je pourrois maintenant te punir de ta grossiereté ; mais je rougirois de ma vengeance.

Dupré l'aîné. Il ne mérite plus notre société ; il faut l'abandonner à lui-même.

Renaud le cadet. Adieu, Monsieur le Chevalier à l'épée de plume.

Dupré le cadet. Nous ne reviendrons plus, que vous ne soyez désarmé ; car vous êtes trop redoutable. (*Ils veulent sortir.*)

Renaud l'aîne (*les arrêtant*). Restons ici, ou plutôt allons rendre compte à son père de notre conduite. Autrement toutes les apparences seroient contre nous.

Dupré l'aîné. Tu as raison. Que pourroit-il penser, si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui ?

SCENE XIII.

M. d'Orval, Auguste, Renaud l'aîné, Renaud le cadet, Dupré l'aîné, Dupré le cadet.

(*Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte, & pleure de rage.*)

M. d'Orval (*à Auguste, en jettant sur lui un regard d'indignation*). Qu'est-ce donc que j'entends, Monsieur? (*Les sanglots empêchent Auguste de répondre.*

Renaud l'aîné. Pardonnez, Monsieur, le désordre dans lequel nous paroissons à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, Monsieur votre fils nous a si mal reçus....

M. d'Orval. Rassurez-vous, mon cher ami; je suis instruit de tout. J'étois dans la chambre voisine; & j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. Il est d'autant plus coupable, qu'il venoit de me faire les plus belles promesses. Il y a long-tems que je soupçonnois son impudence; mais je voulois voir par moi-même à quel excès il pouvoit la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée une lame qui ne fera jamais couler de sang.

(*Les enfans poussent un éclat de rire.*)

Renaud l'aîné. Pardonnez-moi, Monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu cruement ses vérités.

M. d'Orval. Je vous en dois plutôt des remerciemens. Vous êtes un brave jeune homme; & vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime & de ma reconnoissance, acceptez cette épée; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

Renaud l'aîné. Je suis confus de vos bontés, Monsieur; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourroit n'être pas agréable aujourd'hui à Monsieur votre fils.

M. d'Orval. Non, non, restez, mes chers enfans. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble; & ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, Monsieur, (*en s'adressant*

dressant à Auguste) ne vous avisez pas de sortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée, que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudroit vieillir sans la porter.

PHILIPPINE ET MAXIMIN.

MADAME de Cerni, jeune veuve, avoit deux enfans nommés Philippine & Maximin, l'un & l'autre également dignes de sa tendresse, quoiqu'elle fût partagée entre eux avec bien de l'inégalité. Philippine, tout enfant qu'elle étoit, sentoit la prédilection de sa maman pour son frère : elle en étoit affligée ; mais elle cachoit, dans le fond de son cœur, le chagrin qui lui causoit cette préférence. Sa figure, sans être d'une laideur repoussante, ne répondoit point à la beauté de son ame : son frère étoit beau comme on nous peint l'Amour. Toutes les douceurs & toutes les caresses de Madame de Cerni étoient pour lui seul ; & les domestiques, pour faire leur cour à leur maitresse, ne s'occupoient qu'à le flatter dans toutes ses fantaisies. Philippine, au contraire, rebutée par sa maman, n'en étoit que plus maltraitée par tous les gens de la maison. Loin de prévenir ses goûts, on négligeoit jusqu'à ses besoins. Elle versoit des torrens de larmes, lorsqu'elle se voit seule & abandonnée ; mais jamais elle ne laissoit échapper devant les autres la plainte la plus légere, ou le moindre signe de mécontentement. C'étoit en vain que, par une application constante à ses devoirs, par sa douceur & par ses prévenances, elle cherchoit à compenser, auprès de sa mère, ce qui lui manquoit en beauté ; les qualités de son ame échappoient à des yeux accoutumés à ne s'occuper que des avantages extérieurs. Madame de Cerni, peu touchée des témoignages de tendresse que lui donnoit Philippine, sur-tout depuis la mort de son père, sembloit ne la regarder qu'avec une espece de répugnance. Elle la grondoit sans cesse, & exigeoit d'elle des perfections qu'on n'auroit pas même osé prétendre d'une raison plus avancé.

Cette mère injuste tomba malade. Maximin se montra bien sensible à ses souffrances : mais Philippine, qui, dans

les regards éteints & les traits abattus de sa maman, croyoit voir un adoucissement de sa rigueur accoutumée, surpassa de beaucoup son frère pour les soins & pour la vigilance. Attentive aux moindres besoins de sa mère, elle mettoit toute sa pénétration à les découvrir, pour lui épargner même la peine de les faire connoître. Aussi long-temps que sa maladie eut quelqu'apparence de danger, elle ne quitta point son chevet. Les prieres, les ordres même ne purent l'engager à prendre un moment de repos.

Enfin, Madame de Cerni se rétablit. Son heureuse convalescence dissipa les alarmes de Philippine; mais ses chagrins recommencerent, lorsqu'elle vit sa maman reprendre envers elle sa sévérité.

Un jour que Madame de Cerni s'entretenoit avec ses deux enfans des maux qu'elle avoit soufferts dans sa maladie, & les remercioit des soins tendres & empressés qu'elle avoit reçus de leur amour: Mes chers enfans, ajouta-t-elle, vous pouvez l'un & l'autre me demander ce qui vous fera le plus de plaisir. Je m'engage à vous l'accorder, si vos desirs ne sont pas au-dessus de ma richesse. Que desires-tu, Maximin? demanda-t-elle d'abord à son fils. Une montre & une épée, maman, répondit-il.—Tu les auras demain à ton lever. Et toi, Philippine? Moi, maman? moi? répondit-elle toute tremblante; je n'ai rien à desirer si vous m'aimez.—Ce n'est pas me répondre. Je veux aussi vous récompenser, Mademoiselle. Que desirez-vous? Parlez. Quoique Philippine fût accoutumée à ce ton sévere, elle en fut encore plus abbatue dans cette circonstance, qu'elle ne l'avoit jamais été. Elle se jetta aux pieds de sa mère, la regarda avec des yeux tout mouillés de larmes; & cachant tout-à-coup son visage dans ses mains, elle balbutia ces mots: Donnez moi seulement deux baisers, de ceux que vous donnez à mon frère.

Madame de Cerni attendrie jusqu'au fond de son cœur, y sentit naître pour sa fille des sentimens qu'elle avoit jusqu'alors étouffés. Elle la prit dans ses bras, la serra avec transport contre son sein, & l'accabla de baisers. Philippine, qui recevoit, pour la premiere fois, les caresses de sa mère, se livra à toutes les effusions de sa joie & de son amour. Elle baisoit ses yeux, ses joues, ses cheveux, ses mains, ses habits. Maximin, qui ne pouvoit s'empêcher d'aimer sa sœur, confondit ses embrassemens avec les siens. Ils goûterent tous ensemble un bonheur qui ne fut pas borné à la durée

de

de ce moment. Madame de Cerni rendit, avec excès, à Philippine tout ce qu'elle lui avoit dérobé de son affection. Philippine y répondit par une nouvelle tendresse. Maximin n'en fut point jaloux ; il sut même se faire une jouissance de la félicité de sa sœur. Il reçut bientôt le prix d'un sentiment si généreux. La bonté de son naturel avoit été un peu altérée par la foiblesse & l'aveuglement de sa mère. Il lui échappa dans sa jeunesse, bien des étourderies qui lui auroient aliéné son cœur. Mais Philippine trouvoit le moyen de l'excuser auprès d'elle. Les sages conseils qu'elle lui donnoit, acheverent de le ramener ; & ils éprouverent tous les trois, qu'il n'y a point de bonheur dans une famille, sans la plus intime union entre les frères & les sœurs, la plus vive & la plus égale tendresse entre les pères & les enfans.

L'AGNEAU.

LA petite Fanchonnette, fille d'un pauvre paysan, étoit assise un matin au bord d'une grande route, tenant sur ses genoux une écuelle de lait, dans lequel elle trempoit, pour son déjeûner, des mouillettes coupées dans un gros morceau de pain noir.

Dans le même tems, il passoit sur le chemin un voiturier qui portoit dans sa charrette une vingtaine d'agneaux vivans, qu'il alloit vendre au marché. Ces pauvres animaux, entassés les uns sur les autres, les pieds garrottés & la tête pendante, remplissoient l'air de bêlemens plaintifs, qui perçoient le cœur de Fanchonnette, mais auxquels le voiturier ne prêtoit qu'une oreille impitoyable. Lorsqu'il fut arrivé devant la petite paysanne, il jetta à ses pieds un Agneau qu'il portoit en travers sur son épaule. Tiens, mon enfant, dit-il, voilà une maudite bête qui vient de mourir, & de m'appauvrir d'un écu. Prends-la, si tu veux, pour en faire une fricassée.

Fanchonnette interrompit son déjeûner, posa son écuelle & son pain à terre, ramassa l'Agneau, & se mit à le regarder d'un air de pitié. Mais, dit-elle aussi-tôt, pourquoi te plaindrois-je? Aujourd'hui, ou demain, on t'auroit passé un grand couteau dans le cou ; au lieu que tu n'as plus à craindre de souffrir. Tandis qu'elle parloit ainsi, l'Agneau, ré-

chauffé par la chaleur de ſes bras, ouvrit un peu les yeux, fit un léger mouvement, & pouſſa un *Béé* languiſſant, comme s'il crioit après ſa mère.

Il ſeroit difficile d'exprimer la joie que reſſentit la petite fille. Elle enveloppe l'Agneau dans ſa tablier, releve encore par-deſſus ſon cotillon de futaine, baiſſe ſon ſein ſur ſes genoux pour le réchauffer d'avantage, & lui ſouffle, de toute ſon haleine, dans les narines & ſur le muſeau. Elle ſentit la pauvre bête s'agiter peu-à-peu ; & ſon propre cœur treſſailloit à chacun de ſes mouvemens. Encouragé par ce premier ſuccès, elle broie quelques miettes entre ſes mains, les jette dans l'écuelle, puis le ramaſſant du bout des doigts, parvient, avec aſſez de peine, & les lui faire gliſſer entre les dents, qu'il tenoit étroitement ſerrées. L'Agneau, qui ne mouroit que de beſoin, ſe ſentit un peu fortifié par cette nourriture. Il commença à étendre ſes jambes, à ſecouer ſa tête, à frétiller de ſa queue, & à redreſſer ſes oreilles. Bientôt il eut la force de ſe tenir ſur ſes pieds. Puis il alla de lui-même boire dans l'écuelle le déjeûner de Fanchonnette, qui le voyoit faire en ſouriant. Enfin, un quart-d'heure ne s'étoit pas encore écoulé, qu'il avoit déjà fait mille cabrioles. Fanchonnette, tranſportée de joie, le prit entre ſes bras, courut à ſa cabane, & le préſenta à ſa mère. Bebé, c'eſt ainſi qu'elle l'appelloit, devint, dès ce moment, l'objet de tous ſes ſoins. Elle partageoit avec lui le peu de pain qu'on lui donnoit pour ſes repas ; elle ne l'auroit pas troqué, lui tout ſeul, contre le plus grand troupeau du village. Bebé fut ſi reconnoiſſant de ſon amitié, qu'il ne la quittoit jamais d'un ſeul pas. Il venoit manger dans ſa main ; il bondiſſoit autour d'elle ; & lorſqu'elle étoit quelquefois obligée de ſortir ſans lui, il pouſſoit les bêlemens les plus plaintifs. Dieu, qui vouloit payer Fanchonnette de ſa bonté, ne s'en tint pas à cette récompenſe. Bebé produiſit des petits Agneaux, qui en produiſirent d'autres à leur tour ; enſorte que peu d'années après, Fanchonnette eut un joli troupeau, qui nourrit, de ſon lait, toute la famille, & lui fournit, de ſa laine, les meilleurs vêtemens.

LE CEP DE VIGNE.

M. De Surgy étoit allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien, son fils, dans l'un des premiers jours du printems. Déjà fleurissoient la violette & la primevère; & plusieurs arbres s'étoient déjà parés d'une verdure naissante, & de fleurs blanches & incarnat. Ils allerent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevoit un Cep de vigne rude & tortu, qui étendoit tristement & sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa! s'écria Julien, voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes! Pourquoi ne pas l'arracher & en chauffer le four de Mathurin? Et aussitôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre, mais ses racines l'y tenoient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied; quand il en sera tems, je te dirai mes raisons.

Julien. Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers & des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut qu'on le garde? Il gâte & il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aille dire à Mathurin de venir l'arracher?

M. de Surgy. Non, te dis-je, mon fils, je veux qu'il reste sur pied, au moins quelque tems encore.

Julien persistoit à le condamner: son père tacha de détourner son attention sur d'autres objets; & le malheureux Cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. de Surgy l'appelloient dans une ville éloignée: il partit le lendemain, & ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne: il y mena encore son fils. Le soleil étoit fort chaud; ils allerent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisoit tant de peine à voir ce printems, & d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur fruit: mais lui, voyez

comme il en est couvert ; voyez ces grands feuilles vertes sous lesquelles se cache le raisin : je voudrois bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paroît beau. M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter ; c'étoit du muscat. Ses transports recommencerent ; & combien ils furent plus vifs, lorsque son père lui apprit que c'étoit de ces graines qu'on exprimoit la liqueur délicieuse dont il goûtoit quelquefois au dessert !

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. de Surgy ; je te surprendrois bien davantage, si je te disois que c'est-là cet arbre rude & tortu qui te faisoit les cornes au printems. Je vais, si tu veux, appeller Mathurin, & lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

Julien. Oh ! gardez-vous-en bien, mon papa ; qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci ; j'aime tant le muscat !

M. de Surgy. Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé, arrive souvent dans la vie. On voyoit un enfant mal vêtu & d'un extérieur peu agréable ; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui, on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi, mon fils, de ces jugemens précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une ame élevée qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumieres. C'est une tige grossiere, mais qui porte le plus beaux fruits.

CAROLINE.

LA petite Caroline, dont nous avons déjà parlé, jouoit un jour auprès de sa mère, occupée, en ce moment, à écrire quelques lettres. Le Coëffeur étant arrivé, Madame P....... lui dit de passer dans le cabinet de toilette voisin avec Caroline, & de donner un coup de ciseau à ses cheveux. Au lieu d'un coup de ciseau, le Coëffeur en donna tant & tant, que la tête de la petite fille fut entiérement dépouillée. Sa mère entra dans le moment où l'on venoit d'achever cette malheureuse opération. Ah ! ma pauvre Caroline, dit-elle, en jettant un cri, tes beaux cheveux perdus ! Maman, lui répondit

répondit naïvement Caroline, ne t'afflige pas. Ils ne sont pas perdus. On les a mis là dans le tiroir.

Les vacances dernieres, pendant son séjour à la campagne, on servit à dîner un poulet. Madame P.... seul avec ses enfans, après en avoir donné à sa fille aînée, en présenta un morceau à Caroline. Non, maman, répondit-elle avec un soupir, je n'en mangerai pas.—Et pourquoi donc, ma fille? Maman, c'est que nous nous voyons tous les jours, & que nous vivions familiérement ensemble.—Mais, ta sœur en mange.—Oh! ma sœur peut bien en manger: elle ne le connoissoit pas autant que moi.

Que ne doit-on pas espérer d'une enfant née avec un esprit si ingénu, & un cœur si tendre! Qu'elle ressemble de plus en plus à sa mère, & tous mes vœux pour elle seront remplis.

LE FERMIER.

MONSIEUR Dublanc s'étoit un jour renfermé dans son cabinet pour expédier quelques affaires. Un domestique vint lui annoncer que Mathurin, son Fermier, étoit à la porte de la rue, & demandoit à lui parler. Monsieur Dublanc ordonna qu'on le fît monter dans son antichambre, & qu'on le priât d'attendre un moment, jusqu'à ce que ses lettres fussent achevées.

Roger, Alexandre & Sophie, (ainsi se nommoient les enfans de M. Dublanc) étoient dans l'antichambre de leur père, lorsqu'on y introduisit Mathurin. Il leur fit, en entrant, une inclination respectueuse; mais il étoit aisé de voir qu'il ne l'avoit pas apprise d'un maître à danser. Son compliment ne fut pas d'une tournure plus élégante. Les deux petits garçons se regarderent l'un l'autre, & sourirent d'un air moqueur. Ils mesuroient l'honnête Fermier des pieds à la tête d'un coup d'œil méprisant, se chuchotoient à l'oreille, & faisoient des éclats de rire si outrés, que le pauvre homme rougit, & ne savoit plus quelle contenance il devoit prendre. Roger poussa même la malhonnêteté au point de tourner autour de lui, & de dire à son frère, en se bouchant les narines: Alexandre, ne sens-tu pas ici une odeur de fumier? Il alla chercher un réchaud plein de charbons ardens, sur lesquels

lesquels il fit brûler du papier, & qu'il promena dans la chambre, pour dissiper, disoit-il, la mauvaise odeur. Il appella ensuite un domestique, & lui dit de balayer les ordures que Mathurin avoit répandues sur le parquet avec ses souliers ferrés. Alexandre se tenoit les côtés de rire des impertinences de son frère.

Il n'en étoit pas ainsi de Sophie leur sœur. Au lieu d'imiter la grossiéreté de ses frères, elle leur en fit des reproches, chercha à les excuser auprès du Fermier; & s'approchant de lui d'un air plein de bonté, elle lui offrit du vin pour se rafraîchir, le fit asseoir, & prit elle-même son chapeau & son bâton, qu'elle alla porter sur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc sortit de son cabinet: il s'avança, d'un air amical, vers Mathurin, lui tendit la main, lui demanda des nouvelles de sa femme & de ses enfans, & quelles affaires l'amenoient à la ville. Monsieur, je vous apporte mon quartier, lui répondit Mathurin; & il tira en même tems de sa poche un saç de cuir plein d'argent. Ne soyez pas fâché, continua-t-il, de ce que j'ai tardé quelques jours à venir. Les chemins étoient si rompus, qu'il ne m'a pas été possible de voiturer plutôt mon grain au marché.

Je ne suis point fâché contre vous, répliqua M. Dublanc: je sais que vous êtes un honnête homme, & qu'on n'a pas besoin de vous faire souvenir de vos engagemens. En même tems il fit avancer une table pour que le Fermier comptât ses especes.

Roger ouvrit de grands yeux à la vue des écus de Mathurin; & il parut le regarder avec plus de considération.

Lorsque M. Dublanc eut vérifié les comptes du Fermier, & loué leur justesse, celui-ci tira de son panier une boîte de fruits séchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il. Ne voudriez-vous pas, Monsieur, leur faire prendre quelqu'un de ces jours l'air de la campage? Je tâcherois de les régaler de mon mieux, & de leur donner de l'amusement. J'ai de bons chevaux: je viendrois les prendre moi-même, & je les ramenerois dans ma cariole. M. Dublanc lui promit de l'aller voir, & voulut l'engager à dîner avec lui. Mathurin le remercia de sa gracieuse invitation, & s'excusa de ne pouvoir y répondre, sur ce qu'il avoit quelques emplettes à faire dans la ville, & beaucoup d'empressement à regagner sa ferme.

M. Dublanc lui fit remplir son panier de gâteaux pour

ses

ſes enfans, le remercia du cadeau qu'il avoit fait aux ſiens ; & après lui avoir ſouhaité des forces pour ſes rudes travaux, & de la ſanté pour ſa famille, il le reconduiſit juſques ſur l'eſcalier, & le laiſſa partir.

A peine fut-il deſcendu, que Sophie, en préſence de ſes frères, inſtruiſit ſon père de la réception groſſiere qu'ils avoient faite à l'honnête Mathurin.

M. Dublanc marqua ſon mécontentement a Roger & à Alexandre, & loua en même tems Sophie de ſa conduite. Je vois, dit-il, en la baiſant au front, que ma Sophie ſait comment on doit ſe comporter envers d'honnétes gens. Comme c'étoit l'heure du déjeûner, il ſe fit apporter les fruits ſecs du Fermier, & en mangea une partie avec ſa fille. Ils les trouverent l'un & l'autre excellens. Roger & Alexandre aſſiſterent au déjeûner ; mais ils ne furent point invités à goûter des fruits. Ils les dévoroient des yeux. M. Dublanc ne fit pas ſemblant de s'en appercevoir. Il reprit l'éloge de Sophie, & l'exhorta à ne jamais mépriſer perſonne pour la ſimplicité de ſes habits. Car, diſoit-il, ſi nous n'en agiſſons poliment qu'avec ceux qui ſont d'une parure brillante, nous avons l'air d'adreſſer nos civilités à l'habit même, plutôt qu'à la perſonne qui le porte. Les gens le plus groſſiérement vêtus, ſont quelquefois les plus honnêtes ; nous en avons un exemple dans Mathurin. Non-ſeulement il trouve dans ſon travail le moyen de ſe nourrir lui, ſa femme & ſes enfans, mais encore, depuis quatre ans qu'il eſt mon Fermier, il paie ſi exactement ſes termes, que je n'ai jamais eu le moindre reproche à lui faire à ce ſujet. Oui, ma chere Sophie, ſi cet homme-là n'étoit pas ſi honnête, je ne pourrois fournir à la dépenſe de ton entretien & de celui de tes frères. C'eſt lui qui vous habille, & qui vous procure une bonne éducation ; car c'eſt pour vos vêtemens & pour les leçons de vos maîtres, que je réſerve la ſomme qu'il me paie à chaque quartier.

Lorſque le déjeûner fut fini, il ordonna qu'on en ſerrât les reſtes dans le buffet. Roger & Alexandre les ſuivirent d'un œil affamé ; & ils comprirent bien que ce n'étoit pas pour eux qu'on les gardoit.

Leur père acheva de les confirmer dans cette idée. Ne vous attendez pas, leur dit-il, à goûter aujourd'hui, ni un autre jour, de ces fruits. Lorſque le Fermier qui vous les apportoit, aura lieu d'être content de vous, il n'oubliera pas de vous en envoyer.

Roger.

leſquels il fit brûler du papier, & qu'il promena dans la chambre, pour diſſiper, diſoit-il, la mauvaiſe odeur. Il appella enſuite un domeſtique, & lui dit de balayer les ordures que Mathurin avoit répandues ſur le parquet avec ſes ſouliers ferrés. Alexandre ſe tenoit les côtés de rire des impertinences de ſon frère.

Il n'en étoit pas ainſi de Sophie leur ſœur. Au lieu d'imiter la groſſiéreté de ſes frères, elle leur en fit des reproches, chercha à les excuſer auprès du Fermier; & s'approchant de lui d'un air plein de bonté, elle lui offrit du vin pour ſe rafraîchir, le fit aſſeoir, & prit elle-même ſon chapeau & ſon bâton, qu'elle alla porter ſur une table.

Sur ces entrefaites, M. Dublanc ſortit de ſon cabinet: il s'avança, d'un air amical, vers Mathurin, lui tendit la main, lui demanda des nouvelles de ſa femme & de ſes enfans, & quelles affaires l'amenoient à la ville. Monſieur, je vous apporte mon quartier, lui répondit Mathurin; & il tira en même tems de ſa poche un ſaç de cuir plein d'argent. Ne ſoyez pas fâché, continua-t-il, de ce que j'ai tardé quelques jours à venir. Les chemins étoient ſi rompus, qu'il ne m'a pas été poſſible de voiturer plutôt mon grain au marché.

Je ne ſuis point fâché contre vous, répliqua M. Dublanc: je ſais que vous êtes un honnête homme, & qu'on n'a pas beſoin de vous faire ſouvenir de vos engagemens. En même tems il fit avancer une table pour que le Fermier comptât ſes eſpeces.

Roger ouvrit de grands yeux à la vue des écus de Mathurin; & il parut le regarder avec plus de conſidération.

Lorſque M. Dublanc eut vérifié les comptes du Fermier, & loué leur juſteſſe, celui-ci tira de ſon panier une boîte de fruits ſéchés au four. Voici ce que j'ai apporté pour vos enfans, dit-il. Ne voudriez-vous pas, Monſieur, leur faire prendre quelqu'un de ces jours l'air de la campage? Je tâcherois de les régaler de mon mieux, & de leur donner de l'amuſement. J'ai de bons chevaux: je viendrois les [illegible]dre moi-même, & je les ramenerois dans ma cariol[illegible] Dublanc lui promit de l'aller voir, & voulut [illegible] dîner avec lui. Mathurin le remercia de ſa [illegible]tation, & s'excuſa de ne [illegible]oir y rép[illegible] avoit quelques emplett[illegible] d'empreſſement à re[illegible]

M. Dublanc lui [illegible]

'ils n'a-
pendant
t. Elle
mieux
ce qui

exquis,
art à les

blanc à
M. Du-
ines pos-
enfans.
les prai-
ix. Elle
it propre
nbes qui
t pas en-
des mères
autres qui
ui venoient
Claudine
près. Elle
er le travail

veaux pour les
oient même les
, le plus jeune
ir que le dîner

n couverts d'étain
encore si pleins du
te de se livrer à leur
un goût exquis. Il
pour les bien traiter
ux violons suspendus
umens, demanda-t-il ?
rmier ; & sans en dire
décrocher
hampêtres
prima sa sa

e les instrume

Roger. Mais, mon papa, est-ce ma faute s'il sentoit si mauvais ?

M. Dublanc. Que sentoit-il donc ?

Roger. Un odeur insupportable de fumier.

M. Dublanc. D'où peut-il avoir contracté cette odeur ?

Roger. C'est qu'il est tous les jours à en voiturer dans les champs.

M. Dublanc. Que devroit-il faire pour s'en garantir ?

Roger. Il faudroit....Il faudroit....

M. Dublanc. Il faudroit peut-être qu'il ne fumât point ses terres ?

Roger. Il n'y a que ce moyen.

M. Dublanc. Mais s'il n'engraissoit pas ses champs, comment pourroit-il y recueillir une abondante moisson ? Et s'il n'en faisoit que de mauvaises, comment viendroit-il à bout de me payer le prix de sa ferme ?

Roger vouloit repliquer ; mais son père lui lança un regarde où Alexandre & lui lurent aisément son indignation.

Le dimanche suivant, de grand matin, le bon Mathurin étoit à la porte de M. Dublanc. Il lui fit demander s'il ne feroit pas bien-aise de venir faire un tour à sa ferme. M. Dublanc, sensible à cette attention, ne voulut pas le mortifier par un refus. Roger & Alexandre prierent instamment leur père de les mettre de la partie ; & ils promirent de se conduire plus honnêtement. M. Dublanc se rendit à leurs instances. Ils monterent d'un air joyeux dans la cariole : & comme le Fermier avoit d'excellens chevaux, & qu'il savoit bien les conduire, ils furent arrivés chez lui, avant de s'en douter.

Qui pourroit peindre leur joie lorsque la voiture s'arrêta ! Claudine, femme de Mathurin, se présenta, d'un air riant, à la portiere, l'ouvrit en saluant ses hôtes, pris les enfans dans ses bras pour les poser à terre, les embrassa, & les conduisit dans la cour. Tous ses propres enfans y étoient en habit des grandes fêtes. Soyez les bienvenus, dirent-ils aux jeunes Messieurs, en les saluant avec respect. M. Dublanc auroit bien voulu causer un moment avec eux, & les caresser ; mais la Fermiere le pressa d'entrer, de peur de laisser refroidir le café.

Il étoit déjà servi sur une table couverte d'un linge éblouissant de blancheur. La caffetiere n'étoit ni d'argent, ni de porcelaine ; elle étoit, ainsi que les tasses, d'une fayance grossiere, mais fort propre. Roger & Alexandre se regarderent

derent en dessous; & ils auroient éclaté de rire, s'ils n'avoient craint de fâcher leur père. Claudine avoit cependant remarqué à leur mine sournoise ce qu'ils pensoient. Elle s'excusa, & leur dit qu'ils auroient sans doute été mieux servis chez eux; mais qu'il falloit se contenter de ce qui étoit offert de bon cœur chez de pauvres gens.

Avec le café on servit des galettes d'un goût si exquis, qu'on vit bien que la Fermiere avoit mis tout son art à les pêtrir, & à les cuire.

Après le déjeûner, Mathurin engagea M. Dublanc à donner un coup d'œil à son verger & à ses terres. M. Dublanc y consentit. Claudine se donna toutes les peines possibles pour rendre cette promenade agréable aux enfans. Elle leur montra tous ses troupeaux qui couvroient les prairies, & leur donna à caresser les plus jolis agneaux. Elle les conduisit ensuite à son colombier. Tout y étoit propre & vivant. Il y avoit sur le sol deux jeunes colombes qui venoient de quitter leur nid; mais qui n'osoient pas encore se confier à leurs ailes naissantes. On voyoit des mères qui couvoient leurs œufs dans des paniers, d'autres qui s'occupoient à donner la nourriture aux petits qui venoient d'éclorre. Ils allerent du colombier aux ruches. Claudine eut soin qu'ils n'en approchassent pas de trop près. Elle les mit cependant à portée de pouvoir remarquer le travail des abeilles.

Comme la plupart de ces objets étoient nouveaux pour les enfans, ils en parurent très-satisfaits. Ils alloient même les passer une seconde fois en revue, si Thomas, le plus jeune des fils de Mathurin, ne fût venu les avertir que le dîner les attendoit.

Ils furent servis en vaisselle de terre, & en couverts d'étain & d'acier. Roger & Alexandre étoient encore si pleins du plaisir de leur matinée, qu'ils eurent honte de se livrer à leur humeur railleuse. Ils trouverent tout d'un goût exquis. Il est vrai que Claudine s'étoit surpassée pour les bien traiter.

Au dessert, M. Dublanc apperçut deux violons suspendus à la muraille. Qui joue ici de ces instrumens, demanda-t-il? Mon fils aîné & moi, répondit le Fermier; & sans en dire davantage, il fit signe à Lubin de décrocher les violons. Ils jouerent tour-à-tour des airs champêtres si tendres & si gais, que M. Dublanc leur en exprima sa satisfaction de la manière la plus flatteuse.

Comme ils alloient remettre les instrumens à leur place:

Or ça, Roger, & toi Alexandre, leur dit M. Dublanc, c'est à présent votre tour. Jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En disant ces mots, il leur mit les violons entre les mains : mais ils ne savoient pas même comment tenir leur archet ; & il s'éleva une risée générale à leur confusion.

M. Dublanc pria le Fermier de mettre les chevaux pour les ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives instances pour l'engager à passer la nuit chez lui : mais enfin il fut obligé de se rendre aux représentations de M. Dublanc.

Eh bien, Roger, dit M. Dublanc à son fils en s'en retournant, comment te trouves-tu de ton petit voyage ?

Roger. Fort bien, mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaisir.

M. Dublanc. Je suis enchanté de te voir satisfait. Mais si Mathurin ne s'étoit pas empressé de te faire les honneurs de sa maison, s'il ne t'avoit pas présenté le moindre rafraîchissement, aurois-tu été aussi content que tu le parois ?

Roger. Non certes.

M. Dublanc. Qu'aurois-tu pensé de lui ?

Roger. Que c'étoit un paysan grossier.

M. Dublanc. Roger ! Roger ! Cet honnête homme est venu chez nous ; & loin de lui offrir aucun rafraîchissement, tu t'es moqué de lui. Qui sait donc le mieux vivre de toi ou du Fermier ?

Roger (*en rougissant.*) Mais c'est son devoir de nous bien accueillir. Il tire du profit de nos terres.

M. Dublanc. Qu'appelles-tu du profit ?

Roger. C'est qu'il trouve son compte à recueillir les moissons de nos champs, & le foin de nos prairies.

M. Dublanc. Tu as raison. Un laboureur a besoin de tout cela. Mais que fait-il du grain ?

Roger. Il s'en nourrit lui, sa femme & ses enfans.

M. Dublanc. Et du foin ?

Roger. Il le donne à manger à ses chevaux.

[illegible] Et que fait-il de ses chevaux ?

[illegible] emploie à labourer les terres.

[illegible] nsi, tu vois qu'une partie de ce qu'il tire [illegible] me. Mais crois-tu qu'il consomme tout [illegible] ille & ses chevaux ?

[illegible] en prennent aussi leur part.

Alexandre.

Alexandre. Et ſes moutons auſſi, ſes pigeons & ſes poules.

M. Dublanc. Cela eſt vrai. Mais ſes récoltes entieres ſe conſomment-elles dans ſa maiſon ?

Roger. Non. Je me ſouviens de lui avoir entendu dire qu'il en portoit une partie au marché pour en avoir de l'argent.

M. Dublanc. Et cet argent, qu'en fait-il ?

Roger. J'ai vu la ſemaine dernière qu'il vous en apportoit ſon ſac de cuir tout plein.

M. Dublanc. Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du Fermier ou de moi ? Il eſt vrai qu'il nourrit ſes chevaux du foin de mes prairies ; mais auſſi ſes chevaux ſervent à labourer les champs, qui, ſans ces labours, ſeroient épuiſés par les mauvaiſes herbes. Il nourrit auſſi de mon foin ſes moutons & ſes vaches ; mais le fumier qu'il en retire, eſt porté dans les guérets, & ſert à les rendre fertiles. Sa femme & ſes enfans ſe nourriſſent du grain de mes moiſſons ; mais auſſi ils paſſent tout l'été à ſarcler les bleds, enſuite à les ſcier, & puis à les battre ; & ces travaux tournent encore à mon profit. Le ſuperflu de ſes récoltes, il le porte au marché pour le vendre ; mais c'eſt pour me donner l'argent qu'il reçoit. Suppoſé qu'il en reſte quelque partie pour lui, n'eſt-il pas juſte qu'il trouve une récompenſe de ſes travaux ? Encore un coup, dis moi qui de nous deux tire le plus grand profit de mes terres ?

Roger. Je vois bien à préſent que c'eſt vous.

M. Dublanc. Et ſans ce Fermier, aurois-je ce profit ?

Roger. Oh ! il y a tant de Fermiers dans le monde !

M. Dublanc. Tu as raiſon ; mais il n'y en a point de plus honnête que celui-ci. J'avois autrefois affermé cette métairie à un autre. Il épuiſoit les terres, abattoit les arbres, & laiſſoit dépérir les bâtimens. Lorſque le terme des quartiers arrivoit, il n'avoit jamais d'argent à me donner ; & quand je voulus m'en plaindre, il me fit voir que dans tous ce qu'il poſſédoit, il n'avoit pas aſſez de quoi s'acquitter envers moi.

Roger. Ah ! le coquin !

M. Dublanc. Si celui-ci l'étoit de même, aurois-je un grand profit de mes biens ?

Roger. Vraîment non.

M. Dublanc. A qui ai-je donc obligation de ce q[illegible] retire ?

Or ça, Roger, & toi Alexandre, leur dit M. Dublanc, c'eſt à préſent votre tour. Jouez-nous quelques-uns de vos plus jolis airs. En diſant ces mots, il leur mit les violons entre les mains: mais ils ne ſavoient pas même comment tenir leur archet; & il s'éleva une riſée générale à leur confuſion.

M. Dublanc pria le Fermier de mettre les chevaux pour les ramener à la ville. Mathurin lui fit les plus vives inſtances pour l'engager à paſſer la nuit chez lui: mais enfin il fut obligé de ſe rendre aux repréſentations de M. Dublanc.

Eh bien, Roger, dit M. Dublanc à ſon fils en s'en retournant, comment te trouves-tu de ton petit voyage?

Roger. Fort bien, mon papa. Ces bonnes gens ont fait de leur mieux pour nous procurer bien du plaiſir.

M. Dublanc. Je ſuis enchanté de te voir ſatisfait. Mais ſi Mathurin ne s'étoit pas empreſſé de te faire les honneurs de ſa maiſon, s'il ne t'avoit pas préſenté le moindre rafraîchiſſement, aurois-tu été auſſi content que tu le parois?

Roger. Non certes.

M. Dublanc. Qu'aurois-tu penſé de lui?

Roger. Que c'eût été un payſan groſſier.

M. Dublanc. Roger! Roger! Cet honnête homme eſt venu chez nous; & loin de lui offrir aucun rafraîchiſſement, tu t'es moqué de lui. Qui ſait donc le mieux vivre de toi ou du Fermier?

Roger (en rougiſſant.) Mais c'eſt ſon devoir de nous bien accueillir. Il tire du profit de nos terres.

M. Dublanc. Qu'appelles-tu du profit?

Roger. C'eſt qu'il trouve ſon compte à recueillir les moiſſons de nos champs, & le foin de nos prairies.

M. Dublanc. Tu as raiſon. Un laboureur a beſoin de tout cela. Mais que fait-il du grain?

Roger. Il s'en nourrit lui, ſa femme & ſes enfans.

M. Dublanc. Et du foin?

Roger. Il le donne à manger à ſes chevaux.

M. Dublanc. Et que fait-il de ſes chevaux?

Roger. Il les emploie à labourer les terres.

M. Dublanc. Ainſi, tu vois qu'une partie de ce qu'il tire de la terre, y retourne. Mais crois-tu qu'il conſomme tout le reſte avec ſa famille & ſes chevaux?

Roger. Les vaches en prennent auſſi leur part.

Alexandre.

Alexandre. Et ſes moutons auſſi, ſes pigeons & ſes poules.

M. Dublanc. Cela eſt vrai. Mais ſes récoltes entieres ſe conſomment-elles dans ſa maiſon ?

Roger. Non. Je me ſouviens de lui avoir entendu dire qu'il en portoit une partie au marché pour en avoir de l'argent.

M. Dublanc. Et cet argent, qu'en fait-il ?

Roger. J'ai vu la ſemaine dernière qu'il vous en apportoit ſon ſac de cuir tout plein.

M. Dublanc. Tu vois maintenant qui tire le plus grand profit de mes terres, du Fermier ou de moi ? Il eſt vrai qu'il nourrit ſes chevaux du foin de mes prairies ; mais auſſi ſes chevaux ſervent à labourer les champs, qui, ſans ces labours, ſeroient épuiſés par les mauvaiſes herbes. Il nourrit auſſi de mon foin ſes moutons & ſes vaches ; mais le fumier qu'il en retire, eſt porté dans les guérets, & ſert à les rendre fertiles. Sa femme & ſes enfans ſe nourriſſent du grain de mes moiſſons ; mais auſſi ils paſſent tout l'été à ſarcler les bleds, enſuite à les ſcier, & puis à les battre ; & ces travaux tournent encore à mon profit. Le ſuperflu de ſes récoltes, il le porte au marché pour le vendre ; mais c'eſt pour me donner l'argent qu'il reçoit. Suppoſé qu'il en reſte quelque partie pour lui, n'eſt-il pas juſte qu'il trouve une récompenſe de ſes travaux ? Encore un coup, dis moi qui de nous deux tire le plus grand profit de mes terres ?

Roger. Je vois bien à préſent que c'eſt vous.

M. Dublanc. Et ſans ce Fermier, aurois-je ce profit ?

Roger. Oh ! il y a tant de Fermiers dans le monde !

M. Dublanc. Tu as raiſon ; mais il n'y en a point de plus honnête que celui-ci. J'avois autrefois affermé cette métairie à un autre. Il épuiſoit les terres, abattoit les arbres, & laiſſoit dépérir les bâtimens. Lorſque le terme des quartiers arrivoit, il n'avoit jamais d'argent à me donner ; & quand je voulus m'en plaindre, il me fit voir que dans tous ce qu'il poſſédoit, il n'avoit pas aſſez de quoi s'acquitter envers moi.

Roger. Ah ! le coquin !

M. Dublanc. Si celui-ci l'étoit de même, aurois-je un grand profit de mes biens ?

Roger. Vraîment non.

M. Dublanc. A qui ai-je donc obligation de ce que j'en retire ?

Roger.

Roger. Je vois que vous le devez à cet honnête Fermier.

M. Dublanc. N'eſt-il donc pas de notre devoir de bien accueillir un homme qui nous rend de ſi grands ſervices ?

Roger. Ah! mon papa, vous me faites bien ſentir le tort que j'ai eu.

Pendant quelques minutes, il régna entre eux un profond ſilence. M. Dublanc reprit ainſi l'entretien.

Roger, pourquoi n'as-tu pas joué du violon ?

Roger. Vous ſavez, mon papa, que je n'ai jamais appris.

M. Dublanc. Le fils de Mathurin ſait donc quelque choſe que tu ne ſais pas ?

Roger. Cela eſt vrai; mais auſſi, entend-il, comme moi, le Latin ?

M. Dublanc. Et toi, ſais-tu labourer ? ſais-tu conduire un attelage ? ſais-tu comment on ſeme le froment, l'orge, l'avoine, & tous les autres grains ? comment on les cultive ? Saurois-tu ſeulement tailler un pied de vigne, & gouverner un arbre, pour avoir de beaux fruits ?

Roger. Je n'ai pas beſoin de ſavoir tout cela, je ne ſuis pas Fermier.

M. Dublanc. Mais ſi tous les habitans de la terre ne ſavoient autre choſe que du Latin, comment iroit le monde ?

Roger. Fort mal. Où trouverions-nous du pain & des légumes ?

M. Dublanc. Et le monde pourroit-il ſe ſoutenir, quand bien même perſonne ne ſauroit du Latin ?

Roger. Je penſe qu'oui.

M. Dublanc. Souviens-toi donc toute ta vie de ce que tu viens de voir & d'entendre. Ce Fermier ſi groſſiérement vêtu, qui t'a fait un ſalut & un compliment ſi mal tournés, cet homme-là eſt plus poli que toi, ſait beaucoup plus de choſes, & des choſes bien plus utiles. Ainſi, tu vois combien il eſt injuſte de mépriſer quelqu'un pour la ſimplicité de ſes habits, ou le peu de graces de ſes manières.

LES PÈRES RÉCONCILIÉS PAR LEURS ENFANS.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE CLERMONT.
CONSTANTIN, *son fils.*
ADELAÏDE, *sa fille.*
THOMAS, *fils du Médecin du village.*
GENEVIEVE, *sa sœur.*

La Scene est dans un jardin, sous les fenêtres du château de M. de Clermont. On voit sur le côté un berceau de treillage, & dans l'enfoncement, un bosquet.

SCENE I.

M. de Clermont, Adelaïde, Constantin.

Adelaïde.

MAIS, mon papa....

M. de Clermont. Je vous le répete. Qu'aucun de vous deux ne s'avise, sous peine d'encourir ma disgrace, d'entretenir désormais la moindre liaison avec les enfans du Médecin.

Adelaïde. Qui vous a donc mis si fort en colere contre Monsieur Genest ?

M. de Clermont. Suis-je obligé de t'en rendre compte ?

Constantin. Non certainement. Il ne nous convient pas de vous interroger. (*A Adelaïde.*) Lorsque mon papa donne ses ordres, c'est à nous d'obéir sans replique.

M. de Clermont. C'est comme je l'entens. Monsieur Genest est un homme contrariant & opiniâtre. L'ingrat ! me refuser cela à moi qui suis son Seigneur, à moi de qui il tient son état & sa fortune !

Constantin. Cela est indigne, mon papa : & je ne sais pourquoi nous avons été liés si long-tems avec des enfans de cette

cette espece. S'il y avoit eu le plus petit Gentilhomme dans notre voisinage, je n'aurois jamais adressé une parole à Thomas.

Adelaïde, O mon papa! pouvez-vous entendre parler ainsi mon frère? Thomas & Genevieve sont de si braves enfans! nous serions bien heureux de les valoir.

M. de Clermont. Que m'importe qu'ils soient bons ou méchans? Encore une fois, je vous défens d'avoir un mot d'entretien avec eux, ou je vous tiens renfermés au château.

Constantin. Que Thomas s'avise de venir seulement roder autour du jardin! je vous le....

M. de Clermont. Que veux-tu dire? Je n'entends pas qu'on les maltraite, ou qu'on leur fasse la plus légere insulte.

Constantin (embarrassé.) Ce n'est pas ce que j'entends non plus. Je veux dire que je ne les laisserai pas approcher de cent pas. Oh, je ferai ma ronde.

Adelaïde. Vous aviez tant d'amitié pour Monsieur Genest! vous le regardiez comme un si honnête homme! comme un homme si raisonnable & si savant! Vous vous souvenez bien que c'est lui qui apprenoit le Latin à mon frère, & qui me donnoit, à moi, des leçons d'ortographe, avant que nous eussions un Précepteur?

M. de Clermont. Tou cela peut être; mais je te défends d'ajouter un mot. Je ne veux plus avoir rien de commun avec lui, comme vous n'aurez plus rien de commun avec ses enfans....Eh bien? je crois que tu pleures? Séchez ces pleurs, Mademoiselle. Avez-vous donc si peu de respect pour les volontés de votre père, qu'il vous en coûte des larmes pour lui obéir?

Adelaïde. Non, mon papa, Pardonnez-moi ces derniers sentimens d'amitié qui parlent encore pour eux dans mon cœur. Je ne serai pas moins obéissante que mon frère.

Constantin. Nous verrons qui sera le plus soumis.

Adelaïde. Vous n'exigez pas au moins que je les haïsse: Il ne dépendroit plus de moi de vous obéir.

M. de Clermont. Ni les haïr, ni les maltraiter: rompre seulement toute liaison avec eux, voilà ce que je vous ordonne.

Adelaïde. Je m'y soumettrai pour vous plaire. Mais j'ai une grace à vous demander.

M. de Clermont. Quelle est-elle?

Adelaïde. C'eſt de leur parler encore une fois pour les inſtruire de vos ordres.

Conſtantin. A quoi bon? tout eſt rompu.

M. de Clermont. Je trouve ta demande raiſonnable, & je te l'accorde. Tu peux leur dire en même-tems que leur père ait à me payer ſous trois jours, ou qu'il aura ſujet de s'en repentir.

Adelaïde. O, mon papa, que dites-vous? Eſt-ce que Monſieur Geneſt vous doit quelque choſe?

M. de Clermont. Penſes-tu que je lui demanderois ce qu'il ne me devroit pas? Mais cela ne te regarde point. Songe ſeulement à m'obéir. (*Il ſort.*)

SCENE II.

Adelaïde, Conſtantin.

Adelaïde. Comment, mon frère, eſt-ce-là ton amitié pour Thomas & pour Genevieve?

Conſtantin. Comment, ma ſœur, eſt-ce-là ta ſoumiſſion à notre papa?

Adelaïde. Parle-moi de la tienne. C'eſt de l'hypocriſie, & rien de plus. Tu ne le flattes que pour lui eſcroquer de l'argent. Tu n'aimes rien au monde que toi.

Conſtantin. Parce que je ne me fais pas un plaiſir de le contrarier ſans ceſſe? Voudrois-tu que j'allaſſe courir après ces enfans, lorſqu'il me l'a défendu?

Adelaïde. Tu ne méritois guere leur amitié, s'il ne t'en coûte pas davantage pour y renoncer. Mais lorſque tu n'as plus rien à attendre de quelqu'un tes ſentimens ſont bientôt évanouis.

Conſtantin. Comme ſi j'avois eu jamais quelque choſe à attendre d'enfans de cette eſpece!

Adelaïde. Qu'eſt-ce donc que cet étui de nacre que tu t'es fait donner, il n'y a pas encore huit jours, par Genevieve? & ces tablettes que tu ſçus tirer ſi adroitement avant-hier de Thomas? Tu as fait mille fois des baſſeſſes auprès d'eux pour un bouquet, ou pour une orange; & aujourd'hui....

Conſtantin. Aujourd'hui il faut que j'obéiſſe. Vraiment la belle ſociété à regretter que celle des enfans de Monſieur le Médecin!

Adelaïde. Oui, & je te verrai peut-être ce ſoir au milieu des plus ſales poliſſons du village!

Conſtantin. Je ne perdrai pas beaucoup au change.

Adelaïde. Et eux encore moins.

Conſtantin. A la bonne heure. Mais voici Monſieur Thomas. Conſeille-lui, en tendre amie, de ne pas m'approcher de trop près.

Adelaïde. Tu peux t'en aller, ſi ſa vue te déplaît.

Conſtantin. Sa vue me déplaît, & je reſte.

SCENE III.

Adelaïde, Conſtantin, Thomas (*qui porte une petite cabane de bois peinte en bleu.*)

Thomas (à Adelaïde.) Ah, que je ſuis aiſe de vous trouver!

Conſtantin. Mon cher Thomas, que portes-tu-là dans cette petite cabane?

Thomas. C'eſt un préſent que m'a fait le garde-chaſſe de M. de Boiſmiran.

Conſtantin. Et tu viens me le donner, mon cher ami?

Adelaïde (*à part.*) L'hypocrite!

Thomas. C'eſt pour Mamſelle Adelaïde.

Adelaïde. Pour moi? non, non, mon ami. Puiſque c'eſt un préſent qu'on t'a fait, je ne veux pas t'en priver.... Mais qu'eſt-ce donc, je te prie?

Conſtantin (d'un ton impérieux.) Allons, je veux voir ce que c'eſt.

(*Il veut arracher la cabane des mains de Thomas; mais Thomas la retient avec force.*)

Quelque vilain oiſeau ſans doute?

Thomas. Un vilain oiſeau? Oh pour cela non. Devinez, Mamſelle. Mais je ne veux pas vous laiſſer en peine. C'eſt un écureuil. O la drôle de petite bête! Il cherche toujours à ſe fourrer dans vos poches: puis il vient manger dans votre main, & il court après vous comme un petit barbet. *Il le tire de la cabane, & préſente ſa chaîne à Adelaïde.*) Ne le lâchez pas au moins. Il faut d'abord qu'il s'apprivoiſe avec vous; autrement il iroit faire un tour dans la forêt.

Conſtantin (avec un regard d'envie.) Le joli cadeau qu'un écureuil! cela ſent comme une fouine.

Adelaïde. O le charmant petit animal! comme il a un air d'eſprit!

Thomas.

Thomas. J'aurois voulu, Monsieur Constantin, en avoir un autre à vous offrir, & je vous apporterai le premier qu'on me donnera. Lorsqu'il sera un peu familiarisé avec vous, Mamselle, il fera des espiégleries à vous faire mourir de rire. C'est pis qu'un singe.

Adelaïde. C'est pour cela, mon cher Thomas, que je ne veux pas t'en priver. (*à l'écureuil.*) Allons, ma petite bête, rentre dans ta maison. Il faut que tu le remportes, mon ami.

Constantin. Oui, entens tu ! il faut le remporter.

Thomas. Comment ? il n'est plus à moi. Vous voudriez donc me faire de la peine, Mamselle Adelaïde ? Oh non sûrement, vous ne le voudriez pas.

(*Il court sous le berceau qui est à côté.*)

Là. Je vais le mettre ici sur le banc.

Constantin (*à Adelaïde*). Avise-toi de le prendre, pour voir. Mon papa te le fera payer cher.

Adelaïde. J'aurois presqu'envie de le prendre à cause de ta menace. Mon papa ne m'a pas défendu de recevoir des écureuils. Je suis fâchée pour le pauvre Thomas de n'avoir à lui donner en récompense qu'un triste adieu.

Constantin. Eh bien, laisse-moi faire, je vais le congédier lui & son écureuil.

Adelaïde. Non, non, ne te charge pas de ce soin. (*à Thomas qui revient*). Encore une fois, mon ami, je ne puis recevoir ton présent. La nouvelle que j'ai à t'annoncer est si fâcheuse, que je ne saurois....

Constantin. Oui, oui, Monsieur Thomas, qu'il vous arrive de vous présenter devant notre jardin, ou de regarder seulement les murs du château !

Thomas. Est-ce que vous auriez le cœur de me chasser, Monsieur ? je vous croyois plus d'amitié pour moi.

Constantin. Notre amitié est rompue, afin que vous le sachiez, & ne vous avisez pas.

Adelaïde. Je te prie d'excuser sa grossiéreté, mon ami. Tu ne sais peut-être pas que ton père a eu une querelle avec le nôtre ?

Thomas. Pardonnez-moi, je le sais ; & cela m'a donné assez de chagrin. Je ne croyois pas cependant que la chose allât jusqu'à rompre notre amitié. Et je l'aurois encore moins attendu de la part de Monsieur Constantin.

Constantin. Ma sœur, veux-tu bien me le renvoyer à l'instant ? ou je vais avertir mon papa.

Thomas. Si vous devez avoir de la peine par rapport à moi, Mamfelle Adelaïde.....

Adelaïde. Rassure-toi, mon ami, tu peux rester encore. Mon papa ne le trouvera pas mauvais.

Constantin. C'est ce que nous allons voir. Je vais lui commencer ta justification.

(Il sort, mais il revient un moment après, & se glisse dans le berceau sans être apperçu.)

SCENE IV.

Adelaïde, Thomas.

Thomas. Au nom de Dieu, Mamselle Adelaïde, dites-moi donc ce que j'ai fait à Monsieur votre frère.

Adelaïde. D'abord, c'est qu'il est un peu jaloux de l'écureuil que tu m'as donné. Et puis il croit faire sa cour à mon papa, en paroissant entrer dans sa querelle contre le tien : car mon papa est bien en colere ; & je ne sais pas pourquoi.

Thomas. Je ne le sais pas non plus. J'ai seulement entendu mon père qui disoit en se promenant seul à grands pas : Je ne peux croire cela de Monsieur de Clermont. Il est allé trouver ma mère ; & comme ma sœur étoit auprès d'elle en ce moment, elle saura de quoi il s'agit.

Adelaïde. En attendant, mon papa nous a défendu de vous voir & de vous parler.

Thomas. Quoi ! je ne vous verrois plus ! je ne pourrois plus vous parler ! Eh comment ferois-je pour me passer de vous ? Comment fera ma pauvre sœur qui vous aime tant ? Hélas mon Dieu, qu'avons-nous donc fait ?

Adelaïde. Console-toi, mon enfant, nous serons toujours aussi bons amis. Et s'il nous est défendu de nous voir, qui nous empêche de penser l'un à l'autre ? Moi, par exemple, en caressant ton écureuil, je songerai à toi. Je ne l'appellerai que de ton nom. Oh comme je vais l'aimer !

Thomas. Que vous me faites de plaisir de me dire cela ! Je ne sais plus si je dois avoir encore du chagrin : mais voici ma sœur ; elle est bien triste.

SCENE

SCENE V.

Adelaïde, Thomas, Genevieve.

Adelaïde (courant au-devant de Genevieve, & l'embrassant). Ma chere Genevieve !

Genevieve. Ma bonne Mamſelle Adelaïde !

(On voit dans l'éloignement M. de Clermont, que Conſtantin conduit ſecrétement derriere le berceau.)

Thomas (à Genevieve). Ah ! tu vas apprendre une bien fâcheuſe nouvelle.

Genevieve. Je n'en ai pas de meilleures à vous donner. Mon père & ma mère ſont dans un chagrin....

Thomas. Ne vous l'avois-je pas dit ? Eh que s'eſt-il paſſé ?

Genevieve. Monſieur votre père peut bien être mécontent du nôtre ; mais sûrement ſa demande eſt un peu injuſte....

Adelaïde. Injuſte ? cela ne peut pas être. Ah ſi elle l'étoit, je pourrois encore eſpérer de le faire revenir. Dis-moi toujours ce que c'eſt.

Genevieve. Vous ſavez bien ce joli boſquet qui eſt derriere votre jardin ?

Adelaïde. Oh oui. Où nous allions entendre chanter le roſſignol dans les ſoirées du printems. Le charmant petit bocage !

Genevieve. Vous ſavez auſſi que ce boſquet a été donné à mon père par le vieux Monſieur Drouillet, en récompenſe des ſervices qu'il lui avoit rendus pendant ſa vie ?

Adelaïde. Eh bien ?

Genevieve. Eh bien, Monſieur de Clermont veut l'avoir.

Adelaide. Mon papa ?

Thomas. Notre joli boſquet ?

Genevieve. Mon père lui a répondu qu'il auroit beaucoup de plaiſir de le ſatisfaire, qu'il n'oublieroit jamais combien lui & ſa famille lui avoient d'obligations, mais que ſon bienfaiteur lui avoit recommandé, au lit de la mort, de ne jamais ſe défaire de ce boſquet, pour qu'il lui rappellât ſans ceſſe ſon bon ſouvenir.

Adelaïde. Avec tout le reſpect que je dois à mon papa, je ne puis diſconvenir qu'il n'ait tort en cette occaſion. Mais

cependant il ne voudroit pas l'avoir pour rien. Ce n'est pas-là sa maniere de penser.

Genevieve. Eh mon Dieu non! il veut le payer à mon père, & le payer même peut-être plus qu'il ne vaut.

Thomas. Eh qu'en veut-il donc faire? n'est-il pas à lui comme à nous?

Genevieve. Il veut jetter à bas tous ces beaux arbres.

Adelaide & Thomas. Les jetter à bas?

Genevieve. Vous savez le côteau qui est derriere le bosquet? il dit qu'il veut en faire un point de vue. Le bosquet est au pied du côteau, ainsi pour avoir le point de vue, il faudroit abattre le bosquet.

Adelaide. Ah voilà donc pourquoi il a fait venir un Architecte de la ville, qui lui parle de grottes, de ponts, de temples Chinois! Mon papa ne rêve que de jardins Anglois. Il en a toujours le plan dan les mains. Cent fois le jour il m'en faisoit le détail à moi-même. Et moi qui me réjouissois de voir bientôt toutes ces jolies choses! Ah je n'en veux plus, & que votre père garde son petit bosquet!

Thomas. Que deviendroient les oiseaux qui gazouilloient si joliment sur ces vieux arbres, & qui venoient y faire leurs nids, parce que personne ne les troubloit, & que nous leur y apportions leur nourriture?

Genevieve. Et la fraîcheur que nous allions y respirer dans les jours brûlans de l'été!

Adelaide. Et l'écho qui nous y renvoyoit de la colline le bout de nos chansons!

Genevieve. La vue d'un bosquet en verdure vaut bien, je crois, celle d'un côteau.

Adelaide. Et puis quel besoin a mon papa d'un nouveau point de vue? il y en a tant d'autres de tous les côtés!

Thomas. Il me sembleroit voir tomber un de mes membres à chaque coup de cognée.

Adelaïde. Non, non, il ne faut pas que votre père se prive de son petit bosquet.

Genevieve. Il ne le faut pas? ah il ne le gardera pas long-tems.

Adelaïde. Pourquoi donc? mon papa n'ira pas vous l'arracher de force, peut-être. Il n'en a pas le pouvoir.

Thomas. Mais s'il est si fâché contre nous, qu'il vous ait défendu de nous voir & de nous parler! je donnerois plutôt dix bosquets comme celui-là.

Genevieve. Et moi donc? qu'irois-je y faire sans vous, Mamselle

Mamselle Adelaïde? Je ne me sentirois plus d'envie d'y entrer.

Adelaïde. Ma chere Genevieve, nous y étions si heureuses! Te souviens-tu lorsque nous y allions le soir, & que nous nous disions tout ce qui nous étoit arrivé dans la journée?

Genevieve. Chacune y apportoit son ouvrage: je tricotois, vous faisiez du filet; & puis lorsque Thomas nous avoit apporté des fleurs, nous laissions nos travaux pour faire des bouquets. Vous me donniez le vôtre, je vous donnois le mien. C'en étoit assez pour penser l'une à l'autre tout la journée du lendemain.

Thomas. Et tout cela est passé! tout cela ne reviendra plus!

Adelaïde. Non, non, je n'aurois plus un moment de plaisir. J'en tomberois malade. Alors mon papa auroit du regret, & je lui dirois que s'il veut me rendre la santé, il me permette encore de revoir mes petits amis.

(*Ils s'embrassent tous les trois en pleurant.*)

Genevieve. Mais en attendant, le petit bosquet sera abattu. Il faut qu'il le soit.

Adelaïde. Et pourquoi donc?

Genevieve. Hélas, Mamselle Adelaïde, je ne vous ai pas tout dit. Il y a dix ans que M. de Clermont a prêté à mon père cent écus pour s'établir. Et vous savez bien que mon père n'a pas encore été en état de les lui rendre?

Adelaïde (à part). Ah voilà donc la dette dont il étoit question tout à l'heure!

Genevieve. Si nous voulons garder le bosquet, M. de Clermont voudra r'avoir les cent écus; & mon père ne sait où les prendre. Parmi tous ses amis, il n'y a que votre papa lui-même qui pût lui fournir une si grosse somme, & c'est précisément à lui qu'on la doit.

Adelaïde (les prenant tous deux par la main). Oh bien s'il ne tient qu'à cela, je peux vous tirer de peine.

Genevieve. Nous tirer de peine?

Thomas. Vous, Mamselle?

Adelaïde (les regardant avec un air de joie.) Me promettez-vous bien de ne pas me trahir?

Genevieve. Moi vous ne trahir!

Thomas. Ah, si je vous le promets!

Adelaïde. Eh bien écoutez moi. Vous savez......je ne puis y penser sans être encore émue,.....vous savez qu'elle

tendresse avoit pour moi maman. Pendant sa derniere maladie, un jour que j'étois seule avec elle, elle me fit approcher de son lit, m'embrassa toute en larmes, & tirant une bourse de dessous son chevet : " Tiens, ma chere Adelaïde, me dit-elle, prends ceci. Je te défends de dire à personne que je te l'ai donné. Garde cet argent pour de grandes occasions. Tu as un bon cœur, & beaucoup de raison pour ton âge, (c'est maman qui disoit cela au moins,) tu sauras t'en servir pour faire de bonnes œuvres. Ton père a une ame noble & généreuse, mais il est un peu colere & vindicatif. Tu pourras lui épargner des chagrins ou des regrets. Dans une terre aussi étendue que la nôtre, il doit se trouver des malheureux qui essuient des pertes qu'ils n'auront point méritées, tu pourras les aider en secret. Tu pourras aussi récompenser quelques services qu'on t'aura rendus, sans avoir besoin de recourir toujours à ton père. C'est par tes mains que je distribue, depuis deux ans, mes graces & mes secours : j'espere que tu as acquis assez de discernement pour savoir distinguer ceux qui méritent qu'on s'intéresse à leur sort. Enfin je ne doute pas que tu ne fasses le meilleur usage de cette petite somme que je laisse en dépôt dans tes mains pour d'honnêtes gens. Je croirai avoir fait moi-même le bien que tu feras ; & c'est pour moi le moyen le plus doux de me rappeller à la mémoire." Il lui prit une foiblesse qui l'empêcha de m'en dire davantage ; mais rien ne pourra m'empêcher de me souvenir toute ma vie de ce discours.

Genevieve (*essuyant ses yeux*). O l'excellente Dame !

Thomas. Mon père & ma mère ne parlent jamais d'elle que les larmes aux yeux.

Adelaïde. Maman avoit aussi pour eux beaucoup d'amitié. Elle m'a recommandé à sa mort de regarder toujours M. Genest comme mon meilleur ami, & de suivre en tout ses sages conseils. Vous voyez donc que c'est moi qui vous ai des obligations. Que je suis heureuse ! j'honore la mémoire de maman, je satisfais ma reconnoissance, je sauve une injustice à mon papa, je lui épargne des regrets, je conserve tout, le charmant petit bocage, notre amitié, le plaisir de nous voir comme auparavant.....

Genevieve (*saute à son cou en pleurant*). O ma chere Mamselle Adelaïde !

Thomas (*lui baisant la main*). Mon père va vous bénir dans son cœur ; mais il ne prendra jamais votre argent.

Adelaïde.

Adelaïde. Il le prendra sûrement, si je l'en prie. Personne au monde n'en saura rien. Attendez, mes chers amis, je vais vous l'apporter.

Thomas. Ce n'est pas moi qui m'en charge au moins.

Adelaïde. Ce sera toi, ma chere Genevieve. Et toi, Thomas, si tu l'en empêches, prends-y garde, je ne reçois pas ton écureuil; j'obéis à la rigueur à mon papa, je ne vous regarde plus, je ne vais plus chez vous, & je ne rentre jamais dans le bosquet.

Genevieve. Eh bien, Mamselle, puisque vous parlez de la sorte....

Adelaïde (lui mettant la main sur la bouche.) Tu ne sais ce que tu dis. Je ne veux pas seulement t'écouter. Attendez-moi, je vais revenir. Si je ne suis pas interrompue, j'écrirai quelques lignes à votre père. En cas que je ne puisse vous rejoindre, je mettrai la bourse près du berceau, là, sous cette grosse pierre. Remarquez bien la place; entendez-vous?

Genevieve. Je suis sûre que mon père me renverra avec votre argent.

Adelaïde. Qu'il s'en garde bien. Et puis vous ne sauriez où me trouver; car, hélas! c'est peut-être la derniere fois qu'il nous est permis de nous entretenir.

Genevieve. Ah! Mamselle Adelaïde, que dites-vous?

Adelaïde. Il faut bien que j'obéisse à mon papa. Mais nous sommes voisins, il ne nous est pas défendu de nous regarder; & lorsque nos yeux pourront se rencontrer à la dérobée....

Genevieve. Oh! les miens sçauront bien chercher les vôtres, & leur dire que je n'oublierai jamais de vous aimer.

Thomas. Qui nous empêche de nous trouver sur votre chemin, lorsque vous irez à la promenade? Et alors......

Adelaïde. Tu as raison. Un sourire, une petit mine, un regard de côté, c'est fait avant qu'on le voye. Allons, consolez-vous, tout ira bien. Mais où est l'écureuil? puisque je vais dans ma chambre, je veux l'emporter.

Thomas. Attendez un peu, je vais chercher sa cabane, & je vous la porterai jusqu'au château. (*Il court vers le berceau.*)

Adelaïde. Adieu, ma chere Genevieve.

Genevieve. Ah! Mamselle Adelaïde, je ne puis croire que ce soit pour toujours.

Thomas (*revenant tout consterné avec la petite cabane*). O Dieu ! l'écureuil n'y est plus.

Adelaïde. Que dis-tu ? Mon écureuil ! O mon cher Thomas !

Thomas. Il faut qu'on lui ait ouvert la porte ; car je me souviens bien de l'avoir fermée.

Adelaïde. Ce ne peut être que mon frère. Il étoit jaloux du présent que tu m'as fait ; & tandis que nous parlions ici, il s'est glissé dans le berceau, & a ouvert la cabane.

Thomas. S'il n'avoit fait qu'emporter l'écureuil avec lui pour jouer un moment !

Adelaïde. Je le connois mieux que toi. Il l'aura fait échapper.

Thomas. Eh bien, attendez, il ne doit pas être fort loin. Si je puis le découvrir sur quelque arbre, je n'aurai qu'à lui montrer une noix pour l'en faire bien vîte descendre. Je vais fureter de tous les côtés.

(*Il sort.*)

Adelaïde (*à Thomas.*) Je te souhaite une heureuse chasse, mon cher ami. (*à Genevieve.*) Le pauvre Thomas ! Je le plains ; il avoit tant de plaisir de me faire ce cadeau !

Genevieve. Oh ! cela est vrai. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous l'ait apporté.

Adelaïde. Allons, je te laisse, ma chere Genevieve. Je vais gagner le château par la terrasse ; & toi, sors par la petite porte du jardin, & fais le tour, en te glissant le long du mur. Tu n'auras qu'à te tenir sous ma fenêtre, sans faire semblant de rien ; je te jetterai ma bourse avec une lettre. Si mon papa n'est pas sur mon chemin, je viendrai te les porter moi-même.

Genevieve. O ma chere & généreuse amie, quelle bonté !

(*Elles sortent chacune de leur côté.*

SCENE VI.

M. de Clermont, Constantin.

Constantin. Eh bien, mon papa, avois-je tort ? Vous voyez comme ma sœur s'empresse de vous obéir ?

M. de Clermont. Et quelle est cette histoire d'un écureuil ?

Constantin.

Constantin. Je ne ne vous l'ai pas contée dans notre cachette, parce qu'on auroit pu nous entendre. Mais voici ce que c'est. Le cher ami Thomas a fait cadeau d'un écureuil à la chere amie Adelaïde. La chere amie Adelaïde a reçu avec tant de plaisir cette vilaine petite bête, qu'elle l'appelle son cher ami Thomas. Mais j'ai si bien fait, qu'elle n'a pas eu long-tems à s'en réjouir.

M. de Clermont. Et comment donc cela ?

Constantin. Ils avoient mis la cabane de l'écureuil sous le berceau. Je m'y suis glissé, tandis qu'ils se faisoient leurs tendres adieux ; j'ai ouvert la cabane ; j'en ai tiré l'ecureuil, & je l'ai lâché dans le bois. Je l'ai vu aussi-tôt grimper sur un arbre, & sauter de branche en branche. Ils seront bien fins, s'ils le rattrappent jamais.

M. de Clermont. Vous avez fait là, Monsieur, une fort vilaine action. Ne vous avois je pas défendu d'affliger ces pauvres enfans ? Et vous sentiez le chagrin que vous alliez causer à votre sœur.

Constantin. Puisqu'elle vous désobéissoit, ne méritoit-elle pas d'être punie ?

M. de Clermont. Est-ce à vous qu'appartenoit le droit de la punir ? Courez dire au Jardinier & à ses garçons de chercher l'écureuil, & de me l'apporter.

Constantin. Mais, mon papa, vous avez défendu à ma sœur toute société avec les enfans de M. Genest ; & vous souffrirez qu'elle en reçoive un cadeau ?

M. de Clermont. Thomas étoit-il instruit de mes volontés, lorsqu'il a apporté l'écureuil ?

Constantin. Du moins Adelaïde les savoit. N'étoit-ce pas vous désobéir ?

M. de Clermont. C'étoit à moi de le décider. Elle n'auroit pas manqué de me montrer le présent qu'elle avoit reçu, & je lui aurois ordonné de le rendre, si je l'avois jugé à propos. Encore une fois, courez, & que cet écureuil se retrouve, ou vous m'en répondrez.

Constantin. Mais, mon papa, vous avez entendu de fort belles choses. Ma sœur a de l'argent dont vous ne savez rien, & elle le donne à M. Genest pour vous payer. Ne ferois-je pas mieux d'aller guetter Genevieve, de la surprendre lorsqu'elle aura reçu la bourse, & de vous l'apporter?

M. de Clermont. Avisez-vous de cela. Vous savez mes ordres. Obéissez.

Constantin (en murmurant). Moi qui croyois avoir fait merveilles.

SCENE VII.

M. de Clermont (pensif un moment.)

Oui, je le vois, je me suis laissé emporter trop loin. Quel exemple d'amitié, de reconnoissance & de générosité me donnent ces enfans ! Il est vrai que j'avois défendu à Adelaïde...Mais devois-je le lui défendre ? devois-je étouffer les sentimens que j'avois moi-même fait naître dans son cœur ? Pouvois-je lui dérober l'unique bonheur dont elle jouisse dans cette solitude ? le plus grand bonheur de la vie humaine ? un société aimable & vertueuse avec des enfans de son âge ? un bien dont je ne saurois lui racheter la perte avec toutes mes richesses ? Et pourquoi ? pour satisfaire un vain caprice. Ma chere Adelaïde, ces grottes, ces ponts, ces temples Chinois, tous ces ornemens dont je voulois embellir mon jardin, rien n'auroit pu te faire oublier le bosquet sauvage où l'amitié trouvoit un si doux asyle. Quelle leçon pour moi ! Sans toi, j'allois perdre aussi cette douce amitié. Tu me conserves un bien si précieux. Tu me sauves une injustice & des remords ! Que ta noble conduite me fait sentir l'indignité de ton frère ! Le méchant ! sous quels traits affreux il vient de se montrer. Bannissons de mon cœur cette image accablante. Je brûle de savoir si M. Genest pense avec autant de noblesse que ses enfans. Le parti qu'il va prendre, va décider de mon propre bonheur. Je n'avois qu'un ami indigne de mes sentimens, ou je vais le retrouver digne de moi.

(Adelaïde traverse sur la pointe du pied le fond du théatre, M. de Clermont l'apperçoit, & l'appelle.)

Adelaïde ! *(Elle veut continuer sa marche, M. de Clermont l'appelle une seconde fois.)*

Adelaïde ! Approchez.

SCENE VIII.

M. de Clermont, Adelaïde.

M. de Clermont. Ou allois-tu donc ? Pourquoi cherchois-tu à m'éviter ?

Adelaïde

Adelaïde (embarrassée). C'est que je craignois de vous troubler, mon papa.

M. de Clermont. Tu allois peut-être chercher l'écureuil dont Thomas t'a fait cadeau ?

Adelaïde. Oui, mon papa. Il est vrai qu'il m'en a donné un. C'est apparemment Constantin qui vous l'a dit ?

M. de Clermont. J'imagine que tu ne l'a pas reçu.

Adelaïde. Moi ? Non....Mais, oui. Comment aurois-je pu m'en empêcher ? Le pauvre Thomas ! Il s'étoit fait une si grande joie de me l'offrir !

M. de Clermont. Il faut le lui rendre.

Adelaïde. Oui, mon papa, si je l'avois. Mais il s'est échappé.

M. de Clermont. Cela est-il bien vrai, Adelaïde ?

Adelaïde. Oui, je vous assure. Je puis vous montrer sa cabane. Elle est déserte.

M. de Clermont. Qui peut donc l'avoir fait échapper ? C'est une malice de Constantin ?

Adelaide. Non, mon papa. N'en accusez point mon frère. C'est que la porte a été mal fermée, & le prisonnier s'est sauvé. Mais Thomas est à sa poursuite ; & s'il le rattrappe, il me le rapportera.

M. de Clermont. Tu veux donc avoir un second entretien avec lui ? Qu'as-tu à lui dire ? Ne lui as-tu pas déclaré mes volontés ? Et ne lui as-tu pas fait tes adieux ?

Adelaide. Oui, mon papa ; mais........Oh ! comme j'ai souffert ! J'aurai bien de la peine à m'en consoler.

M. de Clermont. Tu sens donc bien de la répugnance à m'obéir ?

Adelaide. Oh ! ce n'est pas cela, ne le croyez jamais. Mais pourriez-vous m'aimer encore, pourriez-vous me reconnoître pour votre enfant, si je vous disois que cette brouillerie ne m'a pas affligée ? Que penseriez vous de moi, qu'en penseroient mes amis, si je pouvois leur retirer tout de suite mon cœur, sans qu'il m'en coûté des regrets ?

M. de Clermont. Mais l'offense que me fait leur père, est-elle si indifférente pour toi, que tu n'y prennes aucune part ?

Adelaide. Oh ! j'y prends part aussi ; & je donnerois tout au monde pour que vous en eussiez une entiére satisfaction.

M. de Clermont. Tu sais donc ce que je lui demande, & ce qu'il me refuse ?

Adelaïde. Je fais....Je fais.....Ah ! mon papa, pourquoi me le demandez-vous ?

M. de Clermont. Parce que je voudrois favoir si les enfans de M. Geneft en font inftruits, & s'ils t'en ont fait confidence.

Adelaïde. Oui ; ils m'ont......ils mont tout dit. Mon papa, n'en foyez point fâché.

M. de Clermont. Eh bien, que penfes-tu de ma demande ? Te paroit-elle déraifonnable ? Ne fuis-je pas en droit d'exiger de M. Geneft, pour tous mes bienfaits, une légere déférence, dont je le paierois au centuple ?

Adelaïde. Mon cher papa, je ne fuis qu'un enfant, comment pourrois-je décider entre de grandes perfonnes ?

M. de Clermont. Confulte ton cœur. Je veux favoir ce qu'il te dira.

Adelaïde. Difpenfez-m'en, de grace. Mon cœur diroit peut-être quelque chofe qui pourroit vous fâcher.

M. de Clermont. Je comprends. Il jugeroit fans doute que j'ai tort.

Adelaïde. Ah ! vous allez vous mettre en colere.

M. de Clermont. Parle feulement. Tu le verras.

Adelaide. Je ne voudrois pour rien au monde vous faire la peine.

M. de Clermont. Tu ne m'en feras point. Dis-moi librement ce que tu penfes.

Adelaide. Eh bien, je penfe que vous avez raifon, & M. Geneft auffi.

M. de Clermont. Nous avons raifon tous deux ! Ah ! la petite flatteufe ! Cela ne fe peut pas. Il faut que l'un de nous ait raifon, & que l'autre ait tort.

Adelaide. Pardonnez moi, je vous ai parlé comme je le fens. Vous avez rendu de grands fervices à M. Geneft ; & vous avez raifon d'exiger en reconnoiffance, qu'il vous cede une chofe qui vous tient fi fort à cœur. Et lui, il a raifon de vous la refufer, parce qu'il a auffi des motifs pour ne pas s'en défaire.

M. de Clermont. Et fes motifs, font-ils juftes, ou mal fondés !

Adelaide. Ce n'eft pas à moi d'en être le juge. Vous regardez comme un devoir de reconnoiffance qu'il vous cede fon petit bofquet ; & il regarde auffi comme un devoir de reconnoiffance de le garder. Vous voudriez l'abattre pour y trouver un beau point de vue ; il y trouve un ombrage

agréable

agréable pour ses enfans. Vous êtes son Seigneur, & vous avez la puissance : il est votre vassal, & il n'a que ses prieres & les larmes de sa famille.

M. de Clermont. C'en est assez ; tu es un Avocat trop dangereux. Eh bien ! qu'il me rende les cent écus que je lui ai prêtés, & qu'il garde son bosquet.

Adelaide. Ainsi donc ce sera la force....

M. de Clermont. Qui aura raison, n'est-ce pas ?

Adelaide. Non, mon papa. Je voulois dire seulement.... Oh ! je n'en sais plus rien. Mais les cent écus, où les prendre ?

M. de Clermont. Si tu ne le sais pas, je n'en sais rien non plus. Cependant, s'il avoit recours à toi....

Adelaide (jettant ses bras autour de son père). Oh ! je ne puis vous le cacher plus long-tems. Et quand vous devriez m'en punir.....J'ai mérité votre colere. J'ai....

M. de Clermont. Allons, allons, laisse-moi. Que veut dire cela, Mademoiselle ?

SCENE IX.

M. de Clermont, Adelaide, Constantin (traînant de force Genevieve), Genevieve.

Constantin. Ah ! mon papa, je la tiens, je la tiens. Elle a une lettre, apparemment pour ma sœur. Allons, donne-là moi, ou je te fouille de la tête aux pieds. Oui, oui, elle l'avoit à la main, en se glissant ici derriere la charmille.

M. de Clermont. Point de violence, Constantin. (*à Genevieve.*) Cherchez-vous ici quelqu'un, mon enfant ?

Genevieve (déconcerté). Non....Oui, Monsieur. Je cherchois....

M. de Clermont. Pourquoi s'effrayer ? Eh bien, qui cherchez-vous ?

Genevieve. C'est Mamselle Adelaïde.

Constantin. Vous savez cependant, Genevieve, que mon papa lui a defendu de vous parler.

M. de Clermont (à Constantin). Je te prie, toi, de te taire. (*à Genevieve.*) Qu'est-ce donc que cette lettre dont il est question ?

Genevieve. Ce n'est rien, rien....(*Elle regarde tristement Adelaide.*) Ah ! Mamselle Adelaïde, me pardonnerez-vous....

Adelaide.

Adelaide. Ma chere amie, il ne faut plus rien cacher à mon papa.

Constantin (*à M. de Clermont*). Comment? elles osent se parler jusques sous vos yeux? Est-ce là l'obéissance?....

M. de Clermont (*à Constantin*). Te tairas-tu? Eh bien, Genevieve, ne pourrai-je savoir....

Genevieve. Monsieur, puisqu'il faut vous le dire, c'est que mon père a écrit un lettre à Mamselle votre fille, pour la remercier de ses bontés. (*Elle donne, en tremblant, la lettre à Adelaide. Constantin s'en saisit.*)

Constantin. Mon papa, elle est pleine d'argent. (*à Adelaide.*) Ah! tu vas être payée.

Adelaide. J'allois tout vous avouer, mon papa, lorsque Genevieve & mon frère nous ont interrompus. Je me soumets avec soumission à mon châtiment.

M. de Clermont (*ouvre la lettre & la lit*).

" Noble et généreuse Demoiselle,

" Je ne serois pas digne de vos sentimens envers moi, si j'avois la bassesse de vous induire à la plus légere tromperie, & d'accepter l'argent que vous m'offrez, pour le rendre à votre papa. Non, ma chere Demoiselle, je suis son débiteur, & j'aurai le malheur de l'être encore, jusqu'à ce que je puisse acquitter ma dette par mes propres moyens. Je suis au désespoir de ne pouvoir, en cette occasion, répondre aux desirs de Monsieur votre père, avec la joie que j'aurois de remplir tous ses autres souhaits. Si M. de Clermont, sans m'en parler, avoit employé la voie que son pouvoir lui permet, je ne lui en aurois demandé aucune compte; & il peut être sûr que je n'aurois pas même formé dans mon cœur une seule plainte contre lui. Du moins je n'aurois pas à me reprocher d'avoir violé la parole sacrée que j'ai donnée. Faites-lui bien entendre cela, ma digne & jeune amie. Son amitié & la vôtre me font plus précieuses que tous les biens de l'univers. Conservez-moi toujours vos généreuses dispositions, ainsi qu'à mes enfans.

" J'ai l'honneur d'être," &c.

(*M. de Clermont, sans fermer la lettre, regarde Adelaid.*)

Adelaide (*courant à lui*). Maintenant, mon papa, apprenez comment cet argent se trouve dans mes mains, & daignez me pardonner si je ne vous ai pas plutôt avoué....

M. de

M. de Clermont (l'embrassant). Je sais tout, ma chere Adelaïde. J'ai entendu ton entretien. Je suis transporté de la noblesse & de la générosité de tes sentimens. Je ne rougis point d'avouer que, sans toi peut-être, j'allois commettre une action qui auroit fait le désespoir du reste de ma vie. Voici ton argent, fais-en le digne usage que ton excellente mère t'a prescrit. Ne crains pas que je le laisse jamais épuiser entre tes mains. Votre petit bosquet restera sur pied, mes cheres enfans, & l'amitié vous unira toujours.

Adelaide (prenant une de ses mains, & la baisant). O mon papa ! Vous me donnez une seconde fois la vie.

Genevieve (lui baisant l'autre main). O Monsieur ! quelle bonté ! Ah ! comme mon père....

M. de Clermont. Dis-lui, ma chere Genevieve, que je le prie de vouloir bien reprendre son billet ; que j'ai un petit changement à y faire, dont je lui parlerai.

Constantin. Comment, mon papa, vous.....

M. de Clermont. Tais-toi, méchant : tu m'as donné aujourd'hui des preuves d'un bien mauvais cœur.

Constantin. Je n'ai fait que vous obéir. Ne faut-il pas que les enfans obéissant à leurs parens ?

M. de Clermont. Sans doute, il le faut. Mais lorsque les ordres de leurs parens sont injustes, c'est à leur devoir, c'est à Dieu qu'ils doivent d'abord obéir. Si ton cœur ne t'a pas dit que le mien se laissoit emporter par sa passion, je n'ai plus rien à espérer de toi. Vois ce qu'a fait Adelaïde.

Constantin. Mais maman ne m'a pas laissé à moi d'argent pour en disposer.

M. de Clermont. C'est qu'elle prévoyoit l'indigne usage que tu en aurois pu faire. Et n'avois-tu pas des paroles consolantes pour tes petits amis, & pour un homme qui a donné des soins à ton éducation ? Mais qu'est devenu l'écureuil ? As-tu dit qu'on se mit à le chercher ?

Constantin. Je n'ai trouvé personne dans le jardin.

SCENE X.

M. de Clermont, Constantin, Adelaide, Geuevieve, Thomas.

(*Thomas arrive, en courant à pert d'haleine. Il tient lécu-*
reuil

reuil d'une main; l'autre est enveloppé dans un mouchoir taché de quelques gouttes de sang.)

Thomas. De la joie! de la joie! le voilà! il est pris! le voilà!

(Il apperçoit M. de Clermont, & s'arrête tout court.)

Adelaïde. (courant à lui.) O mon ami! *(Elle prend l'écureuil.)* Mon cher petit Thomas! Je te tiens donc. Oh! tu ne m'échapperas plus. Allons, Monsieur, rentrez dans votre maison. *(Elle le renferme dans sa cabane, & le porte sous le berceau.)*

M. de Clermont. Qu'est-ce donc que tu as à la main? Il me semble que je vois du sang à ton mouchoir, mon cher Thomas.

Thomas (avec un surprise de joie.) Mon cher Thomas! Mamselle, entendez-vous?

Adelaïde. Oui, mon enfant, tout est raccommodé.

Genevieve. Nous sommes amis pour toujours.

(Thomas saute de joie, & court baiser les mains & l'habit de M. de Clermont.)

(Genevieve prend la main de son frère, & la regarde avec attendrissement.)

Tu t'es blessé? Voyons.

Adelaïde. Et c'est pour moi!

Thomas. Ce n'est rien. C'est une branche qui a cassé du bond que j'ai fait pour sauter sur le fuyard. Je m'y suis un peu déchiré la main; mais j'y aurois laissé mon bras, plutôt que de ne pas rapporter l'écureuil à Mamselle Adelaïde.

Adelaïde. O mon cher ami! Mon papa, il faut le faire panser; ma Bonne a un baume excellent.

M. de Clermont. Je te charge de ce soin. Allons, mes enfans, suivez-moi. Je vais faire préparer aujourd'hui une petite fête pour vous au château. J'irai moi-même inviter vos parens à venir la partager. Je me suis instruit aujourd'hui à votre école. Et je vois, par votre exemple, que les enfans bien nés peuvent donner d'utiles leçons à leurs parens.



LE

LE VIEUX CHAMPAGNE.

M. Dorval, Paulin son fils.

Paulin.

MON papa, je sais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. Dorval. Qui t'a chargé de ce soin? Est-ce que je pense à le renvoyer?

Paulin. Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon? Un jeune domestique feroit, je crois, bien mieux notre affaire.

M. Dorval. Comment, Paulin? Voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon? Tu devrois en rougir mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, & les inquiétudes que lui ont causé tes maladies, qui ont avancé son âge. Tu vois donc combien il seroit ingrat & déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique feroit bien mieux notre affaire? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune pour l'exactitude & la sûreté du service.

Paulin. Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque: & cela fait une drôle de figure de voir un homme en perruque planté debout derriere votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui, sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. Dorval. C'est d'un bien mauvais caractere, mon fils; je ne te l'aurois jamais soupçonné. Tu sais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue & dangereuse? Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie?

Paulin. Mais il est grognon, & il n'est pas si éveillé que les autres.

M. Dorval. Champagne peut être sérieux; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un jeune

jeune drôle de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il mérité pour cela ton aversion ? O mon fils ! cette pensée me fait frémir ! Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi, si Dieu me fait la grace de m'accorder une longue vieillesse ?

Paulin. Oh ! non, mon papa, je ne suis pas si méchant.

M. Dorval. Et crois-tu ne pas l'être de haïr Champagne, parce que ses années l'empêchent d'être aussi alerte qu'autrefois ?

Paulin. J'ai tort, mon papa, j'en conviens ; & je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir...

M. Dorval. Pourquoi t'interrompre ? Quel est ton regret, dis-tu ?

Paulin. Si je vais vous révéler mes fautes, vous vous fâcherez contre moi, & je n'y gagnerai qu'une punition.

M. Dorval. Tu sais, mon fils, que je n'aime pas à punir, & que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison & par la tendresse que je cherche à vous corriger ta sœur & toi. Je ne connois point la faute que tu as commise ; ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châtiment. Est-ce une condition que tu aurois prétendu mettre à ton aveu ? Tu sais quelle est ma tendresse pour toi. C'est la seule caution que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

Paulin. Eh bien, mon papa, je vous avouerai que....j'ai appellé Champagne....vieux coquin.

M. Dorval. Comment ? Cela est-il possible ? As-tu pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme ? Et Champagne t'a t-il entendu ?

Paulin. Oui, mon papa ; c'est ce qui me fâche.

M. Dorval. C'est très-bien d'en être fâché ; mais il ne suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remord de l'avoir outragé hors de sa présence.

Paulin. Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne : mais ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face ; car....

M. Dorval. Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, acheve.

Paulin. Oui, mon papa....car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, & a dit : Ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance !

M. Dorval. Le pauvre Champagne! je le connois. Cette injure lui aura déchiré le cœur. Il eſt dur, à ſon âge, d'être le jouet d'un enfant; mais combien l'on doit ſouffrir, lorſque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, & à qui l'on a rendu des ſervices dont rien ne peut l'acquitter?

Paulin. Ah! mon papa, combien je ſuis coupable? Je veux lui en demander pardon; & ſoyez sûr que de ma vie il n'aura à ſe plaindre de moi.

M. Dorval. Très-bien, mon fils. C'eſt à cette condition ſeulement que Dieu & moi nous pouvons te pardonner. Nous ſommes tous foibles, & nous pouvons nous laiſſer emporter un moment à nos paſſions. Mais, revenus à nous-mêmes, il faut nous bien pénétrer du repentir de nos fautes, forcer notre orgueil à les réparer, & travailler de toutes nos forces à nous en garantir dans la ſuite. Mais je voudrois bien ſavoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avoit-il offenſé?

Paulin. Oui, mon papa....du moins je me le figurois. Je jouois de ma ſarbacane, & je viſois à lui tirer mes pois au viſage. Finiſſez donc, Monſieur Paulin, m'a-t-il dit, ou je vais me plaindre à votre papa. Je me ſuis fâché de ſa menace; & c'eſt alors que je l'ai injurié.

M. Dorval. C'eſt donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier?

Paulin. Je ne puis en diſconvenir.

M. Dorval. C'eſt ce qui aggrave ta faute, & ce qui lui a arraché des larmes.

Paulin. Ah! mon papa, ſi vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, & lui faire mes excuſes. Je ne ſerai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. Dorval. Oui, mon fils, il ne faut jamais différer d'un inſtant de remplir ſon devoir. Je t'attends ici.

(Paulin ſort, & revient quelques momens après d'un air ſatisfait.)

Paulin. Mon papa, je ſuis content de moi: Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

M. Dorval. Dieu veuille t'en préſerver. Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme réſolution.

Paulin. Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préſerve?

M. Dorval. Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

Paulin. Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, & qui vous fâchera peut-être.

M. Dorval. Qu'est-ce donc, mon fils ?

Paulin. L'écu de six francs dont vous m'aviez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. Dorval. Pourquoi en serois-je fâché ? Je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions de toi-même, & sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne. C'est ton bien. Tu ne pouvois en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer, de bonne heure, à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content ?

Paulin. Il pleuroit de joie ; & je me réjouissois de le voir pleurer.

M. Dorval. Je te sais gré de ce sentiment, mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misere de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre ame ; mais aucune n'y laisse un souvenir plus long & plus satisfaisant que la bienfaisance.

Paulin. Ah ! si jamais je possede quelques biens, je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

M. Dorval. La dernière prière que j'adresserai à Dieu, sera de fortifier cette vertu dans ton cœur, & de te mettre en état de l'exercer.

Paulin. Serai-je toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui ?

M. Dorval. C'est le seul plaisir qui ne s'affoiblisse jamais. Cherche sur-tout à le goûter dans l'intérieur de ta maison. Si tes domestiques sont gens de bien, tu dois encore plus gagner leur attachement par de bons procédés, que par de l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de tems en tems de petits cadeaux. Si tu sais les faire à propos & avec grace, tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

Paulin. Mais, mon papa, n'ont-ils pas leurs gages ?

M. Dorval. Ils les ont pour faire leur service & rien de plus. Mais de petits présens feront naître leur affection ; & ils iront au-delà de leur devoir.

Paulin.

Paulin. Je ne vous comprends pas trop bien, mon papa.

M. Dorval. Je vais t'éclaircir ma penſée, par l'exemple de Champagne. Je lui donne ſes gages, ſon vêtement & ſa nourriture pour me ſervir. Lorſqu'il m'a ſervi, ne ſommes-nous pas quittes? & me doit-il quelque choſe de plus? Cependant, tu ſais qu'il prend ſoin de tout dans la maiſon; qu'il s'eſt rendu de lui-même le ſurveillant de tous les autres domeſtiques, & qu'il m'a ſouvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, & ſans aucun ordre particulier, parce que j'ai ſu mériter ſa reconnoiſſance par quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occaſions. Lorſque ton âge te permettra de te répandre dans la ſociété, tu n'entendras, dans toutes les maiſons, que des plaintes ſur la négligence & l'ingratitude des domeſtiques. Sois perſuadé, mon fils, que c'eſt le plus ſouvent la faute des maîtres, pour avoir voulu leur inſpirer plus de crainte que d'attachement.

Paulin. Maintenant, je vous comprends à merveille; & je me ſervirai un jour de vos leçons & de votre exemple.

M. Dorval. Tu n'auras jamais lieu de te repentir de les avoir ſuivis. Je les ai hérités de mon père, je me ſouviendrai toujours de ce qu'il avoit coutume de nous raconter à ce ſujet.

Paulin. Ah! mon papa, ſi cela ne vous importune pas, je ſerai bien-aiſe d'entendre cette hiſtoire.

M. Dorval. Je me fais un plaiſir de t'accorder cette récompenſe de ton repentir, & de ta bienfaiſance envers l'honnête Champagne.

“ M. de Floré, brave militaire, retiré du ſervice, vivoit ſur ſes terres avec une épouſe reſpectable, & cinq enfans dignes d'être nés de ſi honnêtes parens. Les habitans des villages voiſins étoient pénétrés pour eux de vénération; & cette famille réunie, formoit le ſpectacle le plus touchant qu'on puiſſe imaginer. La douceur du caractere de M. de Floré, & l'ordre qui régnoit dans ſa maiſon, lui concilioient la bienveillance & l'admiration de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Tous les jeunes gens du canton s'empreſſoient d'entrer à ſon ſervice: & lorſqu'il venoit à y vaquer une place, ſoit par la mort, ſoit par la retraite d'un domeſtique, cette place étoit recherchée comme un emploi honorable. Le contentement ſe peignoit ſur le viſage de tous ſes gens. On auroit cru voir des enfans reſpectueux autour de leur père. Ses ordres étoient ſi juſtes & ſi modérés,

dérés, que jamais un ſeul n'avoit eu la penſée de lui déſobéir. La concorde régnoit entre eux, comme parmi des frères: ils ne diſputoient que de zèle pour le ſervice de leur maître, & d'attachement à ſes intérêts. Un ancien camarade de M. de Floré, qu'on nommoit M. de Furcy, retiré, comme lui, ſur ſes terres, mais dans une province aſſez éloignée, vint un jour lui rendre viſite, en paſſant près de ſon château pour ſe rendre à la capitale. Après divers propos, la converſation tomba ſur les déſagrémens attachés aux ſoins d'un ménage. M. de Furcy ſoutenoit que la vigilance ſur ſes domeſtiques étoit l'occupation la plus fatigante pour lui; qu'il n'en avoit jamais trouvé que d'inſolens, de pareſſeux, d'inattentifs aux beſoins de leur maître. Oh! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me plaindre des miens. Depuis dix ans, je n'en ai reçu aucun ſujet grave de plainte. Je ſuis très-content d'eux: & ils le ſont de moi. C'eſt, dit M. du Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayez quelque ſecret particulier pour former de bons domeſtiques, & pour les maintenir dans leur perfection. Ce ſecret eſt très-ſimple, répondit M. de Floré; & le voici, continua-t-il, en allant chercher une grande caſſette. Je ne vous comprends pas, reprit M. de Furcy. M. de Floré, ſans lui repliquer, ouvrit la caſſette. M. de Furcy y vit ſix tiroirs avec ces etiquettes. *Dépenſes extraordinaires.—Pour moi.—Pour ma femme.—Pour mes enfans.—Gages de mes domeſtiques.—Gratifications.*—Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fais ſix portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir, je mets une certaine ſomme, inviolablement réſervée aux beſoins imprévus. Dans le ſecond, eſt celle que je deſtine à mon entretien. Le troiſieme renferme l'argent néceſſaire pour les dépenſes intérieures du ménage, & les épingles de ma femme. Le quatrieme, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation ſoignée que je donne à mes enfans. Les gages de mes gens ſont dans le cinquieme. Dans le ſixieme enfin, ſont les gratifications que je leur accorde. C'eſt à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domeſtiques. L'argent de leurs gages eſt pour ce que leur devoir exige d'eux. Mais les gratifications que je leur diſtribue en certaines occaſions ſont pour ce qui n'eſt pas rigoureuſement compris dans leur devoir, & que leur ſeule affection pour moi les engage à faire au-delà de mes ordres & de mes vœux."

DENISE

DENISE ET ANTONIN.

C'ETOIT un beau jour d'été : M. de Valbonne devoit aller se promener dans un joli jardin, aux portes de la ville, avec ses deux enfans, Denise & Antonin. Il passa dans sa garde-robe pour s'habiller, & les deux enfans resterent dans le sallon.

Antonin, transporté du plaisir qu'il se promettoit de sa promenade, en courant étourdiment ça & la, heurta du pan de son habit une fleur rare & précieuse, que son père cultivoit avec des soins infinis, & qu'il avoit malheureusement ôtée de dessus la fenêtre, pour la préserver de l'ardeur du soleil.

O mon frère ! qu'as-tu fait, lui dit Denise, en ramassant la fleur, qui s'étoit séparée de sa tige ?

Elle la tenoit encore à la main, lorsque son père, ayant fini de s'habiller, rentra dans le sallon.

Comment, Denise, lui dit M. de Valbonne, avec un mouvement de colere, tu cueilles une fleur que tu m'as vu prendre tant de peine à cultiver, pour en avoir de la graine ?

Mon cher papa, lui répondit Denise tout tremblante, ne vous fâchez pas, je vous prie.

Je ne me fâche point, repliqua M. de Valbonne, en se calmant. Mais comme tu pourrois avoir aussi fantaisie de cueillir des fleurs dans le jardin où je vais, & qui ne m'appartient pas, tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse à la maison.

Denise baissa les yeux, & se tut. Antonin ne put garder plus long-tems le silence. Il s'approcha de son père les yeux mouillés de larmes, & lui dit :

Ce n'est pas ma sœur, mon papa, c'est moi qui ai arraché cette fleur. Ainsi c'est à moi de rester à la maison. Menez ma sœur avec vous.

M. de Valbonne, touché de l'ingénuité de ses enfans, & de la tendresse qu'ils montroient l'un pour l'autre, les embrassa, & leur dit : Vous êtes tous deux mes bien-aimés, & vous viendrez tous deux avec moi.

Denise & Antonin firent un bond de joie. Ils allerent se promener dans le jardin, où on leur montra les plantes

plus curieuses. M. de Valbonne vit, avec plaisir, Denise presser de ses mains les deux côtés de ses jupons, & Antonin relever les pans de son habit sous chacun de ses bras de peur de causer quelque dommage, en se promenant entre les platebands.

La fleur qu'il avoit perdue, lui auroit causé sans doute beaucoup de plaisir ; mais il en goûta bien davantage en voyant fleurir dans ses enfans l'amitié fraternelle, la candeur & la prudence.

LA PETITE FILLE GROGNON.

O VOUS, enfans, qui avez eu le malheur de contracter une habitude vicieuse ! c'est pour votre consolation & pour votre encouragement que je vais raconter l'histoire suivante. Vous y verrez qu'il est possible de se corriger, lorsqu'on en prend au fond de son cœur la courageuse résolution.

Rosalie, jusqu'à sa septieme année, avoit été la joie de ses parens. A cet âge, où la lumiere naissante de la raison commence à nous découvrir la laideur de nos défauts, elle en avoit pris un au contraire, qu'on ne peut mieux vous peindre, qu'en vous rappellant ces petits chiens hargneux qui grognent sans cesse, & qui semblent toujours prêts à se jetter sur vos jambes pour les déchirer.

Si l'on touchoit, par mégarde, à quelqu'un de ses joujoux, elle vous regardoit de travers, & murmuroit un quart-d'heure entre ses dents.

Lui faisoit-on quelque léger reproche? elle se levoit, trépignoit des pieds, renversoit les chaises & les fauteuils.

Son père, sa mère, personne dans la maison, ne pouvoient plus la souffrir.

Il est bien vrai qu'elle se repentoit quelquefois de ses fautes. Elle répandoit même souvent des larmes secretes, en se voyant devenue un objet d'aversion pour tout le monde, jusques à ses parens : mais l'habitude l'emportoit bientôt ; & son humeur devenoit de jour en jour plus acariâtre.

Un soir (c'étoit la veille du jour des étrennes) elle vit sa mère

qui

qui passoit dans son appartement, en portant une corbeille sous sa pelisse.

Rosalie vouloit la suivre ; Madame de Fougeres lui ordonna de rentrer dans le sallon. Elle prit, à ce sujet, la mine la plus grogneuse qu'elle eût jamais eu, & ferma la porte si rudement, qu'on entendit craquer tous les vitrages des croisées.

Une demi-heure après, sa mère lui fit dire de passer chez elle. Quelle fut sa surprise de voir la chambre éclairée de vingt bougies, & la table couverte des joujoux les plus brillans ! Elle ne put proférer une parole, transportée, comme elle l'étoit, de joie & d'admiration.

Approche, Rosalie, lui dit sa mère, & lis sur ce papier pour qui toutes ces choses sont destinées.

Rosalie s'approcha, & vit au milieu de ces joujoux un billet ouvert. Elle le prit, & y lut, en grosses lettres, les mots suivans :

POUR UNE AIMABLE PETITE FILLE, EN RECOMPENSE DE SA DOUCEUR.

Elle baissa les yeux, & ne dit mot.

Eh bien, Rosalie, à qui cela est-il destiné, lui dit sa mère ? Ce n'est pas à moi, répondit Rosalie, & les larmes lui vinrent aux yeux.

Voici encore un autre billet, reprit Madame de Fougeres, vois s'il ne seroit pas question de toi dans celui-ci.

Rosalie prit le billet, & lut :

POUR UNE PETITE FILLE GROGNON QUI CONNOIT SES DEFAUTS, ET QUI, EN COMMENÇANT UNE NOUVELLE ANNÉE, VA TRAVAILLER À S'EN CORRIGER.

Oh ! c'est moi, c'est moi, s'écria-t-elle, en se jettant dans les bras de sa mère, & en pleurant amérement.

Madame de Fougeres versa aussi des larmes, moitié de chagrin sur les défauts de sa fille, & moitié de joie sur le repentir qu'elle en témoignoit.

Allons, lui dit-elle, après un moment de silence, prends donc ce qui t'appartient ; & que Dieu, qui a entendu ta résolution, te donne la force de l'exécuter.

Non, ma chere maman, répondit Rosalie. Tout cela n'appartient qu'à la personne du premier billet. Gardez-le moi jusqu'à ce que je sois cette personne. C'est vous qui me direz quand je le serai devenue.

Cett réponse fit beaucoup de plaisir à Madame de Fougeres. Elle rassembla aussi-tôt les joujoux, les mit dans une commode, & en présenta la clef à Rosalie, en lui disant :

Tiens, ma chere fille, tu ouvriras la commode quand tu jugeras toi-même qu'il en sera tems.

Il s'étoit déjà écoulé près de six semaines, sans que Rosalie eût eu le moindre accès d'humeur.

Elle se jetta un jour au cou de sa mère, & lui dit d'une voix étouffée : Ouvrirai-je la commode, maman ? Oui, ma fille, tu peux l'ouvrir, lui répondit Madame de Fougeres, en la serrant tendrement dans ses bras. Mais, dis-moi donc, comment as-tu fait pour vaincre ainsi ton caractere ? Je m'en suis occupée sans cesse, lui repliqua Rosalie. Il m'en a bien coûté ; mais tous les matins & tous le soirs, cent fois dans la journée, je priois Dieu de soutenir mon courage.

Madame de Fougeres répandit les plus douces larmes. Rosalie se mit en possession des joujoux, & bientôt après, des cœurs de tous ses amis.

Sa mère raconta cet heureux changement, en présence d'une petite fille qui avoit le même défaut. Celle-ci en fut si frappée, qu'elle prit sur le champ, la résolution d'imiter Rosalie, pour devenir aimable comme elle.

Ce projet eut le même succès. Ainsie, Rosalie ne fut pas seulement plus heureuse pour elle-même ; elle rendit aussi heureux tous ceux qui voulurent profiter de son exemple.

Quel enfant bien né ne voudroit pas jouir de cette gloire & de ce bonheur.

LE CONTRETEMS UTILE.

DANS une belle matinée de mois de Juin, Alexis se disposoit à partir avec son père pour une partie de plaisir, qui, depuis quinze jours, étoit l'objet de toutes ses pensées. Il s'étoit levé de très-bonne heure, contre son ordinaire, pour hâter les préparatifs de l'expédition. Enfin au moment où il croyoit avoir atteint le terme de ses espérances, le ciel s'obscurcit tout-à-coup ; les nuages s'entassent ; un vent orageux courboit les arbres, & soulevoit la poussiere en tourbillons. Alexis descendoit à chaque instant dans le jardin, pour observer l'état du ciel, puis il remontoit les degrés trois-à trois pour consulter le barometre.

Le

Le ciel & le baromètre s'accordoient à parler contre lui. Cependant il ne craignit point de rassurer son père, & de lui protester que toutes ces apparences fâcheuses alloient se dissiper en un clin-d'œil, qu'il feroit même bientôt le plus beau tems du monde; & il conclut, qu'il falloit partir tout de suite pour en profiter.

M. de Ponval, qui n'avoit pas une confiance aveugle dans les pronostics de son fils, crut qu'il étoit plus sage d'attendre encore. Au même instant les nues creverent, & une pluie impétueuse fondit sur la terre. Alexis, doublement confondu, se mit à pleurer, & refusa obstinément toute consolation.

La pluie continua jusques à trois heures de l'après-midi. Enfin les nuages se disperserent, le soleil reprit son éclat, le ciel sa sérénité, & toute la nature, respiroit la fraîcheur du printems. L'humeur d'Alexis s'étoit, par degrés, éclaircie comme l'horison. Son père le mena dans les champs; & le calme des airs, le ramage des oiseaux, la verdure des prairies, les doux parfums qui s'exhaloient autour de lui, acheverent de ramener la paix & la joie dans son cœur.

Ne remarques-tu pas, lui dit son père, la révolution délicieuse qui vient de s'opérer dans toute la création? Rappelle-toi les tristes images qui affligeoient hier nos regards: la terre crevassée par une longue sécheresse, les fleurs décolorées & penchant leurs têtes languissantes, toute la végétation qui sembloit décroître. A quoi devons nous attribuer le rajeunissement soudain de la nature? A la pluie qui vient de tomber aujourd'hui, répondit Alexis. L'injustice de ses plaintes, & la folie de sa conduite, le frapperent vivement en prononçant ces mots. Il rougit; & son père jugea qu'il suffisoit de ses propres réflexions, pour lui apprendre une autrefois à sacrifier, sans regret, un plaisir personnel au bien général de l'humanité.

AVERTISSEMENT

Sur la Piece suivante.

CETTE Piece doit entrer dans le *Nouveau Théatre Allemand*, collection destinée à nous faire connoître les Ouvrages Dramatiques d'une nation pleine de génie, & qui a déjà répandu tant de richesses dans notre litterature. M. Friedel, auteur de cet estimable recueil, auquel on ne sauroit donner trop d'encouragemens, a bien voulu me communiquer sa traduction, pour l'inférer dans mon Journal. Je ne m'y suis permis que de légeres altérations, pour en rendre la lecture plus propre aux enfans.

LE PAGE.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

LE PRINCE de ***
MADAME DE DETMOND.
DETMOND *l'aîné, Enseigne* } *Ses fils.*
DETMOND *le cadet, Page* } *Ses fils.*
LE CAPITAINE DORNONVILLE, *son frère.*
LE DIRECTEUR *d'une Ecole Royale.*
UN VALET-DE-CHAMBRE.

Le Théatre représente une antichambre du Palais. Une porte ouverte à deux battans, laisse voir un cabinet, dans lequel est un lit de camp. On voit au pied du lit, sur un guéridon, une lampe allumée & une montre.

SCENE I.

Le Prince (à demi habillé, couché sur un lit de camp, & couvert d'un grand manteau). Le Page (dormant sur un fauteuil dans l'antichambre).

Le

Le Prince (se reveillant).

VOILA ce qu'on appelle dormir!....Heureusement la paix est faite....On peut se livrer au sommeil, sans craindre d'être réveillé par le bruit des armes. (*Il regarde à sa montre.*) Deux heures? Il doit être plus tard! J'ai dormis plus que cela. (*Il appelle.*) Page! Page!

Le Page (se reveille en sursaut, se leve & retombe dans le fauteuil). Eh bien? qui m'appelle? Tout à l'heure, un moment.

Le Prince. Y a-t-il quelqu'un? Personne ne répond?

Le Page (se tournant de côté & d'autre, & se parlant à lui-même). Mon Dieu! je dormois si bien!

Le Prince. J'entends parler. Qui est la?

(Il tourne le garde vue de la lampe & regarde.)

Est-il possible! Quoi! c'est cet enfant? Devoit-il veiller près de moi? ou moi près de lui? A quoi a-t-on pensé?

Le Page (se leve tout endormi & se frotte les yeux). Monseigneur!

Le Prince. Viens, viens, mon petit ami, réveille-toi! Vois l'heure qu'il est à ta montre! la mienne est arrêtée.

Le Page (s'appuyant sur les bras du fauteuil, & toujours endormi). Comment? comment, Monseigneur?

Le Prince (souriant). Tu tombes de sommeil. La drôle de petite figure! Qu'il seroit bon à peindre dans cet état! Je t'ai dit de voir à ta montre l'heure qu'il est.

Le Page (s'approchant à pas lents.) Ma montre, Monseigneur? Ah! excusez-moi, je n'en ai point.

Le Prince. Tu rêves encore? Mais en effet n'aurois-tu pas de montre?

Le Page. Je n'en ai jamais eu.

Le Prince. Jamais? Comment ton père t'a envoyé ici sans te donner une des choses les plus nécessaires, & même la seule dont tu aies besoin pour faire ton service?

Le Page. Mon père? Ah! si je l'avois encore!

Le Prince. Tu ne l'as plus?

Le Page. Il est mort même avant que je fusse né. Je ne l'ai jamais connu.

Le Prince. Pauvre enfant! mais ton tuteur, ta mère, auroient bien dû songer....

Le Page. Ma mère, Monseigneur? hélas! vous ne le savez donc pas? elle est si malheureuse! si pauvre! Tout

ce qu'elle avoit d'argent, elle l'a employé pour moi, mais elle n'en avoit pas assez pour m'acheter une montre. Mon tuteur a bien dit qu'il m'en falloit une; (*il bâille*) cependant il ne me l'a pas encore donnée.

Le Prince. Qui est ton tuteur?

Le Page. Monseigneur, c'est mon oncle.

Le Prince (souriant). A merveille; mais il y a bien des oncles dans le monde, comment s'appelle le tien?

Le Page. C'est un des Capitaines de vos Gardes. Il est de service aujourd'hui.

Le Prince. Tu as raison; je m'en souviens, c'est lui qui t'a présenté. Mon petit ami, prends cette bougie. (*Il lui met un bougie dans les mains.*) Tiens-la bien. Dans ce cabinet, *(il le lui montre)* là, à côté, tu trouveras deux montres pendues à la glace. Apporte celle qui se trouvera à ta droite; & sur-tout prends garde de mettre le feu avec la bougie. Va.

Le Page (*en sortant*). Oui, Monseigneur.

SCENE II.

Le Prince (seul.) L'aimable enfant! Quelle naïveté!. quelle franchise! Ah! s'il y avoit un homme comme cet enfant, & que cet homme fût mon ami! C'est dommage qu'il soit si petit: je ne pourrai pas m'en servir; il faudra le renvoyer à sa mere.

SCENE III.

Le Prince, Le Page.

Le Page (*tenant la lumiere d'une main & la montre de l'autre*). Il est cinq heures, Monseigneur.

Le Prince. Je ne me trompois pas. La jour va bientôt paroître. (*Il reprend sa montre*). Mais est-ce là celle que j'ai demandée? celle qui étoit à droite?

Le Page. N'est-ce pas elle, Monseigneur? Je le croyois pourtant.

Le Prince. Eh! mon petit ami, quand ce seroit elle! si tu avois bien entendu tes intérêts, tu aurois pris l'autre; car celle-ci tout enrichie de brillans, ne peut convenir à un enfant. N'aurois-tu consulté que ta cupidité? Aurois-tu le

sort

ſort de ceux qui perdant tout pour vouloir trop gagner? Réponds-moi.

Le Page. Comment cela? Monſeigneur, je ne vous entends pas.

Le Prince. Il faut que je m'explique plus clairement. Sais-tu diſtinguer la droite de la gauche?

Le Page (regardant alternativement ſes deux mains). La droite & la gauche, Monſeigneur?

Le Prince (lui mettant la main ſur l'épaule). Va, mon enfant, tu les diſtingues peut-être auſſi peu que le bien & le mal. Que ne peux-tu conſerver cette heureuſe ignorance! Va, cours chercher ton oncle le Capitaine, qu'il vienne me parler. *(Le Page ſort.)*

SCENE IV.

Le Prince (ſeul). Il eſt plein d'ingénuité, tout-à-fait aimable!... .Raiſon de plus pour le rendre à ſa famille. La Cour eſt le ſéjour de la ſéduction. Je ne ſouffrirai pas qu'il en ſoit la victime. Je veux le renvoyer. Mais où ira-t-il? Si ſa mère eſt auſſi indigente qu'il le dit? Si elle eſt hors d'état de l'élever? Il faut que je m'en informe. Dornonville pourra me donner là-deſſus tous les éclairciſſemens que je deſire.

SCENE V.

Le Prince, Le Page.

Le Page. Monſeigneur, mon oncle, le Capitaine, va ſe rendre ici.

Le Prince. Eh bien! qu'eſt-ce donc? tu as l'air bien accablé! Eſt-ce que tu aurois encore envie de dormir?

Le Page. Hélas, oui, Monſeigneur. Un peu.

Le Prince. Si ce n'eſt que cela, va, remets-toi dans ton fauteuil. J'ai été enfant comme toi. Je ſais combien le ſommeil eſt doux à ton âge. Remets-toi, te dis-je, je te le permets.

(Le Page ſe remet dans le fauteuil & s'arrange pour dormir.)

Je me doutois bien qu'il ne ſe le feroit pas dire deux fois.

SCENE VI.

Le Prince, Dornonville, Le Page (endormi.)

Dornonville. Monseigneur.....

Le Prince. Approchez, Monsieur. Que pensez-vous du petit messager que je vous ai envoyé? A quoi l'emploirai-je? à me servir dans la chambre?

Dornonville. (haussant les épaules). Il est, je l'avoue, bien petit.

Le Prince. Ou à courir à cheval pour des commissions?

Dornonville. Je craindrois qu'il ne revînt pas.

Le Prince. Ou à veiller ici la nuit?

Dornonville (souriant). Oui, pourvu que votre Altesse dorme elle-même.

Le Prince. Quel parti puis-je donc tirer de cet enfant? Aucun, cela est clair. Aussi en me le donnant, n'avez-vous vraisemblablement pas prétendu qu'il fût utile à mon service, mais que je le devinsse à sa fortune Vous m'aviez bien dit que sa mère n'étoit pas en état de l'élever. Mais est-il vrai qu'elle soit réduite à la derniere misere?

Dornonville (mettant la main sur son cœur). Oui, Monseigneur, c'est l'exacte vérité.

Le Prince. Et par quels malheurs?

Dornonville. Par cette guerre même qui en a enrichi tant d'autres. A la vérité, sa terre n'étoit pas absolument libre. Mais la voilà passée tout-à-fait en des mains étrangeres. Tout est pillé, brûlé, detruit de fond en comble. Par-dessus cela des procès; ils succèdent à la guerre, comme la peste à la famine. Heureusement pour elle ses fils sont placés. Le plus jeune est votre Page, l'aîné est Enseigne dans vos Gardes: quant à la mère, elle vivra comme elle pourra.

Le Prince. Bien misérablement sans doute.

Dornonville. Cela est vrai, Monseigneur *(froidement).* Elle s'est réfugiée dans une cabane, où elle vit seul & délaissée. Je ne vais jamais la voir. Je suis son frère, & je ne pourrois supporter le spectacle affreux de sa misere.

Le Prince. Vous êtes son frère?

Dornonville. Oui, malheureusement, Monseigneur.

Le Prince (avec mépris). Malheureusement? Et vous n'allez

n'allez pas la voir ? Je vous entends, Monſieur. Sa miſere vous feroit rougir ; ou ſi elle vous touchoit, il vous en couteroit pour la ſoulager.

(*Dornonville paroît embarraſſé.*)

Comment nommez-vous votre ſœur ?

Dornonville. Detmond.

Le Prince (réfléchiſſant). Detmond ? Mais n'avois-je pas dans mes troupes un Major de ce nom ?

Dornonville. Il eſt vrai, Monſeigneur.

Le Prince. Qui fut tué a l'ouverture de la premiere campagne ?

Dornonville. Oui, Monſeigneur. C'étoit le père de l'Enſeigne & de cet enfant. Homme d'honneur & plein de courage, il montoit à l'aſſaut, de l'air dont on va à une fète ; il avoit le cœur d'un lion.

Le Prince. D'un homme, M. le Capitaine, c'eſt en dire davantage. Je me ſouviens très-bien de lui, & je deſirerois.....

Dornonville (s'approchant). Que deſireroit votre Alteſſe ?

Le Prince. De parler à ſa veuve.

Dornonville. Vous le pouvez à l'inſtant même. Elle eſt ici.

Le Prince. Elle eſt ici ? Envoyez chez elle ; qu'elle vienne dès qu'elle ſera levée. Je veux la voir & lui rendre ſon enfant.

Dornonville. Monſeigneur....

Le Prince. Je vous défends de l'en prévenir ; allez.

(*Le Capitaine ſort.*)

SCENE VII.

Le Prince, Le Page (endormi).

Le Prince. Quoi ! réduite à un état ſi miſérable, par la guerre ? quel horrible fléau ! Que de familles il a plongées dans la miſere ! Il vaut mieux encore qu'elles ſoient malheureuſes par la guerre que par moi ! C'eſt la néceſſité & non mon goût qui m'a fait prendre les armes.

(*Il ſe leve, & après avoir fait quelques tours, il s'arrête devant le fauteuil du Page.*)

L'aimable enfant !.....comme il dort ſans inquiétude ! C'eſt l'innocence dans les bras du ſommeil ! Il ſe croit dans

la maison d'un ami, où il ne doit point se gêner. Voilà bien la nature! (*Il se promene encore.*)

Sa mere? mais en vérité, je ne ferois pas beaucoup pour elle, si elle ressembloit au Capitaine. Je veux la mettre à l'épreuve, pour la bien connoître, and ensuite......ensuite il sera toujours tems de prendre un parti.

(*Il s'appuie sur le dos du fauteuil, & en regardant le Page d'un air d'amitié, il apperçoit une lettre qui sort de sa peche.*)

Mais qu'apperçois-je? Je crois que c'est une lettre.

(*Il l'ouvre & en lit la signature.*)

" Ta tendre mère, de Detmond"....

Ah! c'est de sa mère! La lirai-je? Je veux connoître son caractere. Elle n'aura point dissimulé avec son enfant. Lisons. (*Il lit.*)

" Mon cher Fils,

" La peine que tu as à écrire, ne t'a point empêché de satisfaire à la demande que je t'avois faite; & ta lettre est même plus longue que je ne l'espérois. Cette bonne volonté me confirme ta tendresse: j'y suis bien sensible, & je t'embrasse de tout mon cœur. Tue me marques que tu as été présenté au Prince, qu'il a eu la bonté de t'agréer; que c'est le meilleur & le plus doux des maîtres, & que tu l'aimes déjà beaucoup."

(*Il regard le Page.*)

Quoi! mon ami, c'est là ce que tu as écrit à ta mère? Je ne fais donc que mon devoir en te payant de retour, & en cherchant à te donner des preuves de mon amitié.

" Tu as raison de l'aimer mon enfant, car sans sa généreuse assistance, quel seroit ton sort dans le monde? Tu as perdu ton père; & quoique ta mère vive encore, tu n'en es pas moins à plaindre; la fortune l'a mise hors d'état de remplir ses devoirs envers toi; c'est le plus grand de mes chagrins, le plus cruel de mes tourmens. Tant que je n'ai eu à penser qu'à moi, le malheur m'a trouvée inébranlable; mais quand ton image vient se présenter à mon esprit, mon cœur se brise, & mes larmes ne peuvent tarir."

Beaucoup de tendresse, beaucoup de sensibilité à ce qu'il paroît! Et si elle est aussi excellente femme que tendre mère...Et pourquoi ne le seroit-elle pas? Elle l'est! Je n'en puis douter.

" Je

" Je ne saurois, mon ami, te conduire moi-même sur le chemin de la fortune, comme je le voudrois; je suis forcée de rester ici dans la solitude & l'éloignement; mais avec toute la force que la tendresse m'inspire, je ne cesserai de te donner des conseils; & ma voix, tant qu'elle pourra se faire entendre, te répétera toujours de suivre les sentiers de l'honneur & de la vertu. Mon ami, donne-moi une preuve nouvelle de cette obéissance que tu as eue pour moi jusqu'à présente, porte toujours cette lettre sur toi."

(*Il regarde le Page.*)

Eh bien! il étoit obéissant.

" Quand tu feras en danger de manquer à ton devoir, & de négliger les avis que je t'ai donnés en t'embrassant la dernier fois, & en t'arrosant de mes larmes, ô mon fils! ressouviens-toi de cette lettre, ouvre-la: pense à ta mère, à ta mère infortunée, que l'espérance seule qu'elle fonde sur toi, soutient dans la solitude."

Comment? n'a-t il pas un frère?

" Pense que tu la ferois mourir de douleur, & que tu percerois toi-même le cœur qui t'aime le plus sur la terre."

Elle sent son danger. Elle a raison; car il est exposé. Devoit-elle se résoudre à l'envoyer ici?

" Ce n'est point le soupçon & la défiance qui parlent par ma bouche; ta conduite ne les a pas fait naître. Non, mon enfant, non. Ton frère a fait couler mes larmes; tu ménageras plus que lui l'ame sensible de ta mère."

Ainsi l'aîné? l'Enseigne.....Il faut que je m'éclaircisse davantage.

" Tu as toujours été soumis, respectueux: je te rends ce témoignage avec des larmes de joie. Continue, mon fils, deviens un honnête homme: & ta mère si pauvre, si malheureuse qu'elle soit, oubliera bientôt ses malheurs & sa misere."

Fort bien, elle me plait; le malheur ajoute à l'élévation de son ame au lieu de la flétrir.

" Tu me marques à la fin de ta lettre, que tous tes camarades ont une montre. Je vois qu'il t'en faudroit une aussi; cependant tu brises là-dessus, & tu me caches le desir que tu en as. Cette retenue me charme; je suis désespérée de ne pouvoir la récompenser. Tu le sais, mon ami, je ne le peux pas, & tu me le pardonneras. Des affaires pressantes m'appellent dans la capitale; je vais m'y rendre: & ce voyage m'enlevera le peu qui me reste. Cette dépense

eſt néceſſaire, & je ne puis l'éviter. Mais ſois perſuadé que dans la ſuite, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour contenter ton deſir. Et duſſé-je me refuſer tout, je ne veux pas que l'ami de mon cœur manque jamais d'encouragement à la vertu. J'eſpere bientôt te revoir, & je ſuis....'

O femme bien digne d'un meilleur ſort! Je veux montrer cette lettre à mon épouſe, & la garder. Mais, non, c'eſt le tréſor de cet enfant, pourquoi le lui ravir?

(Il remet la lettre dans la poche du Page.)

Avec quelle tranquillité il dort encore! Le ciel, dit-on, prépare le bonheur de ſes enfans pendant leur ſommeil. Cela ſe vérifiera ſur lui. Sa fortune eſt faite.

(Il le prend par la main.)

Mon ami! mon ami!

(Le Page ſe réveille & regarde le Prince pendant quelques momens avec de grands yeux.)

Il eſt charmant, d'honneur! Viens, mon petit ami, réveille-toi. Il fait grand jour, & tu ne peux pas dormir ici plus long-tems. Leve-toi.

Le Page (ſe levant lentement). Oui, Monſeigneur.

Le Prince. Tu es encore tout endormi. Tiens, va dans mon cabinet. *(Il y va.)* Eteins la lumiere & ferme les portes.

(Il éteint la lumiere & ferme les portes.)

Maintenant va dans celui où tu as pris la montre. Va vîte. Non, non, par ici; tiens, en face, vîte. Reviens de ce côté-là. Eh bien es-tu éveillé à préſent?

Le Page. Ah! oui, Monſeigneur.

Le Prince. Dis-moi un peu, car je te regarde comme un enfant appliqué, habile même, ſais-tu déjà écrire des lettres?

Le Page. Oh! quand je veux. J'en ai déjà écrit deux grandes.

Le Prince. Et ces deux, à ta mère ſans doute?

Le Page. (*d'un air gai & familier*). Oui, Monſeigneur, ma mère.

Le Prince. La joie brille dans tes yeux, quand je te parle d'elle. (*A part.*) Comme ils s'aiment dans leur miſere! (*Haut.*) Mais eſt-elle donc bien bonne, ta mère?

Le Page (prenant une main du Prince avec les ſiennes). Ah! ſi vous la connoiſſiez!

Le Prince. Je la connaîtrai, mon ami.

Le Page. Ell eſt ſi douce, ell m'aime tant....

Le Prince. Je souhaiterois qu'elle eut des fils qui lui ressemblassent. Ton frère l'Enseigne? on dit qu'il ne se conduit pas bien. Mais toi?

Le Page (remuant la tête). Ah! mon frère Enseigne!

Le Prince. Oui, il lui cause, dit-on, beaucoup de chagrin. Cela est-il vrai?

Le Page. Ah! Monseigneur......Mais on m'a défendu d'en ouvrir la bouche. Si son Colonel le savoit.......(*D'un air de confidence.*) Oh! c'est un homme dur & méchant que ce Colonel.

Le Prince. Il n'en saura rien, je te le promets. Parle, qu'est-il donc arrivé? Qu'est-ce que ton frère a fait?

Le Page. Bien des choses. Je ne sais pas moi-même au juste ce que c'est. Tout ce que j'ai vu, c'est que ma mère en a été très en colere; & que pour couvrir la faut de mon frère, elle a donné tout ce qu'elle possédoit.

(*Il s'approche du Prince & lui dit à voix basse.*)

Il auroit pu sans cela, disoit-elle, être renvoyé du service.

Le Prince. Renvoyé du service? Et pourquoi donc?

Le Page. Ah! Monseigneur, voilà ce que je ne peux dire.

Le Prince. Quoi, pas même à moi?

Le Page. On ne me l'as pas dit à moi-même.

Le Prince (riant). On à très-bien fait, à ce qu'il me semble. Mais pour en revenir à toi, comm tu n'as point de montre, n'en aurois-tu pas demandé une à ta mere dans tes lettres?

Le Page. Une seule fois, pas davantage.

Le Prince. Fort bien. Elle t'en a donc fait un reproche?

Le Page. Oh! non, Monseigneur. Au contraire, elle m'a écrit qu'elle économiseroit sur le peu qu'elle a pour m'en donner une. Je suis fâché de lui en avoir parlé. Elle a déjà tant de peine à vivre! Cela me donne bien du chagrin.

Le Prince. Cela doit t'en donner aussi. Un bon fils ne doit pas être à charge à sa mère; il est au contraire de son devoir de chercher tous les moyens de la soulager. Quant à la montre, s'il ne s'agissoit que de cela, on pourroit te contenter. (*Il tire sa bourse.*)

Tiens, mon petit ami! voilà douze louis dont je peux disposer. Je veux t'en faire cadeau; donne-moi ta main.

Le Page (tendant la main, pendant que le Prince compte). Sont-ils pour moi, Monseigneur?

Le

Le Prince. Oui, ſans doute ; mais dis-moi, que comptes-tu faire de cet argent ?

Le Page. N'en pourrois-je pas acheter une montre ?

Le Prince. Oui, & même une très-belle ! Mais à bien examiner les choſes, tu n'as pas abſolument beſoin de montre, il y en a aſſez ici.

(Pendant que le Page le regarde attentivement.)

Si j'étois à ta place, je ſais bien ce que je ferois. J'employerois mieux cet argent. Cependant comme tu voudras. Je vais m'habiller. Reſte ici juſqu'à mon retour.

Le Page (l'appellant). Monſeigneur....

Le Prince. Eh bien, que veux-tu ?

Le Page. Ma mère eſt ici. Elle part ce matin, & je voudrois bien lui dire adieu. (*D'un air careſſant.*) Me le permettez-vous ?

Le Prince. Non, mon ami, cela n'eſt pas néceſſaire. Pour cette fois, ta mère viendra ici. Tu la verras ; un peu de patience. *(Il ſort.)*

SCENE VIII.

Le Page (ſeul).

Elle viendrai ici ? Je la verrai ? Et pourquoi cela? Que m'importe ? il ſuffit qu'elle vienne, & que je l'embraſſe...... Un, deux, trois....*(Il compte juſqu'à douze.)*

Douze louis pour une montre! Ah que je ſuis content ! il me ſemble déjà l'avoir dans mes mains, l'entendre aller, la monter moi-même. Mais quand le Prince a dit, qu'il ſauroit bien ce qu'il feroit, s'il étoit à ma place, qu'entendoit-il par-là ? Que feroit-il donc ? Oh ! lui ! qui a des montres dans toutes ſes chambres, il ne ſait pas ce que l'on ſouffre de n'en pas avoir. Mais il m'a dit auſſi, qu'un bon fils doit ſoulager ſa mère. Sans doute il penſoit alors à la mienne. Douze louis ! *(Il les regarde.)* C'eſt à la vérité bien de l'argent ! bien de l'argent ! Si ma mère les avoit, ils lui feroient d'un grand ſecours. (*Il preſſe l'argent avec ſes deux mains contre ſon cœur.*)

Ah ! une montre ! une montre !

(Laiſſant tomber ſes mains.)

Mais auſſi une mère ! une mère ſi tendre ! Hier encore, elle étoit ſi abattue ! elle avoit un air ſi pâle, ſi malade ! Je crois qu'en lui donnant cet argent, elle feroit tout d'un coup

ſoulagée.

soulagée....Ferai-je ce sacrifice pour elle ?......(*D'un air décidé.*)

Oui, sans doute, oui! mais qu'elle vienne promptement, car je pourrois bien en avoir du regret. La montre me tient trop au cœur.

(*Il met son doigt sur sa bouche.*)

Paix! écoutons! on vient.

SCENE IX.

Madame de Detmond, Dornonville, Le Page.

Le Page (*courant au-devant de sa mère*). Ah! ma mère!

Madame de Detmond (*regarde de tous côtés d'un air inquiet, sans faire attention à l'enfant*). Je ne sais, mon frère; mais je suis inquiete. Que me veut donc le Prince?

Dornonville. Tiens, regarde cet enfant! Eh bien, il veut te le rendre.

(*Elle regarde avec effroi son enfant, qui ne cesse de la caresser d'un air satisfait.*)

Mais aussi, il y avoit de la folie à l'amener ici. A quoi le Prince peut-il l'employer? Les autres Pages deviennent grands, se forment, & entrent au service: Mais lui....... (*Avec une geste de mépris.*) Il ast trop chétif, il ne sera jamais bon à rien. Le lait dont tu l'as nourri, étoit empoisonné par tes chagrins, c'est une plante dont le germe est altéré. Jamais il ne deviendra plus fort.

Mde. de Detmond (*avec douleur*). Mon frère!...

Dornonville. En un mot, quand tu verras le Prince, garde-toi bien de lui parler de cet enfant. Ce seroit inutile. Solicite plutôt sa faveur pour l'Enseigne. Il se forme au moins celui-là: c'est un homme!

Mde. de Detmond. Que dis-tu? pour l'Enseigne?

Dornonville. Oui. Il l'a envoyé chercher.

Mde. de Detmond. Tu m'effraies. Auroit-il appris?....

Dornonville (*d'un air froid*). Cela pourroit bien être: c'est même probable.

(*S'appuyant sur sa canne & branlant la tête.*)

Que penses-tu qu'il en arrivât, s'il savoit que le drôle a voulu décamper? qu'il a pris de l'argent? & que ce n'est que parce que j'ai arrangé les choses....(*avec emportement.*) Eh bien! vous verrez que je serai la victime de mon bon

cœur,

cœur, & que l'on m'enverra moi-même aux arrêts. Je voudrois ne m'être jamais embarrassé du soin de tes enfans. Mais aussi je ne m'en mêlerai plus.

(Il part en grondant, & se retournant encore.)

Non ! je ne m'en mêlerai jamais de la vie. *(Il sort.)*

SCENE X.

Madame de Detmond, Le Page.

Le Page (voyant son inquiétude).

Mon oncle est toujours de mauvaise humeur. Mais laissez le dire, maman, & ne craignez rien.

Madame de Detmond. Tais-toi, mon enfant. Tu ne sais pas....

Le Page. Oh ! j'en sais plus que lui. Il s'en faut que le Prince soit comme il le dit. Il ne fait de mal à personne. Au contraire, voyez, voyez !

(Il lui montre les douze louis qu'il a dans sa main.)

Tout cela....Eh bien ! c'est lui qui me l'a donné.

Mde. de Detmond (surprise). Est-il possible ? Le Prince ?

Le Page. Il l'a tiré d'une grande, grande bourse remplie d'or, un instant avant que vous vinssiez. Ah ! si le Prince vouloit, maman, s'il vouloit !....Oh ! il est riche, lui !

Mde. de Detmond. Mais pourquoi ? Je n'y comprends rien. Il faut pourtant qu'il ait eu un motif.

Le Page. Certainement. Sa montre s'étoit arrêtée. Il a chassé hier toute la journée, il avoit oublié de la monter, & ce matin....

(Il court au cabinet & en ouvre la porte.)

Tenez, c'est là qu'il étoit couché. Il m'appelle, me dit de regarder à ma montre : & comme je n'en avois pas...

Mde. de Detmond. Il t'a donné cet argent.

Le Page. Oui, il me l'a donné pour en acheter une.

(Il lui montre l'argent de nouveau.)

Douze louis, ma chere maman !

Mde. de Detmond. Regarde-moi. Dois-je te croire ?

Le Page. Assurément ! mais je ne suis pas pressé d'avoir une montre. Il s'en trouvera toujours une pour moi.

(Il prend la main de sa mère.)

Prenez cet argent, maman ! mettez-le dans votre bourse.

Mde.

Mde. de Detmond (*émue.*) Comment, mon fils, comment?....

Le Page. Je souffre tant de vous voir toujours dans les larmes! Ah! ma mère, je voudrois avoir bien de l'argent, & vous ne pleureriez plus. Tout, oui, tout ce que j'aurois, je vous le donnerois de bon cœur.

Mde. de Detmond (*se baissant sur lui.*) Quoi? tu voudrois, mon fils?....

Le Page. Que j'aurois de plaisir à vous voir heureuse & contente!

Mde. de Detmond (l'embrassant.) Je le suis, mon ami. Je ne donnerois pas le bonheur que je goûte en ce moment pour tout l'or de ton Prince.

(*Elle l'embrasse une seconde fois.*)

Ah! tu ne sens pas l'impression que fait la tendresse compatissante d'un fils sur le cœur d'une mère infortunée!

Le Page (reprend la main de sa mère.) Vous prendrez cet argent au moins? je vous en prie, ma chere maman, ne me refusez pas.

Mde. de Detmond. Oui, mon ami, je le prends. Comme on pourroit te tromper, c'est moi qui me charge...

Le Page. De quoi? de m'avoir une montre?

Mde. de Detmond. Si tu restes avec le Prince, il t'en faut une.

Le Page. Eh non, non! Le Prince a des montres partout, & il m'a dit lui-même que je n'en avois pas besoin.

Mde. de Detmond. Cependant, ce qu'il t'a donné, c'est pour en avoir une?

Le Page. N'importe: il me l'a dit.

Mde. de Detmond. Tu me trompes, mon enfant; & tu ne devrois pas faire un mensonge, même par amour pour ta mère.

Le Page. Un mensonge? Vous ne me croyez donc pas? Eh! bien, je voudrois que le Prince fût présent. Je voudrois qu'il vînt. (*Il se retourne.*) Ah! le voilà lui-même.

SCENE XI.

Le Prince, Madame de Detmond, Le Page.

Le Page (*courant au-devant de lui.*) N'est-il pas vrai, Monseigneur, que vous m'avez d'abord donné douze louis pour avoir une montre?

Le Prince (*souriant.*) Oui, mon ami.

Le Page. Et ne m'avez-vous pas dit ensuite que je n'en avois pas besoin ?

Le Prince. C'est encore vrai.

Le Page (*se tournant aussi-tôt vers sa mère.*) Eh bien, maman ? Eh bien ?

Mle. de Detmond (*embarrassée.*) Votre Altesse voudra bien excuser la simplicité d'un enfant, qui oublie le respect...

Le Prince. Excuser, Madame ? Cette simplicité me ravit; & je voudrois pouvoir la trouver dans tout le monde. Elle est si naturelle ! Parle, mon ami ! Ta mère ne vouloit donc pas te croire ?

Le Page (*un peu fâché.*) Non, Monseigneur. D'abord elle ne vouloit pas me croire, & ensuite elle ne vouloit pas accepter l'argent.

Le Prince. Que dis-tu ? accepter ? As-tu fait assez peu de cas de mon présent, pour avoir voulu en disposer ? Je ne le pense pas.

Le Page (*embarrassé.*) Monseigneur....

Le Prince. Si je le savois, cela ne m'engageroit pas beaucoup à t'en faire davantage. Eh bien ! avoue-le moi, est-il vrai ?

Le Page (*en montrant sa mère.*) Ah ! Monseigneur, elle est si pauvre !

Le Prince (*lui prenant le menton.*) Bon petit cœur ! Tu as donc sacrifié l'unique objet de tes desirs, pour secourir ta mère ? En vérité, il seroit affreux que cela te fit perdre une montre. (*Il tire la sienne.*)

Tiens ! quand je ne posséderois que celle-là, pour récompenser ta tendresse, je te la donnerois.

Le Page (*la prenant avec joie.*) Ah, Monseigneur ! Va-t-elle ?

Le Prince. Sois tranquille ! elle va bien.

(*Le Page court à sa mère pour lui faire voir la montre.*)

Le Prince. Viens, mon ami, mets la montre dans ta poche. Et puisque tu as si bien employé le peu que je t'ai donné, (*il lui donne une bourse*) tiens, prends, voilà cent louis en place des douze premiers.

Le Page (*le regardant avec étonnement.*) Quoi, Monseigneur !

Le Prince. Tu hésites ! Allons, prends.

Le Page. La bourse, & tout ce qu'il y a ?....(*Il veut la rendre.*) En vérité c'est trop.

Le Prince. Oui, ſi c'étoit pour toi. Mais je te les donne pour en diſpoſer. Et qui penſes-tu qui en ait beſoin ?

Le Page. Que en ait beſoin ?

(*Il regarde le Prince, puis ſa mère, & le Prince encore.*)

Tenez, ma chere maman !

Mde. de Detmond (*s'approchant du Prince*). Votre Alteſſe....

Le Prince. Point de remerciments, Madame. Vous trouverez que c'eſt très-peu, & je crains de vous faire beaucoup plus de mal que je ne vous ai fait de bien. Mais, (*montrant le Page*) vous le voyez ſans que je vous le diſe, cet enfant eſt trop foible, trop petit pour être avec moi. Il eſt dans un âge où l'on n'eſt pas en état de rendre ſervice aux autres. En un mot, j'eſpere que vous le reprendrez ſans difficulté. Vous gardez le ſilence ?

Mde. de Detmond. Pardonnez, Monſeigneur...

Le Prince. Et quoi ?

Mde. de Detmond. Pardonnez, j'ai tort de rougir d'une pauvreté dont je ne ſuis pas la cauſe ; & je peux ſans honte en faire l'aveu ſincere à mon Prince.

(*S'approchant de lui & le fixant.*)

Oui, Monſeigneur ; je ſuis trop pauvre, pour élever mon enfant. Déjà depuis long-tems je portois ſur l'avenir un œil inquiet. Je vais donc être en proie à la douleur. Ah ! s'il faut que je ramene dans le triſte aſyle de la miſere, l'unique objet de toutes mes allarmes, cet enfant que vous voulez me rendre, cet enfant trop jeune encore.... (*Elle veut retenir ſes larmes*)...pour...ſentir la perte qu'il a faite dans ſon père....Ah ! pardonnez à la foibleſſe d'une mère !

Le Page (*prenant la main du Prince & d'un ton pénétré*). Elle pleure, Monſeigneur !

Le Prince. Eh bien ! quand tu vivrois auprès de ta mère ?

Le Page (*d'un air ſuppliant.*) Vous n'allez pas me renvoyer ?

Le Prince. Non ? Tu ne le crois donc pas ? Cette confiance, mon petit ami, me fait plaiſir. Madame, il peut reſter. (*Voulant l'éprouver.*) Ce ſeroit cependant bien dommage, ſi ſes mœurs, ſon innocence....Mais, non, il n'y a encore rien à craindre.

Mde. de Detmond (*le regardant attentivement.*) Son innocence, Monſeigneur ?

Le Prince (*continuant ſur le même ton.*) Ce n'eſt rien, Madame.

Madame. Vous vous imagineriez peut-être, que je cherche à retirer ma parole. Soyez tranquille.

Mde. de Detmond (avec timidité.) Mais cependant, sans manquer au respect que je vous dois, oserois-je vous prier de vous expliquer, Monseigneur ?

Le Prince. Madame, ce que je voulois dire, c'est que depuis long-tems je suis très-mécontent de mes Pages. Leur société & leur exemple pourroient bien....Mais après tout ce n'est qu'un peut-être, & on peut tenter....

Mde. de Detmond (prenant vivement la main de son fils.) Non, Monseigneur.

Le Prince (feignant de se trouver offensé.) Non ?...Comme vous voudrez, Madame.

Mde. de Detmond. L'innocence de mon fils m'est trop précieuse. Je frémis des dangers où j'allois l'exposer.

Le Prince. Mais considérez....

Mde. de Detmond. Je ne considere rien. Je vois mon enfant dans le feu : pourvu que je le sauve, que m'importe qu'il soit nud ?

Le Prince. Mais sans biens, sans éducation, que deviendra-t-il, Madame ?

Mde. de Detmond. Ce qu'il plaira au ciel. Je me soumets à sa volonté. S'il ne peut pas soutenir sa naissance, qu'il aille cultiver les champs, qu'il meure, mais innocent, dans le sein de l'indigence.

Le Prince (reprenant son ton naturel.) C'est penser noblement. Oui, Madame, je le vois ; vous méritez tout ce que je suis en état de faire pour vous.

(S'approchant d'elle & avec intérêt.)

En quoi puis-je vous être utile ? Quels secours puis-je vous donner ? Parlez, demandez ; c'est un ami que vous voyez devant vous.

Mde. de Detmond (avec émotion.) Ah ! Monseigneur....

Le Prince. Dites-moi avant tout quelle est votre situation. Où en êtes-vous pour votre terre ?

Mde. de Detmond. Il m'est absolument impossible de la sauver.

Le Prince. Vos dettes sont donc bien considérables ? Vous avez, m'a-t-on dit, des procès. Ne vous donnent-ils aucune espérance ?

Mde. de Detmond. Aucune, Monseigneur. Un seul, où il s'agit d'une petite succession, auroit depuis long-tems dû être jugé en ma faveur. Mon droit est incontestable ; mais

le

le crédit & les richesses le combattent. La nécessité m'avoit amenée à la ville pour tenter un accommodement; je n'ai pu y réussir.

Le Prince. C'est un bonheur pour vous. La justice vous sera rendue sans que vous fassiez de sacrifice, je vous en donne ma parole. Acceptez de plus une pension de cent louis. Je souhaite qu'elle puisse vous mettre au-dessus de tous les besoins.

Mde. de Detmond (se jettant à ses pieds). Tant de bonté, Monseigneur! comment pourrai-je...

Le Prince (la relevant.) Que faites-vous? Levez-vous, Madame, levez-vous. Je m'acquitte de ce que je dois à la mémoire d'un homme dont vous êtes la veuve. Je fais pour vous ce que je ferois pour tous ceux dont les vertus toucheroient mon cœur. Dites-moi: hésiteriez-vous encore à reprendre votre enfant?

Mde. de Detmond. Monseigneur, pourrois-je oublier?...

Le Prince. Et toi, mon ami, retournerois-tu volontiers avec ta mère?

Le Page (la montre à la main). Avec ma mère? Oui, Monseigneur?

Le Prince. Mais cependant, je sais que tu m'aimes. Tu voudrois bien aussi rester avec moi?

Le Page. Très-volontiers, Monseigneur.

Le Prince. Eh bien! si cela est ainsi, en te rendant à ta mère, je te renverrois: & tu m'as prié si instamment de te garder près de moi! Ta mère d'ailleurs t'a jetté dans mes bras. Il faut donc que je prenne d'autres mesures pour concilier les choses. Restez ici, Madame; je suis à vous dans le moment.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

Mde. de Detmond, Le Page.

Mde. de Detmond (se jettant dans un fauteuil.) O jour heureux! ô bonheur inattendu!

Le Page. Eh bien, maman? Eh bien? Etes-vous contente?

Mde. de Detmond (le tirant à elle avec tendresse.) O mon fils, mon cher fils!

Le Page. Mais vous ne vous réjouiſſez pas? Il faut être plus gaie, ma chere maman !

Mde. de Detmond. Mon bonheur même me fait rougir. Il me reproche le peu de confiance que j'ai eu dans la Providence, le chagrin mortel que je reſſentis quand tu vins au monde. C'étoit un moment après que l'on m'eut annoncé la perte de ton père. Je jettai ſur toi un regard de compaſſion. Je pleurai le jour que je t'avois donné. *(Elle le prend dans ſes bras & l'embraſſe.)* Et c'étoit toi qui devois ſoulager ta malheureuſe mère ! tes jeunes mains devoient eſſuyer ſes larmes ! Dieu ! que puis-je deſirer à préſent ? Rien, rien que d'être raſſurée ſur le ſort de ton frère ; & mon bonheur ſera parfait.

Le Page. De mon frère ? Comment cela, ma chere maman ?

Mde. de Detmond. Si le Prince ſavoit ce qu'il a fait....

Le Page. Quand il le ſauroit, il n'en feroit rien. Vous avez vu comme il eſt bon & généreux.

Mde. de Detmond, Pour nous, mon fils, qui ne ſommes coupables d'aucun crime.

Le Page. D'ailleurs il m'a promis qu'il garderoit le ſecret, que le Colonel n'en ſauroit rien.

Mde. de Detmond (*effrayée.*) Quoi, il te l'a promis ?

Le Page. Aſſurément. Ainſi il ne faut pas vous alarmer.

Mde. de Detmond. Je ſuis conſternée. Tu as donc dit?....

Le Page. Ah ! preſque rien. Ce que je ſavois. Et puis il m'a interrogé ſur la conduite de mon frère, & je ne pouvois pas mentir. Vous ne l'avez défendu vous-même.

Mde. de Detmond. Mais, mon ami, mon cher fils....

Le Page. Comment? vous êtes inquiete ?

Mde. de Detmond. Si je ſuis inquiete ! Dieu ! ſi je le ſuis! Ah ! ſi le Prince en demande davantage ! S'il apprend !.... Tu peux perdre ta mère, ton frère. Tu peux nous plonger tous dans un abîme de malheurs.

Le Page (*prêt à pleurer.*) Dans un abîme de malheur?...

Mde. de Detmond. On vient....(*Elle l'embraſſe & l'encourage.*) Ne dis rien. Seche tes larmes ; elles ne ſerviroient qu'à rendre peut-être le mal plus grave. Sois tranquille.

SCENE XIII.

Madame de Detmond, Le Page, Le Prince, derriere lui Dornonville & L'Enseigne.

Le Prince. Entrez, Messieurs, suivez-moi. *(A l'Enseigne.)* C'est donc vous qui êtes Detmond? le fils de ce brave Major?

L'Enseigne (s'inclinant profondément.) Oui, Monseigneur.

Le Prince. C'est une bonne recommandation auprès de moi. Vous aviez pour père un homme plein d'honneur, un brave guerrier. Sans doute que son exemple excite votre émulation, & que vous cherchez à vous rendre digne de lui?

L'Enseigne. Monseigneur, je ne fais que mon devoir.

Le Prince. C'est tout faire. Le plus brave homme n'en fait pas davantage. Tenez, Monsieur, voilà votre mère: ses vertus, & les espérances que donne cet aimable enfant, m'ont fait concevoir de la famille l'idée la plus avantageuse. C'est pour cela que j'ai voulu vous voir tous rassemblés ici.

L'Enseigne (s'inclinant toujours.) Monseigneur, vous me faites beaucoup de grace.

Le Prince. Je ne vous en fais pas plus sans doute que vous n'en meritez.

L'Enseigne. Votre Altesse juge bien favorablement.

Le Prince. En effet, Monsieur, il ne me manque que la conviction, dans le jugement que je suis tenté de porter de vous, pour faire votre fortune. Cependant cet air libre, & assuré, qui vous sied si bien...

L'Enseigne. Ah, Monseigneur....

Le Prince. Annonce (souffrez que je le dise) une ame noble ou très-corrompue. On ne sauroit soupçonner un fils né de tels parens. Non sans doute. Ainsi, Monsieur, que pourroit-on faire pour vous? Un grade de plus ne vous avanceroit pas beaucoup. Qu'en pensez-vous?

L'Enseigne (se frottant les mains.) Non assurément, Monseigneur....

Le Prince. Mais si nous sautions ce grade? Le rang de Capitaine,

Capitaine, une compagnie: c'eſt là le premier but de tous ces Meſſieurs. Mais auparavant.... (*Il ſe tourne rapidement vers le Capitaine.*) Monſieur, que penſez-vous de votre neveu?

Dornonville (un peu embarraſſé.) Moi, Monſeigneur? Ce que j'en penſe?...

Le Prince. On diroit, beaucoup de mal.

Dornonville. Non, Monſeigneur, plutôt du bien. Je crois qu'il a du cœur, qu'il ſera brave...

Le Prince (regardant l'Enſeigne avec un air de ſatisfaction) Oui? Cela eſt-il vrai?

Dornonville. D'ailleurs il eſt d'une taille avantageuſe.

Le Prince. C'eſt un bel homme, j'en conviens. Mais ſa conduite, ſes mœurs? Je rougis de vous queſtionner ſur de pareilles bagatelles. Enfin, quel eſt ſon caractere?

Dornonville (ſouriant.) Ah! un peu trop de gaité, de pétulance quelquefois. Au reſte, Monſeigneur, comme vous ſavez, cela ne meſſied pas à un ſoldat.

Le Prince. Comme je ſais? C'eſt en vérité quelque choſe de nouveau pour moi. Il ne me manque plus que votre témoignage, Madame. Que me direz-vous de votre fils? (*Après une pauſe.*) Rien?

Mde. de Detmond. Que pourrois-je en dire?

Le Prince. Ce que vous en penſez. La vérité.

Mde. de Detmond. Et le puis-je, Monſeigneur? Si j'avois à le louer, voudriez-vous que je le fiſſe en ſa préſence? ou ſi j'avois à le blâmer, ſeroit-ce devant celui qui tient ſon ſort entre ſes mains?

Le Prince (ſouriant.) Fort bien, Madame. Au bon cœur d'une mère vous joignez toute la fineſſe d'une femme. Je ne puis m'empêcher de vous admirer. (*Reprenant un ton ſérieux.*) Monſieur, chacun a ſes principes. J'ai les miens. Quand je veux avancer un Officier, je commence par l'envoyer aux arrêts. Que vous en ſemble?

L'Enſeigne (effrayé.) Monſeigneur...

Le Prince. Oui, c'eſt ma manière. Remettez votre épée au Capitaine. Un air plus modeſte auroit tout excuſé. Mais ce ton aſſuré, cette hardieſſe!...Avec une conſcience comme la vôtre, qu'attendre d'un homme auſſi effronté? qui devroit ſentir qu'il a mérité ma diſgrace; qui ſait avec quelle indignité il en a agi envers la meilleure des mères; & qui cependant....Monſieur, qu'il ſoit aux arrêts pour un mois. Je ne veux point d'éclairciſſemens ſur ce qui s'eſt

paſſé.

paſſé. C'eſt à votre conſidération, Madame, & à cauſe de la maniere dont je m'en ſuis inſtruit ; & ſour-tout parce que les circonſtances me font préſumer que ſa faute eſt très-grave....

(*D'un ton ferme & ſévere.*)

Monſieur le Capitaine, ſi dans la ſuite il ſe paſſoit quelque choſe, je veux en être informé ſur le champ, vous m'entendez ? ſur le champ. J'ai deſſein d'avancer ce jeune homme : & ni vous *(au Capitaine)*, ni *(d'un ton plus doux)* vous, Madame, ne dérangerez mon plan....

(*S'adreſſant particuliérement à elle.*)

Ne lui donnez jamais rien, jamais : ne fût-ce qu'une bagatelle, à titre de préſent. Ses appointemens peuvent lui ſuffire. Qu'il apprene à borner ſa dépenſe.

(*Il lui fait ſigne avec la main.*)

Allez, Monſieur, rendez vous aux arrêts.

(*Les deux Officiers ſortent.*)

SCENE XIV.

Le Prince, Madame de Detmond, Le Page.

Le Prince (*la regardant*). Eh bien, Madame ? Vous êtes bien triſte ?

Mde. de Detmond (*reſpectueuſement*). Monſeigneur, je ſuis mère.

Le Prince. Mais vous n'êtes pas une de ces mères foibles, qui, pour épargner à leurs enfans quelques mortifications, amient mieux ne les pas corriger ?

Mde. de Detmond. Ce ſeroit une tendreſſe mal entendue. Non : je crains ſeulement qu'il n'ait perdu à jamais les bonnes graces de ſon Prince.

Le Prince. Raſſurez-vous. Mon intention n'a été que de le rendre digne des graces que je veux répandre ſur lui. Indulgent pour la jeuneſſe, je lui pardonne volontiers ſon inconſéquence & ſes étourderies ; mais je ne le puis pas toujours. Ce qui dans l'un ramene, avec le repentir, l'amour de la vertu, fortifie dans l'autre ſon penchant pour le vice. Au demeurant, ſoyez ſans inquiétude. Ce jeune homme deviendra raiſonnable ; & je meſurerai mes bontés ſur ſon changement.

(Se tournant vers le Page.)

Quant à cet enfant, ſavez-vous quelles ſont mes vues ?

Mde. de Detmond. Non, Monſeigneur. Quelles qu'elles ſoient, elles ne tendront qu'à aſſurer ſon bonheur. O mon Prince ! je n'ai jamais laiſſé paſſer un jour ſans payer à vos vertus le tribut de mon hommage ; mais je ſens bien aujourd'hui combien il étoit peu digne de vous.

Le Prince. Que voulez-vous dire, Madame ? Vous ne me connoiſſez point. Mon but eſt de donner un brave homme à l'état, à moi-même un ſerviteur fidele, & d'élever pour mon fils un ami qui ſoit diſpoſé à ſacrifier un jour ſa vie pour lui, comme ſon père l'a fait pour moi.

SCENE XV.

Le Prince, Madame de Detmond, Le Page, un Valet-de-Chambre.

Le Valet-de-Chambre. Monſeigneur ! le Directeur.

Le Prince. Qu'il entre ! J'eſpere, Madame, qu'il ſuffira que vous ſoyez inſtruite de mes intentions pour les approuver.

SCENE XVI.

Le Prince, Madame de Detmond, Le Page, Le Directeur.

Le Directeur (*s'inclinant*). Je me rends à vos ordres, Monſeigneur.

Le Prince. Bon jour, Monſieur. Je ſuis charmé de vous voir. De combien eſt la penſion des enfans de la premiere qualité ?

Le Directeur. De la premiere qualité ? C'eſt ſelon, Monſeigneur.

Le Prince. Mais encore ?

Le Directeur. De douze cens livres.

Le Prince. Bon. J'ai ici un enfant que je veux vous envoyer. Je prétends en lui ſervant de père, faire autant pour lui, que les meilleurs Gentilshommes pour leurs fils. Mais dites-moi, qui eſt chargé de veiller ſur ces jeunes gens ? car c'eſt le point eſſentiel !

Le Directeur. Monſeigneur, ce ſont des maîtres.

Le Prince. Dignes ſans doute de l'emploi qu'on leur donne ? Mais je ne les connois pas. C'eſt à vous ſeul, Monſieur,

ſieur, que je veux m'en rapporter. Vous avez gagné ma confiance. Voudriez-vous bien vous charger vous même du ſoin particulier d'élever cet enfant ?

Le Directeur. C'eſt mon devoir, Monſeigneur.

Le Prince. Je ne prétends pas vous en faire un devoir. Y conſentirez-vous avec plaiſir ?

Le Directeur. Je trouve mon plaiſir dans mon devoir.

Le Prince. Fort bien ! Vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance. (*Au Page, en le prenant par la main.*) Viens, mon ami, tu vois bien, Monſieur ? Il eſt bon & doux. Voudrois-tu aller vivre avec lui ?

Le Page (après avoir regardé un moment le Directeur.) Oui, Monſeigneur.

Le Prince. Mais auſſi apprends comment il faut regarder Monſieur : comme ton maître, comme ton bienfaiteur. Tu auras pour lui la plus grande obéiſſance, le reſpect le plus tendre. Et ſi jamais il avoit à ſe plaindre de toi...

Le Page. Ah ! Monſeigneur, jamais.

Le Prince. Tu as vu que je ſais être auſſi ſévere que je ſuis bon. Ainſi à la moindre plainte....

Le Page (*au Directeur, en lui baiſant reſpectueuſement la main*). Non, Monſieur, non, jamais vous n'aurez à vous plaindre de moi.

Le Prince. Comment trouvez-vous cet enfant ?

Le Directeur. Il ſuffit, Monſeigneur, que je le reçoive de vos mains, pour qu'il me ſoit déjà cher comme mon propre fils.

Le Prince. Il peut donc aller avec vous. Y conſentez-vous, Madame ?

Mde. de Detmond. Dieu ! Si j'y conſens ?

Le Prince. Va donc, ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur & de la vertu. Pour ce qui eſt du reſte, ſois ſans inquiétude, tu ne manqueras jamais de rien...(*Le regardant.*) Mais pourquoi cet air triſte ?

Le Page (prenant la main du Prince.) Vivez heureux, Monſeigneur.

Le Prince (ému). Et toi auſſi, mon petit ami. Mon fils, ſois heureux. Comme ſon cœur eſt déjà reconnoiſſant ! Je vous laiſſe, Monſieur. Et vous, Madame, ſuivez-le, & voyez où va votre enfant.

Mde. de Detmond (ſe jettant à ſes genoux). Monſeigneur, puis-je me retirer, ſans que mon cœur ?...

Le Prince. Que faites-vous ? Je n'aime point cela.

Mde. de Detmond. Permettez que....

Le Prince (*la relevant*). Non, vous dis-je, Levez-vous, Madame. Je ne puis souffrir que l'on se mette à mes genoux.

Mde. de Detmond. Eh bien! je vous obéis, & je me retire....

(*Levant les mains au Ciel.*)

C'est devant Dieu que je me prosternerai, pour le prier de conserver à jamais un Prince aussi généreux

Le Prince (*l'accompagnant quelques pas avec bonté*). Adieu, Madame, soyez heureuse.

SCENE XVII.

Le Prince (*seul, regardant de tous côtés.*) La belle matinée! A quelle partie de plaisir l'emploirai-je? Du plaisir! Ne viens-je pas de goûter le plus grand? Je vais travailler, oui, travailler. J'y suis disposé à merveille, car je suis content de moi.

ROMANCE

Faite auprès du berceau d'un Enfant.

HEUREUX enfant! que je t'envie
 Ton innocence & ton bonheur!
Ah! garde bien toute ta vie
 La paix qui regne dans ton cœur.

Tu dors; mille songes volages,
 Amis paisibles du sommeil,
Te [illegible] de douces images
 Jusqu'au moment de ton réveil.

Ton œil s'ouvre; tu vois ton père,
 Joyeux accourir à grands pas;
Il t'emmène au sein de ta mère,
 Tous deux te bercent dans leurs bras.

Espoir

Eſpoir naiſſant de ta famille,
Tu fais ſon deſtin d'un ſouris.
Que ſur ton front la gaité brille,
Tous les fronts ſont épanouis.

Hereux enfant! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur!
Ah! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Tout plaît à ton ame ingénue,
Sans regrets, comme ſans deſirs,
Chaque objet qui s'offre à ta vue,
T'apporte de nouveaux plaiſirs.

Si quelquefois ton cœur ſoupire,
Tu n'as point de longues douleurs;
Et l'on voit ta bouche ſourire
A l'inſtant où coulent tes pleurs.

Par le charme de la foibleſſe
Tu nous attaches à ta loi;
Et, juſqu'à la froide vieilleſſe,
Tout s'attendrit autour de toi.

Heureux enfant! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur!
Ah! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Mais hélas! que d'un vol rapide
Ils viennent ces jours orageux,
Où le ſort, un Dieu plus perfide,
Vont porter le trouble en tes jeux!

Moi, qui des goûts de la nature
Garde encor la ſimplicité,
Avec un ame douce & pure,
Quels ſoins ne m'ont pas agité!

Amitiés fauſſes ou légeres,
Parens ravis à mon amour,
Mille eſpérances menſongeres
Détruites, hélas! ſans retour.

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien toute la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

Si du fort l'aveugle caprice
Me garde quelque trait nouveau,
Je viendrai, de son injustice,
Me consoler à ton berceau.

Et tes caresses, & tes charmes,
Et ta douce sécurité,
A mon cœur sombre & plein de larmes
Rendront quelque sérénité.

Que ne peut l'image touchante
Du seul âge heureux parmi nous !
Ce jour peut-être où je le chante,
De mes jours, est-il le plus doux !

Heureux enfant ! que je t'envie
Ton innocence & ton bonheur !
Ah ! garde bien tout la vie
La paix qui regne dans ton cœur.

LA PETITE FILLE

Trompée par sa Servante.

Madame de Blament, Amélie.

Amélie.

MAMAN, voulez-vous me permettre d'aller trouver ce soir mon petit cousin Henri ?

Mde. de Blamont. Non, je ne le veux pas, Amélie.

Amélie. Et pourquoi donc, Maman ?

Mde. de Blamont. Je n'ai pas besoin, je crois, de te dire mes raisons. Une petite fille doit toujours obéir à ses parens, sans se permettre de les questionner. Cependant, afin que tu sois bien persuadée que j'ai toujours un motif raisonnable, lorsque je te prescris, ou que je te défends quelque chose, je vais te le dire. Ton cousin Henri n'a que de mauvais

mauvais exemples à te donner ; & je craindrois, si tu le voyois trop souvent, de te voir prendre sa légéreté & son indiscrétion.

Amélie. Mais, maman.....

Mde. de Blamont. Point de replique, je te prie. Tu sais qu'il faut suivre exactement mes ordres.

Amélie se retira un peu à l'écart pour cacher les larmes qui rouloient dans ses yeux. Puis, sa mère étant sortie, elle alla s'asseoir dans un coin, & s'abandonna à sa tristesse

Dans cet intervalle, Nanette, nouvellement au service de Madame de Blamont, entra dans la chambre. Comment, Mademoiselle Amélie, lui dit-elle, je crois que vous pleurez ? Qu'avez-vous donc ? Ne pourrois-je savoir ce qui vous afflige ?

Amélie. Laissez-moi, Nanette, vous ne pouvez rien pour me consoler.

Nanette. Et pourquoi ne le pourrois-je pas ? Mademoiselle Sophie, dont je servois les parens, venoit toujours me chercher, lorsqu'elle avoit quelque peine. Ma chere Nanette, me disoit-elle, tu vois ce qui m'arrive. Dis-moi ce que je dois faire ; & j'avois toujours un bon conseil à lui donner.

Amélie. Moi, je n'ai pas besoin de vos conseils. Je vous dis encore un coup que vous n'avez rien à faire pour moi.

Nannette. Accordez-moi au moins la permission d'aller chercher Madame votre mère. Elle sera peut-être plus heureuse à vous consoler. Je n'aime pas à voir une aussi jolie Demoiselle que vous dans le chagrin.

Amélie. Oh ! oui, maman, maman !

Nanette. Je n'ose croire que ce soit elle qui vous ait affligée.

Amélie. Et qui seroit-ce donc ?

Nanette. Je ne l'aurois jamais imaginé. Il me semble que vous êtes assez raisonnable pour que votre maman n'ait rien à vous refuser. Ah ! si j'avois une fille aussi bien née que vous, je voudrois la laisser se conduire elle-même ! Mais votre maman aime à commander ; & pour un caprice, elle s'opposeroit à vos desirs les plus innocens. Comment peut-on avoir une enfant si aimable, & se faire un jeu de la contrarier ? Je ne puis vous dire ce que je souffre de vous voir dans cet état.

Amélie. (*recommençant à pleurer*.) Ah ! je crois que j'en mourrai de chagrin.

Nannétte. En vérité, je le crains aussi. Comme vos yeux

ſont rouges & enflés ! C'eſt être bien cruelle pour vous-même, de ne pas vouloir que les perſonnes qui vous ſont ſincérement attachées, cherchent à vous donner quelque ſoulagement. Ah ! ſi Mademoiſelle Sophie avoit eu la moitié de vos peines, elle n'auroit pas manqué de m'ouvrir ſon cœur.

Amélie. Je n'oſerois jamais vous dire les miennes.

Nanette. Ce n'eſt pas que, par rapport à moi, je me ſoucie beaucoup de les ſavoir....Oh ! c'eſt peut-être que votre maman vous fait reſter à la maiſon, tandis qu'elle va à la foire ?

Amélie. Non ; elle m'a bien promis de ne pas y aller ſans moi.

Nanette. Mais qu'eſt-ce donc ? votre triſteſſe ſemble augmenter. Voulez-vous que j'aille chercher votre petit couſin ? Vous jouerez avec lui pour vous diſtraire.

Amélie. (*en ſoupirant*). Ah ! je n'aurai plus ce plaiſir !

Nanette. Il n'eſt pas bien difficile de vous le procurer. Une jeune Demoiſelle doit avoir quelque ſociété. Votre maman n'a pas envie de faire de vous une Religieuſe.

Amélie. Il m'eſt défendu de le voir.

Nanette. De le voir ? Je ne ſais pas à quoi penſe votre maman ? Celle de Mademoiſelle Sophie faiſoit tout de même. Elle ne vouloit pas qu'elle eût la moindre liaiſon avec le petit Sergy. Mais, comme nous ſavions l'attraper !

Amélie. Et comment donc ?

Nanette. Nous attendions le moment où elle alloit rendre des viſites. Alors Mademoiſelle Sophie alloit trouver le petit Sergy, ou le petit Sergy venoit la trouver.

Amélie. Et ſa maman ne s'en appercevoit pas ?

Nanette. C'étoit moi qui étois chargée d'y veiller.

Amélie. Mais, ſi j'allois chez mon petit couſin, & que maman vint à demander : Où eſt Amélie ?

Nanette. Je lui dirois que vous êtes toute ſeule au bout du jardin, ou bien, s'il étoit un peu tard, je lui dirois que vous êtes allée vous mettre au lit, que vous dormez d'un bon ſommeil ; & tout de ſuite je courrois vous chercher.

Amélie. Ah ! ſi je croyois que maman n'en sût rien.

Nanette. Fiez-vous-en à moi. Elle ne s'en doutera jamais. Voulez-vous m'en croire ? Allez paſſer la ſoirée chez votre petit couſin ; ne vous inquiétez pas du reſte.

Amélie.

Amélie. J'aurois envie de l'essayer une fois. Mais vous m'assurez au moins que maman...

Nanette. Allez, n'ayez pas peur.

Amélie alla effectivement trouver son petit cousin. Sa maman rentra quelque tems après, & demanda où elle étoit. Nanette répondit qu'elle s'etoit ennuyée d'être seule, qu'elle avoit soupé de bon appétit, & qu'elle étoit allée se coucher. Amélie trompa plusieurs fois, de cette maniere, sa crédule maman. Ah! c'étoit bien plutôt elle-même qu'elle trompoit, en agissant ainsi! Auparavant elle étoit toujours gaie: elle avoit du plaisir à rester auprès de sa mère; & elle couroit avec joie à sa rencontre, lorsqu'ell en avoit été séparée un moment. Qu'étoit devenue sa gaieté? Elle se disoit sans cesse: Mon Dieu! si maman savoit où je suis allée! Elle trembloit, lorsqu'elle entendoit sa voix. Si elle lui voyoit un peu de tristesse: Je suis perdue, s'écrioit-elle; maman a découvert que je lui ai désobéi. Ce n'étoit pas encore là tout son malheur. L'artificieuse Nanette lui disoit souvent combien Mademoiselle Sophie avoit été généreuse envers elle, combien de fois elle lui avoit donné du sucre & du café, avec quelle confiance elle lui abandonnoit les clefs de la cave & du buffet! Amélie se piqua de mériter, de la part de Nanette, les mêmes éloges de confiance & de générosité. Elle déroboit à sa maman du sucre & du café pour Nanette; & trouvoit le moyen de lui procurer les clefs de la cave & du buffet.

Quelquefois cependant elle entendoit les reproches de sa conscience. Je fais mal, se disoit-elle, & mes tromperies seront tôt ou tard découvertes. Je perdrai l'amitié de maman. Elle alloit trouver Nanette, & lui protestoit qu'elle ne lui donneroit plus rien. Vous en êtes bien la maîtresse, Mademoiselle, lui répondoit Nanette; mais, prenez-y garde, vous aurez peut-être sujet de vous en repentir. Laissez revenir votre maman, je lui dirai avec quelle obéissance vous avez suivi ses ordres.

Amélie pleuroit, & puis elle faisoit tout ce qu'il plaisoit à Nanette de lui commander. Auparavant, c'étoit Nanette qui obéissoit à Amélie; c'étoit aujourd'hui Amélie qui obéissoit à Nanette. Elle en essuyoit toute espece de malhonnêtetés, & elle n'avoit personne à qui elle pût s'en plaindre.

Cette méchante fille vint un jour lui dire: il faut que vous sachiez que j'ai envie de goûter du pâté qu'on a serré hier dans le buffet. Outre cela, il me faut une bouteille de

vin. C'eſt à vous d'aller chercher les clefs dans le tiroir de votre maman.

Amélie. Mais, ma chere Nanette...

Nanette. Il eſt bien queſtion de ma chere Nanette! Songez plutôt à ce que je vous demande.

Amélie. Mais maman nous verra; & ſi elle ne nous voit pas, Dieu nous voit, & il nous punira.

Nanette. Et ne vous a-t-il vue toutes les fois que vous êtes allée chez votre couſin? Je ne me ſuis cependant pas apperçue qu'il vous ait punie.

Amélie avoit reçu de ſa mère de bons principes de religion: Elle étoit fortement perſuadée que Dieu a toujours l'œil ouvert ſur nous; qu'il récompenſe nos bonnes actions, & qu'il ne nous a interdit le mal, que parce qu'il nous eſt préjudiciable. C'étoit par pure légéreté qu'elle étoit allée chez ſon couſin, malgré les défenſes de ſa maman. Mais il arrive toujours, lorſqu'on s'eſt laiſſé aller à une faute, de tomber tout de ſuite dans une autre. Elle ſe voyoit alors dans la néceſſité de faire tout le mal que ſa ſervante lui ordonnoit, dans la crainte d'en être trahie. On ſe figure aiſément combien elle avoit à ſouffrir de ſa part.

Elle ſe retira un jour dans ſa chambre pour avoir la liberté de pleurer tout à ſon aiſe. Mon Dieu! s'écrioit-elle en ſanglottant, combien eſt on à plaindre, lorſqu'on t'a déſobéi! Malheureuſe enfant que je ſuis! me voilà l'eſclave de ma ſervante! Je ne peux plus faire ce que tu me demandes, & je ſuis forcée de faire ce qu'une méchante fille ordonne de moi. Il faut que je ſois une menteuſe, une voleuſe, une hypocrite. Prends pitié de moi, grand Dieu! & délivre-moi!

Elle cacha dans ſes deux mains ſon viſage inondé de larmes; & elle ſe mit à réfléchir ſur le partie qu'elle avoit à prendre. Enfin, elle ſe leva tout d'un coup en s'écriant: Oui, j'y ſuis réſolue. Et quand maman devroit me chaſſer un mois entier d'auprès d'elle; quand elle devroit....Mais non, elle ſe laiſſera enfin attendrir, elle m'appellera encore ſa chere Amélie. J'ai confiance en ſa bonté. Mais comme il va m'en coûter! Comment ſoutenir ſes regards & ſes reproches? N'importe; je vais lui tout avouer.

Elle s'élance auſſi-tôt hors de ſa chambre; & appercevant ſa mère qui ſe promenoit toute ſeule dans le jardin, elle vole vers elle, ſe jette dans ſes bras, l'embraſſe étroitement, & couvre

couvre de larmes ses joues & son sein. La confusion & le trouble l'empêchoient de parler.

Mde. de Blamont. Qu'as-tu donc, ma chere Amélie?

Amélie. Ah! maman.

Mde. de Blamont. Que veulent dire ces larmes?

Amélie. Ma chere maman!

Mde. de Blamont. Parle-moi donc, ma fille. D'où vient cette agitation?

Amélie. Ah! si je croyois que vous pussiez me pardonner!

Mde. de Blamont. Je te pardonne, puisque ton repentir paroît si vif & si sincere.

Amélie. Ma chere maman, j'ai été une fille désobéissante... Je suis allée plusieurs fois, malgré vos défenses, chez mon cousin Henri.

Mde. de Blamont. Est-il possible, mon Amélie? toi qui craignois tant autrefois de me déplaire!

Amélie. Ah! je ne suis plus votre Amélie! Si vous saviez tout!

Mde. de Blamont. Tu m'inquietes. Acheve ta confidence. Il faut que tu aies été trompée. Tu ne m'avois pas donné, jusqu'à present, de mécontentement.

Amélie. Oui, maman, j'ai été trompée. C'est Nanette, Nanette.....

Mde. de Blamont. Quoi, c'est elle?

Amélie. Oui, maman. Et pour qu'elle ne vous en dit rien, je vous ai souvent dérobé les clefs de la cave & du buffet. Je vous ai volé pour elle je ne sais combien de sucre & de café.

Mde. de Blamont. Malheureuse mère que je suis! C'est de la part de ma fille que j'ai essuyé ces horreurs! Laissez-moi, indigne enfant. J'ai besoin d'aller consulter votre père pour concerter avec lui la conduite que nous devons tenir envers vous.

Amélie. Non, maman, je ne veux pas vous quitter. Il faut d'abord me punir; mais promettez-moi de me rendre un jour votre amitié.

Mde. de Blamont. Ah! malheureuse enfant, tu seras assez punie!

Madame de Blamont s'éloigna à ces mots, & elle laissa Amélie toute désolée sur un banc de gazon. Elle alla trouver M. de Blamont; & ils chercherent ensemble les moyens de sauver leur enfant de sa perte.

On fit bientôt après appeller Nanette. Après l'avoir accablée des plus féveres reproches, M. de Blamont lui ordonna de fortir fur le champ de fa maifon. Elle eut beau pleurer, & prier qu'on la traitât avec moins de rigueur; elle eut beau promettre qu'il ne lui arriveroit plus rien de femblable à l'avenir. M. de Blamont fut inexorable. Vous favez, lui répondit-il, avec quelle douceur je vous ai traitée, & quelle indulgence j'ai eu pour vos défauts. Je croyois vous engager, par mes bontés, à répondre aux foins que je prends de l'éducation de mon enfant; & c'eft vous qui l'avez portée à la défobéiffance & au vol. Vous êtes un monftre à mes yeux. Sortez de ma préfence, & fongez à vous corriger, fi vous ne voulez pas tomber entre les mains d'un Juge plus terrible.

Ce fut enfuite le tour d'Amélie. Elle comparut devant fes parens dans un état digne de compaffion. Ses yeux étoient enflés de larmes; tous les traits de fon vifage étoient bouleverfés. Une pâleur effrayante couvroit fes joues; & tout fon corps friffonnoit d'un tremblement pareil aux convulfions de la fievre. Hors d'état de proférer une parole, elle attendoit, dans une morne filence, la fentence de fon père.

Vous avez, lui dit-il d'une voix févere, vous avez trompé, vous avez offenfé vos parens. Qui vous a porté à en croire une fille fcélérate plutôt que votre mère, qui vous aime fi tendrement, & qui ne defire rien tant au monde que de vous rendre heureufe? Si je vous puniffois avec l'indignation que vous m'infpirez, fi je vous chaffois pour jamais de ma vue, ainfi que la complice de vos fautes, qui pourroit m'accufer d'injuftice?

Amélie. Ah! mon papa, vous ne pouvez jamais être injufte envers moi. Puniffez-moi avec toute la rigueur que vous jugerez néceffaire, je fupporterai tout. Mais commencez par me prendre encore dans vos bras; nommez-moi encore votre Amélie.

M. de Blamont. Je ne faurois fi-tôt vous embraffer. Je veux bien ne pas vous châtier, en faveur de l'aveu que vous avez fait de vous-même; mais je ne vous nommerai mon Amélie que lorfque vous l'aurez mérité par un long repentir. Faites bien attention à votre conduite. Les punitions fuivent toujours les fautes; & c'eft vous-même qui vous ferez punie.

Amélie ne comprenoit pas bien encore ce que fon père

avoit entendu par ces dernieres paroles. Elle ne s'étoit pas attendue à un traitement si doux. Elle alla donc vers ses parens avec un cœur brisé. Elle baisa leurs mains, & leur promit de nouveau la soumission la plus aveugle.

Elle tint en effet la parole qu'elle avoit donnée. Mais hélas ! les punitions suivirent bientôt, comme son père le lui avoit annoncé. La méchante Nanette répandit sur son compte les propos les plus injurieux. Elle racontoit tout ce qui s'étoit passé entre elle & Amélie, & elle y ajoutoit mille horribles mensonges. Elle disoit qu'Amélie, par de basses prieres, & à force de dons volés à ses parens, avoit travaillé si long-tems à la corrompre, qu'elle s'étoit enfin laissée engager à lui ménager des entrevues secretes avec son cousin Henri ; qu'ils se voyoient tous les soirs à l'insu de leurs parens, & qu'Amélie étoit souvent rentrée fort tard au logis. Elle racontoit cela avec des détails si affreux, que tout le monde prit les idées les plus désavantageuses d'Amélie.

Il lui fallut essuyer, à ce sujet, les plus cruelles mortifications. Lorsqu'elle entroit dans une société de ses petites amies, elle les voyoit toutes se chuchotter quelque chose à l'oreille, la regarder d'un air de mépris, & avec un sourire insultant. Si elle restoit un peu tard dans une société, on disoit : Apparemment qu'elle attend ici l'heure de son rendez-vous. Avoit-elle un ruban à la mode, ou un ajustement de bon goût, on disoit : Lorsqu'on sait se procurer les clefs de sa maman, on est en état d'acheter tout ce qu'on veut. Enfin, au moindre différend qu'elle avoit avec une de ses compagnes : Taisez-vous, Mademoiselle, lui disoit-on, c'est le souvenir de votre cousin Henri qui trouble vos idées.

Ces reproches étoient autant de traits aigus qui déchiroient le cœur d'Amélie. Souvent, lorsqu'elle étoit trop accablée de sa douleur, elle se jettoit dans les bras de sa maman, pour y chercher quelque consolation.

Sa mère lui répondoit ordinairement : Souffre avec patience, ma chere fille, ce que ton imprudence t'a mérité. Prie Dieu d'oublier ta faute, & d'abréger le tems de tes mortifications. Ces épreuves te serviront pour le reste de ta vie, si tu sais en profiter. Dieu a dit aux enfans : Honorez votre père & votre mère ; & soyez soumis en tout à leurs volontés. Ce commandement est pour leur bonheur. Pauvres enfans ! vous ne connoissez pas encore le monde. Vous ne prévoyez pas les suites que vos actions peuvent entraîner.

Dieu

Dieu a remis le soin de vous conduire à vos parens, qui vous chérissent comme eux-mêmes, & qui ont plus d'expérience & de réflexion pour écarter de vous tout ce qui vous seroit dangereux. Tu n'as voulu rien croire de cela. Tu éprouves aujourd'hui avec quelle sagesse Dieu a ordonné aux enfans la soumission envers leurs parens, puisque tu as eu tant à souffrir de ta désobéissance. Ma chere Amélie, que ton malheur serve à ton instruction. Il en est de même de tous les commandemens de Dieu. Dieu ne nous prescrit que ce qui nous est avantageux ; il ne nous défend que ce qui nous est nuisible. Nous nous préjudicions donc à nous-mêmes, toutes les fois que nous faisons le mal. Tu te trouveras souvent dans des circonstances où il ne te sera pas possible de prévoir combien le vice te nuira, ou combien la vertu te sera utile. Rappelle-toi alors combien tu as souffert par un seul manquement, & regle toutes les actions de ta vie sur ce principe infaillible :

Tout ce qu'on fait contre la vertu, on le fait contre son bonheur.

Amélie suivit religieusement les sages conseils de sa mère. Plus elle eut à souffrir encore des suites de son imprudence, plus elle devint réservée & attentive sur elle-même. Elle profita si bien de cette disgrace, que, par la sagesse de sa conduite, elle ferma la bouche à tous ses calomniateurs, & s'acquit le nom glorieux de l'irréprochable Amélie.

LE VIEILLARD MENDIANT.

M. d'Arcy (à un domestique).

QUE ne faisiez-vous entrer ce bon Vieillard ?

Le Vieillard. Monsieur, on me l'a proposé, c'est moi qui ne l'ai pas voulu.

M. d'Arcy. Et pourquoi donc ?

Le Vieillard. Je rougis de le dire. Je fais une chose à laquelle je ne suis pas accoutumé ; je viens...pour demander l'aumône.

M. d'Arcy. Vous me paroissez honnête : pourquoi rougiriez-vous d'être pauvre ? J'ai des amis qui le sont. Soyez de ce nombre.

Le Vieillard. Pardonnez-moi, Monſieur, je n'ai pas le tems.

M. d'Arcy. Qu'avez-vous donc à faire ?

Le Vieillard. Ce qu'il y a de plus important ici-bas : à mourir. Je peux vous le dire, puiſque nous voilà ſeuls. Je n'ai plus que huit jours à vivre.

M. d'Arcy. Comment ſavez-vous cela ?

Le Vieillard. Comment je le ſais? Je ne peux guere vous l'expliquer. Mais je le ſais, parce que je le ſens ; & cela eſt ſûr. Heureuſement perſonne ne perd à ma mort : ma fille & mon gendre me nourriſſent depuis deux ans.

M. d'Arcy. Ils n'ont fait que leur devoir.

Le Vieillard. J'étois aſſez riche pour n'avoir pas à craindre d'être à charge à perſonne. Je prêtai mon argent à un Gentilhomme qui ſe diſoit mon ami. Il mena joyeuſe vie, juſqu'à ce qu'il m'eût réduit au beſoin. Pardonnez-moi, Monſieur : vous êtes auſſi Gentilhomme ; mais je dis la vérité.

M. d'Arcy. J'ai autant de plaiſir à l'entendre, que vous en avez à la dire, même quand elle parleroit contre moi.

Le Vieillard. J'aurois été plus ſage de travailler juſqu'à la mort. Mais j'étois devenu pâle & blême ; & je regardai ce changement comme une ſigne que me faiſoit Dieu de me repoſer. Monſieur, je n'ai jamais fui le travail. Quand j'étois jeune, c'eſt lui qui ſoutenoit ma ſanté : je n'ai pas eu d'autre médecin. Mais ce qui fortifie dans la jeuneſſe, épuiſe dans le vieux ans. Je ne pouvois plus travailler. Lorſque j'eus perdu ma fortune, je voulus reprendre mon travail ; je le voulois de tout mon cœur. Je cherchai mes bras, je ne les trouvai plus. Pardonnez-moi ces larmes de ſouvenir. Je n'ai jamais eu de moment plus triſte que celui où je me ſentis ſi foible.

M. d'Arcy. Vous eûtes alors recours à vos enfans ?

Le Vieillard. Non, Monſieur, ils vinrent au-devant de moi. Je n'avois qu'une fille ; mais je trouvai un fils dans ſon mari. Tout ce qu'ils avoient ſembloit m'appartenir. Ils eurent ſoin de moi, quoique je n'euſſe pas un écu à leur laiſſer. Que Dieu les faſſe aſſeoir à ſa table céleſte, comme ils m'ont fait aſſeoir à leur table en ce monde.

M. d'Arcy. Eſt-ce qu'ils ſont devenus aujourd'hui plus froids envers vous ?

Le Vieillard. Non, Monſieur ; mais ils ſont devenus pauvres eux-mêmes. Le torrent de la montagne a noyé leurs

leurs récoltes & renversé leur maison. Ils ont emprunté pour me faire vivre avec aisance jusqu'à ma mort : c'est la seule chose en laquelle ils m'aient désobéi. Je veux qu'ils trouvent au moins l'argent de mes funérailles tout prêt, pour ne pas leur être à charge au-delà de ma vie. C'est pour cela que je viens demander l'aumône. Je suis un vieux homme, mais un jeune mendiant.

M. d'Arcy. Et où demeurez-vous ?

Le Vieillard. Pardonnez, Monsieur ; mais je ne le dis pas, soit pour moi, soit pour mes enfans.

M. d'Arcy. Excusez mon indiscrete curiosité. Que Dieu me punisse si je cherche à la satisfaire.

Le Vieillard. J'y compte, Monsieur. Dans huit jours regardez le ciel, vous y verrez, je l'espere, ma demeure, qui ne sera plus secrete.

M. d'Arcy (*lui présentant une poignée d'écus*). Prenez ceci, bon Vieillard, & que Dieu soit avec vous.

Le Vieillard. Tout cela, Monsieur, non ce n'étoit pas ma pensée. Il ne me faut qu'un écu. Le reste m'est inutile : on n'a besoin de rien dans le ciel.

M. d'Arcy. Vous donnerez le surplus à vos enfans.

Le Vieillard. Que Dieu m'en préserve ! Mes enfans peuvent travailler : ils n'ont besoin de rien.

M. d'Arcy. Adieu, bon Vieillard ; allez vous reposer.

Le Vieillard (*lui rendant tout son argent, excepté un écu*). Reprenez ceci, Monsieur.

M. d'Arcy. Mon ami, vous me faites rougir.

Le Vieillard. Je rougis bien aussi, moi ! C'est déjà trop de prendre un écu. Gardez le reste pour ceux qui ont à mendier plus long-tems que moi.

M. d'Arcy. Votre situation me touche.

Le Vieillard. J'espere qu'elle aura touché Dieu. Votre générosité le touche aussi, Monsieur ; & il vous en tiendra compte.

M. d'Arcy. Voulez-vous prendre quelque nourriture ?

Le Vieillard. J'ai déjà pris du pain & du lait.

M. d'Arcy. Emportez du moins quelque chose avec vous.

Le Vieillard. Non, Monsieur, je ne ferai pas cet affront à la Providence. Cependant un verre de vin, un seul.

M. d'Arcy. Plus, si vous voulez, mon ami.

Le Vieillard. Non, Monsieur, un seul : je n'en porte pas davantage. Vous méritez que je boive chez vous la derniere goutte de vin que j'avalerai sur la terre ; & je dirai dans

dans le Ciel chez qui je l'ai bue. Grand Dieu! un verre même d'eau ne demeure pas sans récompense auprès de toi.

(*M. d'Arcy va chercher lui-même une bouteille. Le Vieillard se voyant seul, éleve ses mains vers le Ciel.*)

Mon dernier coup de vin! Dieu de justice, je te prie de le rendre un jour toi-même à celui qui me le donne.

M. d'Arcy (*portant une bouteille & deux verres.*) Prenez ce verre, bon Vieillard. J'en ai apporté aussi un pour moi. Nous boirons ensemble.

Le Vieillard (*regardant le ciel.*) Je te remercie, mon Dieu, pour tout le bien que tu me fais dans ce monde. (*Il boit un peu, & s'arrête. A M. d'Arcy, en trinquant avec lui.*) Que Dieu vous donne une fin aussi heureuse qu'à moi!

M. d'Arcy. Bon Vieillard, passez ici cette nuit. Personne ne vous verra, si vous le desirez.

Le Vieillard. Non, Monsieur, je ne le peux pas. Mon tems est précieux.

M. d'Arcy. Pourrois-je vous être bon encore à quelque chose?

Le Vieillard. Je le voudrois, Monsieur, par rapport à vous; mais je n'ai plus besoin de rien dans ce monde. (*Il regarde sur lui.*) Rien que d'un gand toutefois: j'ai perdu le mien.

M. d'Arcy (*fouillant dans sa poche & lui en présentant une paire.*) Tenez, mon ami.

Le Vieillard. Gardez celui-là. Je n'en ai démandé qu'un.

M. d'Arcy. Et pourquoi ne prenez-vous pas l'autre?

Le Vieillard. Cette main fait résister à l'air. Il n'y a que la gauche qui ne peut le supporter. Elle est refroidie depuis deux ans. (*Il gante sa main gauche, & présente la droite nue à M. d'Arcy.*) Je penserai à vous, Monsieur.

M. d'Arcy. Et moi aussi à vous. O mon ami! laissez-moi vous suivre. Il m'en coûte de garder la parole que je vous ai donnée.

Le Vieillard. Aussi, tant mieux pour vous, Monsieur, si vous la gardez. (*Il dégage sa main, & veut s'en aller.*)

M. d'Arcy. Donnez-moi encore votre main, bon Vieillard; elle est pleine des bénédictions de Dieu.

Le Vieillard. Je lui présenterai la vôtre dans le Paradis. (*Il s'en va.*)

LES

LES DOUCEURS ET LES AVANTAGES DE LA SOCIABILITÉ.

FULBERT avoit reçu de la nature un caractère mélancolique, & un esprit observateur. Dans les promenades qu'il faisoit avec son oncle, rien de ce qui frappoit ses regards, n'échappoit à ses réflexions. Ses cousins se plaignirent de ce que, paroissant goûter tant de jouissances, il cherchoit si peu à contribuer à l'amusement général de la famille. Ils penserent d'abord à prier leurs père de ne plus le mener avec eux; mais un moyen plus doux de le corriger se présenta bientôt à leur esprit. Ils convinrent ensemble de tenir, pendant quelques jours, avec lui, la même conduite qu'il tenoit avec eux. L'un alla visiter le jardin & le cabinet du Roi; l'autre, le garde-meuble de la Couronne; le troisieme, les tableaux du Louvre, & ceux du Luxembourg; mais lorsqu'ils revinrent à la maison, les récits qu'ils avoient coutume de se faire de leurs observations, furent supprimés. Au lieu de ces confidences mutuelles des plaisirs de la journée, qui leur faisoient passer des soirées si récréatives; il ne regnoit entre eux qu'une grave réserve, & un silence ennuyeux. Fulbert remarqua ce changement, avec autant de surprise que de chagrin. Il sentit le vuide de ces épanchemens d entretiens & de gaieté, qu'il provoquoit rarement lui-même; mais auxquels il cherchoit à s'intéresser. Accoutumé, comme il l'étoit, à la réflexion, il reconnut aisément l'injustice de sa conduite. Il devint bientôt aussi communicatif, qu'il avoit été jusques-là concentré. En se livrant à ces douces effusions, que la nature inspire aux hommes, pour rapprocher leurs ames, & les réunir, son cœur goûta les douceurs de la bienveillance & de l'amitié: & l'ardente curiosité de son esprit trouva de nouveaux moyens de se satisfaire, par les faits qu'il recueilloit des autres, en leur faisant part de ceux qu'il avoit observés.



UN

UN BON CŒUR
FAIT PARDONNER
BIEN DES ETOURDERIES.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DE VALCOURT.
RODOLPHE, *son fils.*
MARIANNE, *sa fille.*
FREDERIC, *son neveu.*
DOROTHÉE, *sa niece.*
Un Domestique.
PETREL, *ancien Cocher.*

La Scene est dans un appartement du Château de M. de Valcourt.

SCENE I.

M. de Valcourt.

VOILA ce que l'on gagne à se charger des enfans d'autrui ! Ce Fréderic, comme je l'aimois ! Il m'étoit, je crois, plus cher que mon propre fils ; & le vaurien me joue de ces tours ! Comment a-t-il pu changer à ce point de ce qu'il annonçoit dans l'enfance ! C'ètoit une bonté de cœur, un feu, une gaieté ! Le courage d'un lion, & la candeur d'un agneau ! On ne pouvoit se défendre de l'aimer. Ah ! qu'il ne reparoisse plus devant mes yeux ; je ne veux plus entendre parler de lui.

SCENE II.

M. de Valcourt, Dorothée.

Dorothée. Vous m'avez fait appeller, mon cher oncle ? Me voici pour recevoir vos ordres.

M. de

M. de Valcourt. J'ai de jolies nouvelles à te donner de ton coquin de frère.

Dorothée (en pâlissant.) De Fréderic?

M. de Valcourt. Tiens, lis cette lettre de Rodolphe, ou plutôt, je vais te la lire moi-même.

(Il lit.)

" MON CHER PAPA,

" J'ai bien du chagrin de n'avoir que des choses si désagréables à vous annoncer; mais il vaut encore mieux que vous les appreniez de moi que d'un autre. Notre cher Fréderic"....

Oh! oui, il mérite bien à present ce nom d'amitié.

" Notre cher Fréderic mene une mauvaise conduite. Il y a quelques jours qu'il a vendu sa montre, &, ce qui est encore pis, la plûpart de ses livres de classe & de prières. Je vais vous dire comment je l'ai su. Un vieux Bouquiniste qui nous apporte au College des livres de rencontre, vint l'autre jour m'offrir un *Exercice du Chrétien*. Comme j'ai usé le mien à force de le lire, je ne demandois pas mieux que d'en acheter un autre. Il me le présente. Je le reconnois aussi-tôt pour celui de Fréderic; & d'autant mieux, que son nom étoit griffonné sur le titre. Je l'achetai six sols; mais je n'en dis rien, pour que cela ne lui fît pas de tort parmi nos camarades. Je me contentai de le porter au Préfet, qui fit venir le Bouquiniste, & lui demanda de qui il tenoit ce livre. Le Bouquiniste avoua qu'il l'avoit acheté de mon cousin. Fréderic ne put le nier, & il dit qu'il l'avoit vendu, parce qu'il avoit besoin d'argent; & qu'en attendant qu'il pût en acheter un autre, il avoit emprunté celui d'un de ses amis qui en avoit deux. Le Préfet voulut savoir ce qu'il avoit fait de cet argent. Fréderic le lui déclara; mais je le soupçonne de n'avoir fait qu'un mensonge. Ha! ha, dis-je en moi-même, il faut savoir s'il ne s'est pas aussi défait de quelques unes de ses nippes. Je pensai d'abord à la montre que vous lui avez donnée pour ses étrennes, afin qu'il fût un peu le compte de son tems, dont il ne s'occupoit guere, comme vous devez vous en souvenir. Je le priai de me dire l'heure qu'il étoit. Il fut embarrassé, & il me répondit que sa montre étoit chez l'horloger. J'y allai sur le champ pour m'en éclaircir. Il n'y avoit pas un mot de vrai. Je lui fis des répresentations, en bon cousin. Il me repliqua que cela ne me regardoit point, & que sa montre étoit beaucoup mieux là où il l'avoit mise, que dans son

ſon gouſſet; qu'il n'avoit plus beſoin de ſavoir l'heure pour ce qu'il avoit à faire. Qui ſait encore ce qu'il aura fait de pis? car on ne peut pas tout deviner."

Eh bien, que dis-tu de cela, Dorothée?

Dorothée. Mon cher oncle, je vous avoue que je ſuis auſſi mécontente que vous de mon frère. Cependant....

M. de Valcourt. Un peu de patience. Ce n'eſt pas tout. Voici le plus beau de l'hiſtoire. (*Il lit.*)

"Ecoutez un peu ce qu'il a fait depuis. Avant-hier après-midi, il ſortit ſans permiſſion; & le ſoir il n'étoit pas encore de retour. On ſonne le ſouper, il ne ſe trouve point au réfectoire. Enfin, il paſſe toute la nuit dehors, & ne rentre que le lendemain au matin. Vous pouvez imaginer comment il fut reçu. On lui demanda où il étoit allé. Il avoit forgé d'avance toutes ſes menteries. Mais quand même tout ce qu'il a dit ſeroit vrai.....Au reſte, il doit paroître ce ſoir à l'aſſemblée générale des Maîtres du College; & ſi on lui fait juſtice, il ſera chaſſé honteuſement, ou, tout au moins, renvoyé. Ce qui m'afflige le plus, c'eſt ſon ingratitude pour vos bontés, la honte dont il nous couvre, & le train de vie libertine qu'il prend. Je ne puis me perſuader qu'il n'ait pas menti en diſant l'endroit où il a paſſé la nuit."

Et pourquoi ne l'ajoutes-tu pas?

"Mais je veux bien qu'il ait dit la vérité. Ce ſeroit peut-être pis, & il n'en ſeroit que plus digne de votre colere. Il menace maintenant de s'échapper pour ſe rendre chez vous...."

Oui, oui, qu'il y vienne! Qu'il mette ſeulement le pied ſur le ſeuil de ma porte, il verra ce qui lui en arrivera. Qu'il retourne là où il paſſe les nuits. Dorothée, c'eſt à toi que je parle, ne t'aviſe pas de me dire un mot en ſa faveur. On peut le mettre en priſon, le renvoyer, le chaſſer ignominieuſement, tout cela m'eſt égal. Je ne m'informe plus de lui. Il n'a qu'à ſe rendre dans un port de mer, ſe faire mouſſe, & s'embarquer pour les grandes Indes. Je l'ai regardé trop long tems comme mon fils.

Dorothée. Oui, mon cher oncle, vous nous avez tenu lieu de père; & nos parens même n'auroient pas eu plus de ſoins & de bontés pour nous.

M. de Valcourt. Je l'ai fait avec plaiſir, & je n'en ai aucun mérite; feue votre mère, pendant mes voyages, en a fait autant pour mes enfans. Ainſi, c'étoit pour moi un de-

voir

voir ſacré. Je ne m'en étois jamais repenti juſqu'à ce jour; mais....

Dorothée. Ah! ſi mon frère a pu s'oublier un moment, ce n'eſt que par la fougue de ſon caractere. Vous l'avez eu long-tems ſous vos yeux. Lorſqu'il avoit commis une faute, ſon repentir, & le regret de vous avoir fâché, étoient plus grands que ſon offenſe.

M. de Valcourt. Et auſſi combien lui ai-je pardonné d'étourderies! Lorſqu'il s'eſt brûlé les ſourcils & le cheveux avec ſes pétards; lorſqu'il a caſſé, par la fenêtre, un grand miroir chez notre voiſin; lorſqu'il s'eſt laiſſé tomber dans un bourbier avec un habit tout neuf; lorſqu'il a conduit ma plus belle voîture dans les foſſés du château, ne lui ai-je pas fait grace de tout cela? J'attribuois ces belles équipées à une pétulance qui n'annonçoit pas encore de mauvais naturel; mais vendre ſa montre & ſes livres, paſſer la nuit hors de ſa penſion, ſe révolter contre ſes Maîtres, avoir encore le front de penſer à rentrer chez moi!

Dorothée. Mon cher oncle, ayez d'abord la bonté d'entendre ce qu'il peut dire pour ſa juſtification.

M. de Valcourt. L'entendre! Dieu me préſerve ſeulement de le voir! Je vais donner des ordres dans le village pour qu'on le reçoive à grands coups de fourche, s'il oſe s'y préſenter.

Dorothée. Non, vous ne pourrez jamais prendre cette dureté ſur votre cœur; vous ne rejetterez point les prieres d'une niece qui vous chérit & vous honore comme ſon père.

M. de Valcourt. Tu vas voir ſi cela me ſera difficile.

Dorothée. Vous voudrez donc me laiſſer croire que vous n'aimez plus la mémoire de votre ſœur, que vous ne m'aimez plus moi-même?

M. de Valcourt. Toi, je n'ai rien à te reprocher. Auſſi les fautes de ton frère ne changeront rien de mes ſentimens à ton égard. Mais ſi tu m'aimes, ne me tourmente plus de tes ſupplications. Ne ſonge qu'à vivre heureuſe de mon amitié.

Dorothée. Comment pourrois-je vivre heureuſe, en voyant mon frère dans votre diſgrace?

M. de Valcourt. Il l'a trop bien méritée! Pourquoi ne pas dire ce qu'il a fait de l'argent, & où il eſt allé courir?

Dorothée. Il paroît, par la lettre même, qu'il en a fait l'aveu. C'eſt Rodolphe qui ne veut pas y croire.

(Elle

(Elle baise, en pleurant, la main de M. de Valcourt.) Ah, mon cher oncle!...

M. de Valcourt (un peu attendri.) Eh bien! je veux encore faire un effort pour toi. J'attendrai la lettre du Préfet.

SCENE III.

M. de Valcourt, Dorothée, un Domestique.

M. de Valcourt. Que me veux-tu?

Le Domestique. C'est un messager qui demande à vous parler.

M. de Valcourt. Qu'est-ce qu'il m'apporte?

Le Domestique. Une lettre du college.

(Le Domestique lui remet la lettre.)

M. de Valcourt (regardant la lettre.) Bon! voici ce que j'attendois. C'est du Préfet. Je reconnois sa main. Où est le messager? qu'il attendema réponse.

Le Domestique. Voulez-vous que je le fasse monter?

M. de Valcourt. Non, je descends. Je veux m'instruire de sa bouche.

(Il sort. Dorothée veut le suivre. Le Domestique lui fait signe de rester.)

SCENE IV.

Dorothée, Le Domestique.

Le Domestique. Ecoutez, écoutez, Mamselle Dorothée.

Dorothée. Qu'avez-vous à me dire?

Le Domestique. Monsieur votre frère est ici.

Dorothée. Mon frère?

Le Domestique. S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas bien loin.

Dorothée. De qui le savez-vous?

Le Domestique. Du messager qui l'a rencontré sur la route. Ah, Mamselle, qu'a donc fait M. Fréderic?

Dorothée. Rien qui soit indigne de lui. Ne l'en croyez pas capable.

Le Domestique. Oh, c'est aussi ce que je pensois! Dieu sait que nous l'aimions tous, & que nous aurions tous donné

pour

pour lui jusqu'à notre vie. Il nous récompensoit du moindre service que nous pouvions lui rendre. Il faisoit notre paix avec votre oncle, lorsqu'il étoit en colere contre nous. Il étoit le protecteur de tous les malheureux du village. Comment donc son Préfet a-t-il pu se fâcher contre lui? Ah, je le vois, on aura voulu le punir pour quelque gentille espiéglerie, & lui qui est un brave jeune Seigneur, ne se laisse pas traiter cavaliérement.

Dorothée. Où le messager l'a-t-il trouvé?

Le Domestique. Près du second village. Il dormoit entre des saules sur le bord d'un ruisseau.

Dorothée. Mon pauvre frère!

Le Domestique. Le messager a attendu qu'il se réveillât. Vous devez penser combien M. Fréderic a été surpris en le voyant. Il s'est imaginé que cet homme avoit été mis à ses trousses pour le ramener; & il lui a dit qu'il se feroit mettre en pieces plutôt que de le suivre.

Dorothée. Je le reconnois bien à ce ton ferme & résolu.

Le Domestique. Le messager lui a protesté qu'il avoit tant d'amitié pour lui, que dût-il en recevoir des reproches, dût-il même en perdre son emploi, il ne voudroit pas le chagriner. Il lui a dit le sujet de son message, & lui a rapporté le propos qu'on tenoit sur son compte.

Dorothée. Et quel parti mon frère a-t-il pris?

Le Domestique. Quoiqu'il fut harassé de fatigue, il s'est mis en marche avec le messager; & ils ont fait route ensemble jusqu'à la lisiere du bois. M. Fréderic s'y est jetté pour aller se cacher dans l'Hermitage: il y attendra le retour du messager, pour savoir comment votre oncle aura pris les choses.

Dorothée. Oh! si je pouvois lui parler!

Le Domestique. Il y a apparence qu'il le desire autant que vous.

Dorothée. Mon oncle tourne souvent de ce côté sa promenade. S'il alloit le rencontrer dans son premier feu! O mon ami, courez lui dire qu'il aille se tapir dans le grange derriere les bottes de foin. J'irai le trouver aussi-tôt que mon oncle sera sorti.

Le Domestique. Soyez tranquille, Mamselle. Je vais l'y conduire moi-même & l'aider à se cacher.

(*Il sort.*)

SCENE

SCENE V.

Dorothée (seule).

Que de chagrins il me cause sans cesse ! & je ne puis m'empêcher de l'aimer.

SCENE VI.

Marianne, Dorothée.

Dorothée. Ah, ma chere cousine, que j'avois d'impatience de t'entretenir ! Hélas ! je n'ai cependant que des bien mauvaises nouvelles à t'apprendre.

Marianne. Je les sais toutes. Mon papa vient de me donner à lire la lettre de mon frere. Celle du Préfet a redoublé sa colere contre Fréderic.

Dorothée. Je ne sais par où m'y prendre pour le justifier.

Marianne. Je parierois qu'il est innocent. Tu connois cet hypocrite de Rodolphe ? Il fait toutes les fautes, & sait les mettre adroitement sur le compte d'autrui. C'est ne pas d'aujourd'hui qu'il cherche à perdre ton frere dans l'esprit de mon papa. Vingt fois, par des accusations secretes, il l'a fait chasser de la maison ; & puis, lorsque les choses se sont eclaircies, il s'est trouvé qu'il n'y avoit que lui seul de coupable. Je vois, par sa lettre même, qu'il est un traître, & que Fréderic est tout-au-plus un étourdi.

Dorothée. Quelle douce consolation me donne ton amitié ! Oui, mon frere est né bon, franc, cordial, généreux, sans défiance ; mais il est pétulant, audacieux, & inconsidéré. Il est opiniâtre dans ses idées, & ne ménage pas assez ceux qui ne le traitent pas à sa fantaisie.

Marianne. Et Rodolphe est envieux, dissimulé, hypocrite & flatteur. C'est un chat qui fait d'abord patte de velours, & qui donne ensuite son coup de griffe au moment où vous comptez le plus sur son amitié. Que je donnerois mon frere, avec toutes ses fausses vertus, pour le tien, chargé de tous ses défauts ! Le pis est que Fréderic ne sont pas ici.

Dorothée. Et s'il y étoit ?

Marianne. Oh ! où eſt-il donc ? J'y cours : je meurs d'envie de le voir.

Dorothée. Chut. Je crois entendre mon oncle qui gronde.

Marianne. Tu eſt la ſœur de Fréderic, il eſt juſte que tu le voies la premiere. Je vais reſter ici avec mon papa, pour chercher à l'adoucir. Toi, cours auprès du pauvre fugitif, & porte-lui quelques paroles d'eſpérance & de conſolation.

Dorothée. Oui, & une bonne mercuriale auſſi, je t'aſſure; car il la mérite de toutes façons. *(Elle ſort.)*

SCENE VIII.

M. de Valcourt, Marianne.

M. de Valcourt. Je ſuis ſi en colere contre ce drôle, que je n'ai pas été en état d'écrire pour renvoyer le meſſager. Il peut auſſi bien ne partir que demain au matin. Tâchons de me remettre un peu.

Marianne. Quoi, mon papa ! vous êtes toujours fâché contre mon pauvre couſin ? eſt-ce donc un ſi grand crime qu'il a commis ?

M. de Valcourt. Il te ſied bien vraiment de l'excuſer : je vois que tu n'as pas une meilleure tête que lui ; & que tu aurois peut-être fait pis à ſa place. Vous avez cependant l'un & l'autre un bon exemple ſous les yeux.

Marianne. Et qui donc ?

M. de Valcourt. Mon brave Rodolphe.

Marianne. Ah, oui ! Mon frere eſt un garçon bien vrai, bien généreux ! C'eſt un digne modele !

M. de Valcourt. Je ſais que Dorothée & toi vous lui en avez toujours voulu. Moi-même, d'après votre façon de penſer, j'avois pris des préventions contre lui. Mais le Préfet m'en rend aujourd'hui de ſi bons témoignages....

Marianne. Eh, mon Dieu ! ſes précepteurs ne vous accabloient-ils pas ici de ſes louanges ? On ſait qu'il eſt né d'un homme riche ; & on eſpere toujours attraper des préſens d'un pere, en le flattant ſur ſon fils.

M. de Valcourt. Je veux bien qu'on m'ait un peu flagorné ſur ſon compte ; mais au moins ne m'a-t-il pas joué un ſeul tour, comme Fréderic m'en a joué mille, depuis ſon enfance ?

Marianne.

Marianne. Ses tours ne portoient de préjudice à perſonne ; ils ne faiſoient tort qu'à lui-même.

M. de Valcourt. Tu me mettrois en fureur. Il ne s'eſt fait tort qu'à lui-même, n'eſt-ce pas, en précipitant dans les foſſes ma plus belle voiture ? Une voiture dorée toute neuve, qui venoit de me coûter ſix mille francs !

Marianne. Ce n'eſt qu'un traït d'étourderie, bien excuſable à ſon âge. Pétrel eſſayoit cette voiture ; Fréderic le tourmenta ſi fort pour monter ſur le ſiége, qu'il le prit avec lui. Lorſqu'ils eurent fait quelques pas, le fouet tombe. Pétrel deſcend pour le ramaſſer. Les chevaux ſentent leurs rênes dans une main plus foible, ils s'emportent. Heureuſement l'avant-train ſe détache, & il n'y a que la voiture qui en ait ſouffert.

M. de Valcourt. Ce n'eſt pas aſſez, peut-être ? Et qui, dans cette aventure, eſt plus à plaindre que moi ?

Marianne. Fréderic qui en a eu la tête toute fracaſſée, & ſur-tout le pauvre Pétrel qui a perdu ſon ſervice.

M. de Valcourt. Ah ! je ne puis y penſer ſans frémir encore de colere ! Cette belle équippée m'a coûté plus de cent louis.

Marianne. Et combien de regrets elle a coûté au bon Fréderic ! Il ne ſe conſolera jamais d'avoir été cauſe de la diſgrace du malheureux Pétrel.

M. de Valcourt. Deux bons vauriens à mettre enſemble ! J'admire toujours que tu choiſiſſes les plus mauvais garnemens pour plaider leur cauſe. C'eſt dommage, en vérité, que tu ne ſois pas née garçon, pour être camarade de ton couſin. Vous auriez fait, je crois, tous deux, de belles manœuvres.

Marianne. Mais au moins....

M. de Valcourt. Tais-toi. Tu m'importunes de tes ſornettes. Je veux ſortir pour aller prendre le frais. Va chercher Dorothée, & vous viendrez me trouver.

(Il ſort, & laiſſe ſon chapeau.)

SCENE VIII.

Marianne.

J'aurai bien de la peine encore à le faire revenir. Ne déſeſpérons de rien cependant. Il n'eſt méchant que dans ſes paroles.

SCENE IX.

Marianne, Dorothée.

Dorothée (présentant son nez à la porte entr'ouverte). Bst!

Marianne. Eh bien?

Dorothée. Mon oncle est-il dehors?

Marianne. Il vient de sortir. Et Fréderic?

Dorothée. Il nous attend sur l'escalier dérobé.

Marianne. Il n'y a qu'à le faire monter dans notre appartement.

Dorothée. Il faut bien s'en garder. Justine y est.

Marianne. Que ne le faisons-nous entrer ici? Personne n'y vient, lorsque mon papa est dehors.

Dorothée. Tu as raison. Il nous sera aussi plus facile de le faire esquiver au besoin. Attends, je vais le faire monter.

SCENE X.

Marianne.

Que je suis curieuse de l'entendre raconter son histoire! J'aurai aussi bien du plaisir de le voir. Il y a plus d'un an qu'il nous a quitté. Ah! je l'entends.

(Elle va jusqu'à la porte à sa rencontre.)

SCENE XI.

Marianne, Dorothée, Fréderic.

Marianne (l'embrassant). Ah, mon cher cousin!

Dorothée. Il mérite bien ces caresses pour les chagrins qu'il nous cause!

Marianne, (lui tendant la main). Je le vois. Tout est oublié.

Fréderic. Ma chere cousine, je te trouve donc toujours la même? Tu n'as jamais été si sévere pour moi que ma sœur.

Dorothée. Si je l'étois autant que notre oncle, va....

Fréderic.

Fréderic. Avant toutes chofes, que dit-il! Eft-il donc vrai qu'il foit fi fort en colere contre moi?

Dorothée. S'il favoit que nous te cachons ici, nous n'aurions rien de mieux à faire que de vuider la maifon, & de courir les champs.

Marianne. Oh oui, garde-toi bien de te préfenter fi-tôt à fes yeux : il feroit homme à te fouler peut-être fous fes pieds dans fa premiere fureur.

Fréderic. Que peut donc lui avoir écrit le Préfet?

Dorothée. Un beau panégyrique fur tes fredaines.

Marianne. Mon frere en ait déjà touché quelque chofe par la pofte d'hier.

Fréderic. Quoi! Rodolphe a écrit? Je n'ai donc plus befoin de juftification. Il fait auffi bien que moi comment les chofes fe font paffées. Je lui ai tout confié.

Marianne. Il n'y auroit qu'à te juger fur la lettre!

Fréderic. Je veux être un coquin, fi je ne fuis pas innocent.

Dorothée. Ce n'eft rien dire. Il faut bien être l'un ou l'autre.

Fréderic. Et vous avez pu me croire coupable! Quel eft donc mon crime? d'avoir vendu ma montre?

Dorothée. N'eft-ce rien que cela? & qui fait encore fi tes chemifes, tes habits.....

Fréderic. Il eft vrai. J'aurois tout vendu, fi j'avois eu befoin de plus d'argent.

Dorothée. Voilà une belle maniere de te défendre! Et paffer la nuit hors de ta penfion?

Fréderic. Une nuit, ma fœur.

Dorothée. Et te révolter contre un jufte châtiment?

Fréderic. Dis, contre un outrage que je n'avois pas mérité. Quand je m'y ferois foumis, j'aurois toujours confervé dans l'efprit de mon oncle la tache d'une faute. Et fi l'on m'avoit chaffé, je n'aurois jamais reparu devant vous.

Marianne. Mais, mon ami, que peux-tu dire pour ta défenfe? Il faut bien que nous en foyons inftruites, pour te blanchir aux yeux de mon papa.

Fréderic. Le voici. Il y a quelques jours qu'on nous parla d'une foire dans le prochain village. Le Préfet nous donna la permiffion d'y aller pour nous divertir, & pour voir les curiofités qu'on y montre.

Dorothée. Ah! c'eft donc en oranges & en pralines que tu

as mangé ta montre & ton *Exercice du Chrétien ?* ou bien à voir les singes & les marmottes ?

Fréderic. Il faut que ma sœur ait bien du goût pour toutes ces choses, pour croire qu'on puisse y dépenser son argent, Non, ce n'est pas cela. J'avois soif, & j'entrai dans une auberge, où l'on vendoit de la biere.

Dorothée. Mais, c'est encore pis.

Fréderic. En vérité, ma sœur, tu es bien cruelle. Laisse-moi donc achever. Tandis que j'étois assis....

Marianne (prêtant l'oreille vers la porte). Nous sommes perdus ! Mon papa ! Je l'entends.

Dorothée. Sauve-toi ! sauve-toi !

Fréderic. Non, je veux attendre mon oncle pour me jetter à ses pieds.

Marianne. Eh non, mon ami ; il n'est pas en état de t'entendre. Par pitié pour moi....

Fréderic. Tu le veux ?

Marianne. Oui, oui, laisse-moi gouverner tes affaires.

(Elle le pousse par les épaules vers la porte de l'escalier dérobé, la ferme sur lui, & revient.)

SCENE XII.

M. de Valcourt, Marianne, Dorothée.

Marianne. Eh bien, mon papa, vous voilà déjà de retour de votre promenade ?

M. de Valcourt. Je cherche mon maudit chapeau. Je ne sais où je l'ai laissé.

Dorothée (cherchant des yeux). Tenez, tenez, le voici. *(Elle le lui présente.)*

M. de Valcourt. Tu ne pouvois pas avoir l'avisement de me le porter ?

Dorothée. Il faut que je sois aveugle, pour ne l'avoir pas vu.

Marianne. Qui peut penser à tout ?

M. de Valcourt. Effectivement, il y a tant de choses qui t'occupent !

Marianne. C'est que le pauvre Fréderic m'est revenu dans la tête.

M. de Valcourt. N'entendrai-je jamais que ce nom siffler à mes oreilles ?

Marianne.

Marianne. Eh bien, mon papa, n'en parlons plus. Ne voudriez-vous pas aller continuer votre promenade avant le ferein ?

M. de Valcourt. Non, je ne veux plus fortir. *(Marianne & Dorothée fe regardent en branlant la tête d'un air mécontent.)* Il eft trop tard. Auffi-bien on vient de me dire que mon ancien cocher eft en-bas, & qu'il veut me parler.

Marianne & Dorothée. Pétrel ?

M. de Valcourt. Quelque dommage qu'il m'ait caufé, le mal eft fait, & il en a été affez puni. Je veux favoir ce qu'il a à me dire.

Marianne. Il pourroit bien attendre que vous fuffiez revenu de votre promenade.

M. de Valcourt. Non, non ; j'en ferai plutôt débarraffé. Dans le fond.... *(Marianne & Dorothée fe parlent en fecret.)* *(A Marianne)* Lorfque votre pere, *(a Dorothée)* lorfque votre oncle vous parle, il me femble que vous devriez l'écouter. Dans le fond.... *(Dorothée veut s'efquiver.)* Où allez-vous, Dorothée ?

Dorothée (embarraffée). C'eft que j'ai befoin de defcendre.

M. de Valcourt. Eh bien ! dites à Pétrel de monter.

(Dorothée fort.

SCENE XIII.

M. de Valcourt, Marianne.

M. de Valcourt. Dans le fond, ce pauvre homme me fait pitié. Je n'ai jamais eu de fi bon cocher. On auroit pu fe mirer fur le poil de mes chevaux ; & il n'alloit pas boire leur avoine au cabaret.

Marianne. Ah ! fi vous l'aviez gardé, vous auriez épargné bien des chagrins au pauvre Fréderic.

M. de Valcourt. Ne m'en parle plus. C'eft lui qui eft caufe que j'ai renvoyé Pétrel, & que je me trouve à préfent fans cocher ; car celui-là m'a dégoûté de tous les autres. Je ne trouverai jamais à le remplacer.

SCENE XIV.

M. de Valcourt, Marianne, Dorothée, Pétrel.

Dorothée. Mon cher oncle, voici Pétrel.

Pétrel. Je vous demande pardon, Monſieur ; mais je ne puis croire que vous ſoyez toujours en colere contre moi. Ne trouvez pas mauvais que j'aie pris la liberté de paroître devant vous en traverſant le village, pour vous prier de me donner un bon certificat.

M. de Valcourt. Eſt-ce que je ne t'en ai pas donné ?

Pétrel. Je n'en ai pas eu d'autre que.... " Tiens, voilà " ton argent ; ſors à l'inſtant du château, & ne te préſente " jamais à mes yeux." Vous ne me laiſsâtes pas le tems de vous demander une atteſtation en forme plus gracieuſe.

M. de Valcourt. C'eſt que tu ne méritois pas qu'on fît plus de cérémonie : car il m'en a coûté ma plus belle voiture. Plût à Dieu que Fréderic s'y fût auſſi tordu le cou !

Pétrel. Que voulez-vous, Monſieur ? Un cocher n'a de tête que dans ſon fouet, & le mien m'étoit échappé. Je ſerai plus prudent à l'avenir.

M. de Valcourt. Allons, tout eſt oublié. Comment fais-tu pour vivre.

Pétrel. Ah ! mon cher maître, depuis que je ſuis hors de chez vous, je n'ai pas eu un bon moment. Vous ſavez qu'en ſortant d'ici, j'entrai chez M. le Major de Braffort. Oh quel homme ! il ne ſavoit parler que la canne levée. Que Dieu lui faſſe paix !

M. de Valcourt. Il eſt donc mort ?

Pétrel. Oui, au grand contentement de ſes ſoldats. Il ne me donnoit jamais ſes ordres qu'en jurant comme un Turc. Pleine meſure d'avoine à ſes chevaux, & force coups de bâton, mais peu de pain a ſes gens.

Marianne. Ah ! mon pauvre Pétrel, pourquoi demeurois-tu à ſon ſervice ?

Pétrel. Où ſerois-je allé ? Ce qui me retenoit encore, c'eſt que ma femme trouvoit de l'emploi dans la maiſon, à blanchir & à raccommoder le linge. Elle gagnoit au moins à demi de quoi nourrir nos enfans. Tout le monde trembloit devant M. le Major : il n'y eut que la mort qui le fit trembler, & qui le terraſſa. Maintenant je n'ai plus de condition, & je ne ſais où donner de la tête.

M. de Valcourt. Mais tu ſais que je ne laiſſe mourir perſonne de faim, & encore moins un ancien domeſtique.

Pétrel. Ah, je le penſois toujours ! mais vos terribles paroles : " Ne te préſente jamais à mes yeux ;" elles réſonnoient ſans ceſſe comme un tonnerre à mon oreille. Dix des

plus

plus gros juremens de M. le Major ne m'auroient pas fait tant de peur.

Marianne. Et tu n'as pas trouvé de maître depuis ce tems ?

Pétrel. Oh, ma chere Demoiselle ! ce n'est pas ici comme à Paris. Dans ce village, & tous les environs, les gens sont si pauvres, qu'ils ont plus besoin de leur avoine pour eux-mêmes que pour leurs chevaux. Je me louois à la journée pour les travaux des champs, ma femme tourmentoit sa quenouille, & mes enfans alloient demandant l'aumône. Mais nous gagnions tous ensemble si peu à cela, que nous étions hors d'état de payer, à la fin de la semaine, le loyer d'un grabat dans un recoin de grenier. Bientôt nous n'eûmes plus que la terre sous nous, & le ciel par-dessus. Ma pauvre femme en est morte de mal & de chagrin.

(Il s'essuie les yeux.)

M. de Valcourt. Tu l'as mérité. Que ne venois-tu chercher du secours auprès de moi ?

Marianne (à Dorothée.) Voilà mon papa qui se remontre. Bon augure pour Fréderic !

Pétrel. Ah, Monsieur, qu'elle femme c'étoit ! jamais on a su tenir un ménage comme elle. Lorsque je rentrois le soir sans avoir gagné un sol, & que je croyois être obligé de me coucher avec la faim, je trouvois qu'elle n'avoit mangé que la moitié de son pain pour me garder l'autre. Quand j'écumois de rage comme un possédé, & que je voulois tout briser autour de moi, elle savoit me rendre au bon Dieu, & me refaire honnête homme. A présent elle est morte & je ne peux la ressusciter. C'est de-là que mon véritable malheur commence, & Dieu sait quand il finira.

Dorothée. Ah ! mon pauvre Pétrel !

Pétrel. Il n'y avoit plus à espérer de trouver de condition dans le pays. Je partis un beau soir. Je chargeai ma fille sur mes épaules, & je pris mon garçon par la main. Nous marchâmes une grande partie de la nuit, & nous passâmes le reste à dormir dans la forêt. Le lendemain au matin, à la pointe du jour, nous étions à la porte d'un village. Par bonheur la foire s'y tenoit ce jour-là. Je gagnai quelque argent à porter des paquets. Mais écoutez bien, Monsieur, un Ange, un Ange du ciel, M. Fréderic....

M. de Valcourt. Un Ange, Fréderic ? ce garnement !

(Marianne & Dorothée se prennent par la main, & s'approchent de Pétrel d'un air de curiosité & de joie, en s'écriant ensemble :) Fréderic ?

Fréderic ? Frederic ?

Pétrel. Oui, mon cher maître, maltraitez-moi si vous voulez, mais non ce brave & généreux enfant. J'aimerois mieux me voir foulé sous vos pieds.

Dorothée. Oh, conte-nous, conte-nous, Pétrel !

Pétrel. Ma petite Louison alla demander l'aumône à la porte d'une auberge. M. Rodolphe & M. Fréderic y étoient assis à une table, avec une bouteille de biere á leur côté.

M. de Valcourt. Ah, voilà de jolies inclinations ! dans un cabaret !

Dorothée. Mon oncle, c'est qu'il avoit besoin de se rafraîchir.

M. de Valcourt. Qu'avoit-il à faire dans ce village ?

Marianne. Il étoit allé voir la foire. Votre Rodolphe y étoit bien aussi.

Pétrel. Il reconnut aussi-tôt ma fille, & se leva de table, malgré tout ce que son compagnon pût lui dire. Il fit avaler un verre de biere à la pauvre Louison, la prit par la main, la conduisit dehors, & se fit raconter, en peu de mots, notre misere. Alors il lui ordonna de le mener où j'étois. Il me trouva dans la rue voisine, puisant de l'eau dans mon chapeau à une fontaine, pour me rafraîchir de la grande chaleur. Je crus que je deviendrois fou de joie quand je le vis. Tout sale & tout déguenillé que j'étois, je le pris dans mes bras devant tout le monde, & on craignoit que je ne l'étouffasse, tant je le pressois contre mon cœur. Ah ! je sentis qu'il me serroit bien aussi de son côté. Enfin, comme nous étions environnés d'une grande foule, il me dit de le conduire dans un endroit où nous fussions seuls, & je le menai dans une grange où j'avois déjà retenu mon coucher.

Marianne. Ah ! mon papa, je parierois....

M. de Valcourt. Silence. Eh bien, Pétrel ?

Pétrel. Je lui racontai tout ce que je vous ai dit. Le brave enfant se mit à pleurer & à se désoler. Ce seroit à moi, s'écria-t-il, de mandier pour vous : je suis la cause de votre malheur. Mais je ne dormirai pas sans vous avoir secouru. Prends, prends, mon Pétrel, tout ce que j'ai sur moi, dit-il en fouillant dans ses poches. Je ne voulois pas le recevoir ; il se fâcha. Je lui dis que c'étoit apparemment de l'argent qu'on lui avoit donné pour s'amuser, que j'étois accoutumé à souffrir. Il serra les dents, trépigna des pieds, & je pense qu'il m'auroit battu, si je n'avois pris sa bourse.

M. de

M. de Valcourt. Et combien y avoit-il ?

Pétrel. Près de fix francs. Il ne voulut garder qu'une piece de fix fols. Il ne fera pas dit, continua-t-il, qu'un brave domeftique de mon oncle, qui n'a ni volé, ni affaffiné, foit obligé, dans fes vieux jours, d'aller mandier avec fes enfans, & qu'il n'ait pas un gîte affuré. Mettez-vous dans une petite chambre. Avant qu'il foit trois jours, je reviens à vous, & je vous porterai des fecours, jufqu'à ce que j'aie écrit à mon oncle. Nous l'avons tous deux mis en colere contre nous ; mais il eft trop bon & trop généreux pour vous abandonner à votre mifere.

M. de Valcourt. Eft-il bien vrai, Pétrel, qu'il ait dit cela ?

Pétrel. Voulez-vous que j'en jure, mon maître ?

Marianne. Va, va, nous t'en croyons affez. Acheve ton récit.

Pétrel. Que fais-tu de tes enfans, me dit-il, en careffant Guillot ? Ce que j'en fais, lui répondis-je ? ils courent les chemins, portant des fleurs & des balais de plume à vendre, & quand perfonne n'en veut acheter, demandant l'aumône. Cela n'eft pas bien, reprit-il. Ils ne deviendroient, à ce métier, que des libertins & des pareffeux. Il faut que tu faffes apprendre un métier au petit garçon, & que tu places ta fille chez d'honnêtes gens.

Marianne. Fréderic avoit bien raifon, mon papa.

Pétrel. Oui, lui dis-je ; mais comment aller préfenter des enfans avec ces haillons ? Si j'avois feulement une vingtaine d'écus, je trouverois bien à m'en débarraffer. Il y a ici un tifferand qui occupe de petites mains, & qui prendroit mon Guillot en apprentiffage, fi je pouvois lui donner dix écus d'avance. Une jardiniere fe chargeroit auffi de Louifon, pour aller vendre des fleurs, fi j'avois de quoi lui donner un cotillon. Je pourrois alors me préfenter chez des gens riches, pour avoir du fervice, & je ne ferois pas réduit à rôder comme un fainéant.

M. de Valcourt. Et que te répondit Fréderic ?

Pétrel. Rien, Monfieur. Il s'en alla ; mais deux jours après, il étoit déjà de retour. Où eft le tifferand qui veut prendre ton fils en apprentiffage? mene-moi chez lui. Je l'y conduifis, & il lui parla en fecret. Et la jardiniere qui fe charge de Louifon ? mene-moi chez elle. Je l'y conduifis auffi. Il me laiffa à la porte, alla parler à cette femme, dans fon jardin, me reprit enfuite fans dire mot, & nous

fortîmes.

fortîmes. A cent pas de-là, il s'arrête, & me dit, en me fautant au cou. Bon vieillard, fois tranquille pour tes enfans. Il m'ordonna enfuite d'aller chez un Frippier, dont il me montra de loin la boutique. Il lui avoit déjà payé ce furtout & cette redingotte que vous me voyez.... N'ai-je pas l'air d'un Prince là-deffous?

Marianne. O mon brave coufin! le bon Fréderic!

M. de Valcourt. *(S'effuyant tantôt un œil, tantôt l'autre.)* Je vois maintenant où la montre s'en eft allée.

Pétrel. Ce n'eft pas tout, Monfieur, Ne le furpris-je pas à me gliffer de l'argent dans la poche? Je voulus abfolument le lui rendre, en lui difant qu'il n'avoit déjà fait que trop de chofes pour moi. Mais fi jamais je l'ai vu fe mettre en colere, c'eft dans ce moment. Il m'affura que c'étoit vous, Monfieur, qui le lui aviez envoyé pour me le donner. Comme je voulois courir ici pour me jetter à vos pieds, il me dit que vous vouliez faire femblant de n'en rien favoir. Ah! dis-je en moi-même, ce M. de Valcourt eft un fi bon maître! peut-être qu'il me reprendroit! Cependant je n'ofois pas venir, puifque M. Fréderic me l'avoit défendu.

M. de Valcourt. O mon Fréderic! mon cher Fréderic! tu as donc toujours ce cœur noble & généreux que je t'ai vu dès l'enfance.

Marianne. Et qui t'a enfin décidé à reparoître devant mon oncle?

Pétrel. Le voici. On n'as pas voulu recevoir mon Guillot fans fon extrait de baptême. Il falloit venir le demander au Curé. En entrant dans le village, comme fi M. Fréderic m'avoit porté bonheur, j'appris que M. le Comte de Vienné avoit befoin d'un cocher. J'allai me préfenter à lui, & il me promit de me prendre à fon fervice, fi je lui apportois un bon certificat de mon dernier maître. Je ne pouvois pas aller dans l'autre monde en demander un à M. le Major; je me fuis hafardé, en tremblant, à m'adreffer à vous. Peut-être refuferez-vous de me le donner; mais j'aurai toujours gagné de vous faire mes remerciemens pour les fecours que vous avez bien voulu me faire paffer par les mains de M. Fréderic.

M. de Valcourt. Non, mon honnête Pétrel, tu ne les dois qu'à lui feul. C'eft lui qui s'eft dépouillé pour te couvrir. Mais il te doit auffi le retour de mon amitié. De quel malheur tu le fauves! Oui, fans toi, fans toi, j'étois fi en colere

lere contre lui, que je l'aurois banni pour jamais de ma préfence.

Pétrel. Que dites-vous, Monfieur? Ah, je ferois l'homme de la terre le plus heureux! il m'auroit tiré de peine & je l'en aurois tiré à mon tour! nous nous aurions cette obligation l'un à l'autre!

M. de Valcourt. Ce maudit coquin de Rodolphe l'avoit prefque chaffé de mon cœur. Comment pouvois-je m'en rapporter à ce frippon, qui m'en a fi fouvent impofé? Mais le Préfet! le Prefet!

Marianne. Eh, mon Papa! c'eft qu'il l'aura trompé comme vous.

M. de Valcourt. Mais, mon Dieu! on m'écrit que Fréderic s'eft echappé. Si le défefpoir alloit le prendre! S'il lui arrivoit quelque malheur!

Pétrel. Un cheval! un cheval! Je vous le ramenerai, quand il feroit au-bout du monde. *(Il veut courir.)*

Dorothée (le retenant). Eft-il bien vrai, mon cher oncle, que vous lui pardonneriez? que vous le prefferiez encore contre votre cœur?

M. de Valcourt. Ah! quand il auroit vendu tous fes habits! quand il reviendroit nud comme la main!

(Dorothée fait un figne à Marianne, & part comme un éclair.)

Marianne. Et s'il étoit ici, mon papa?

M. de Valcourt. Ici? Quelqu'un l'a-t-il vu? Où eft-il? où eft-il?

Pétrel. Ah s'il étoit ici! s'il étoit ici! j'irois donner de la tête là-haut contre le plancher.

Marianne. Eh bien, mon papa- le voyez-vous?

SCENE XV.

M. de Valcourt, Fréderic, Marianne, Dorothée, Pétrel.

(Fréderic fe précipite aux pieds de fon oncle. Pétrel fe jette contre terre à fon côté, paffe un bras fous les genoux de M. de Valcourt, & l'autre autour de Fréderic, leur baife les mains & les habits, & fait des éclats extravagans de joie. Marianne & Dorothée s'embraffent en pleurant.)

Frédcric. Ah, mon oncle! mon oncle! me pardonnez-vous?

M. de

M. de Valcourt. (*d'une voix étouffé, à force de le presser*). Te pardonner ! Ah ! tu mérites que je t'aime mille fois plus qu'auparavant, que je ne me sépare jamais de toi.

Fréderic. Oui, mon oncle, jamais, jamais.

(*Il se retourne, se jette sur Pétrel, & se suspend d'un bras à son cou.*)

Ah ! si vous aviez vu la misère de ce pauvre homme & de ses enfans, si vous aviez été la cause de leur malheur !

Pétrel. C'est moi, c'est moi ! pourquoi vous laisser grimper sur mon siége, & vous livrer à des chevaux fringans ? Mais qui pouvoit vous refuser quelque chose ? Non, quand la voiture auroit dû me passer sur le corps. Tenez, M. Fréderic, ne me demandez plus rien d'injuste. Il faudroit vous l'accorder ; mais j'irois de-là me jetter dans la rivière.

M. de Valcourt. Que ne m'instruisois-tu de tout cela, au lieu de vendre ta montre, tes livres, & peut-être tes habits ? C'est toujours une imprudence à un enfant comme toi, qui ne connoît pas le prix des choses.

Fréderic. Oui, cela est vrai. Mais chaque moment de plus que je laissois souffrir cette famille, il me sembloit commettre un assassinat. Et puis, comme vous aviez chassé Pétrel, dans votre colère, je craignois que vous ne me fissiez défense de le secourir, & que par ma désobéissance à vos ordres exprès, je ne me rendisse plus coupable.

M. de Valcourt. Tu m'aurois donc alors désobéi ?

Fréderic. Oui, mon oncle, mais en cela seulement.

M. de Valcourt. Embrasse-moi, brave Fréderic....Cependant j'ai encore sur le cœur un article de la lettre, qui dit que tu as découché une nuit. Où l'as-tu donc passée ?

Fréderic. C'étoit le jour que je portois l'argent à Pétrel. Le Préfet n'etoit pas à la pension, & je savois que la porte seroit fermée le soir à dix heures. Je croyois être de retour auparavant, & j'y aurois été, si je ne me fusse égaré dans les ténèbres.

Dorothée. Mon pauvre frere, où as-tu donc couché ?

Fréderic. Je trouvai une mazure abandonnée, je m'y etendis sur une grande pierre, & jamais je n'ai si bien dormi. J'étois si content d'avoir soulagé Pétrel !

Marianne. Ah ! méchant Rodolphe ! il s'est bien gardé de nous apprendre toutes ces choses : il les savoit pourtant.

M. de Valcourt. Dès ce moment je lui retire ma tendresse, & toi seul....

Fréderic.

Fréderic. Non, mon oncle, je ne veux être heureux aux dépens de perſonne, & encore moins aux dépens de votre fils.

Dorothée (lui tend la main): O mon frere, combien je dois t'aimer !

M. de Valcourt. Eh bien, qu'il reſte dans ſa penſion. Pour toi, tu ne me quitteras plus. Je veux toujours t'avoir auprès de mon cœur. Je te ferois plutôt venir des maîtres, de toute eſpece, de deux cens lieues.

(Fréderic lui baiſe la main.)

Pétrel (lui baiſant le pan de ſon habit). Mon digne maître, vous êtes toujours le même.

M. de Valcourt (lui frappant ſur l'épaule). Pétrel, as-tu pris des engagemens avec M. de Vienné ?

Pétrel. Bon ! je n'avois pas mon certificat.

M. de Valcourt. Tu n'en auras plus beſoin. Je ſens que je vous rendrai heureux, Fréderic & toi, en vous remettant enſemble. Mais ne lui laiſſe plus prendre ta place ſur ton ſiége. On pourvoira auſſi à tes enfans.

Pétrel (ſe met à ſanglotter & à crier) : Mon cher maître !.. Monſieur !... c'eſt-il bien vrai ? n'eſt-ce qu'un ſonge ? Fréderic ! M. Fréderic ! mes pauvres enfans !...Ah ! que j'aille revoir mes chevaux !

FIN DU TOME PREMIER.

